6
33-g
56 Vol 2

6
17 F
35

BIBLIOTECA N.3
ROMA
VITTORIO EMANUELE

# L'ITALIEN

## OU

# LE CONFESSIONNAL

## DES

# PÉNITENS NOIRS.

R. BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

*Tous au même instant mirent l'épée à la main.*

# L'ITALIEN

## OU

# LE CONFESSIONNAL

## DES

# PÉNITENS NOIRS,

Par ANNE RADCLIFFE, auteur de la Forêt et des mystères d'Udolphe.

TRADUIT PAR ANDRÉ MORELLET.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA ROMA

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des Arts, n.° 9.

AN VI. — 1798.

# L'ITALIEN,

## OU

# LE CONFESSIONNAL

## DES

# PÉNITENS NOIRS.

### CHAPITRE PREMIER.

VIVALDI et son domestique, après avoir passé dans la chambre souterraine du fort la nuit qui avait suivi l'enlèvement d'Ellena, et avoir fait à plusieurs reprises des efforts inutiles pour en sortir, en attaquant tantôt la porte et tantôt la fenêtre grillée, cédèrent enfin à leur épuisement, et s'abandonnèrent à toute leur terreur, qui s'accrut encore lorsque leur flambeau con-

sumé les laissa dans une profonde obscurité.

Les paroles du moine revinrent alors avec plus de force à l'esprit de Vivaldi, pour le tourmenter de la pensée qu'Ellena n'était plus. Paolo ne pouvant rien contre la douleur de son maître demeurait couché à côté de lui, et non moins abattu. Il n'avait plus de motif d'espérance à lui offrir. Il ne put même s'empêcher de remarquer qu'ils avaient à craindre la plus cruelle des morts, celle que donnait la faim, et de déplorer l'obstination qui les avait conduits l'un et l'autre à une si cruelle destinée.

Il se livrait à ces tristes déclamations, dont son maître enseveli dans sa douleur n'entendait pas un seul mot, lorsque tout-à-coup il s'arrêta. Monsieur, qu'y a-t-il là-bas ! ne voyez-vous rien ? Je vois un peu de jour ; il faut savoir d'où il vient.

Il se leva aussitôt, et sa joie fut extrême, lorsqu'il eut reconnu que la lumière venait par la porte même de la chambre qu'il trouva entr'ouverte. Il en croyait à peine ses sens, la porte ayant été fermée sur eux le soir précédent ; et ni l'un ni l'autre n'en ayant entendu retirer les gros verroux. Il acheva

de l'ouvrir ; et, après avoir parcouru des yeux la chambre voisine où il ne vit rien, il sortit avec Vivaldi qui s'était élancé après lui, et montant l'escalier, ils se trouvèrent dans la première cour de la forteresse où régnaient la solitude et le silence, et ils arrivèrent sous la grande voûte avant le lever du soleil, sans avoir vu personne, respirant à peine, et n'osant presque croire qu'ils avaient recouvré leur liberté.

Ils s'arrêtèrent un moment pour reprendre haleine. Vivaldi délibéra s'il reprendrait la route de Naples ou celle de Villa Altieri. Il était trop matin pour qu'il pût espérer de trouver Ellena levée. La crainte de la trouver morte s'était dissipée à mesure que le courage lui était revenu ; son indécision ne dura qu'un moment. L'inquiétude qui lui restait encore le détermina à se porter à Villa Altieri, malgré l'inconvenance de l'heure, au moins pour se rapprocher du lieu qu'Ellena habitait, et attendre le lever de quelqu'un de la maison.

Monsieur, lui dit Paolo tandis qu'il délibérait, ne nous arrêtons pas davantage dans ce terrible lieu. Rapprochons-nous du grand chemin et de quelque maison où nous puis-

sions manger un morceau ; car ma crainte de mourir de faim a été si forte, qu'elle a hâté pour moi le besoin de manger.

Ils prirent leur chemin vers Villa Altieri. Paolo, tout transporté de joie qu'il était d'avoir recouvré sa liberté, s'embarrassait dans la recherche des causes de leur emprisonnement et de leur délivrance, et Vivaldi ne l'aidait pas à en trouver l'explication. Tout ce qu'il voyait de certain, c'est qu'il n'avait pas été dans les mains des voleurs, et il ne pouvait imaginer que personne eût eu quelqu'intérêt à le retenir prisonnier pendant une nuit pour le relâcher ensuite.

En entrant dans le jardin, il vit avec surprise que plusieurs des jalousies étaient ouvertes ; mais son étonnement se changea en terreur, lorsqu'ayant atteint le portique, il entendit des gémissemens venant de l'intérieur, et qu'ayant appelé fortement il reconnut les cris pitoyables de Béatrix. La porte étant fermée, et Béatrix ne pouvant l'ouvrir, Vivaldi suivi de Paolo entra par une des fenêtres dont les jalousies étaient ouvertes ; et arrivant à l'endroit d'où venaient les cris, il trouva la pauvre femme

attachée à l'un des piliers, et apprit d'elle qu'Ellena avait été enlevée la nuit par des hommes armés.

A cette nouvelle, il demeura frappé d'une sorte de stupeur, d'où il sortit pour faire à Béatrix cent questions sans lui donner le tems de répondre à une seule. Cependant, lorsqu'il eut la patience d'écouter, il apprit que les ravisseurs étaient au nombre de quatre; qu'ils étaient masqués; que deux d'entr'eux avaient entraîné Ellena par le jardin, tandis que les autres, après avoir lié Béatrix à un pilier, la menaçant de la mort si elle osait jeter un seul cri, et l'avoir surveillée jusqu'à ce que leurs compagnons eussent assuré leur proie, l'avaient laissée en cet état. C'est tout ce qu'elle put apprendre à Vivaldi touchant Ellena.

Vivaldi, ayant repris un peu de sang-froid, crut enfin avoir découvert les auteurs de toute cette entreprise et ceux de son emprisonnement dans la forteresse. Il fut persuadé que c'était sa famille qui avait fait enlever Ellena pour empêcher son union avec elle; qu'on l'avait attiré et détenu dans le fort pour l'empêcher de mettre obstacle à cette violence. Il avait parlé de ses aven-

tures de Paluzzi, et sa famille avait sans doute profité de la connaissance qu'il avait donnée de son projet de faire une recherche dans ces ruines pour le faire tomber dans le piége. Le succès de ce plan tramé contre lui devait réussir d'autant mieux, que Vivaldi ne pouvait aller à Villa Altieri sans passer par la voûte, et sans être observé par les émissaires de la marquise, qui, par leurs manœuvres adroites, pouvaient le faire prisonnier sans y employer la violence.

En pesant ces circonstances, il demeura persuadé aussi que Schedoni était le moine qui l'avait poursuivi avec tant d'obstination; qu'il était le conseil de sa mère, et l'un des auteurs des malheurs qui lui avaient été prédits, accomplissant lui-même ses sinistres prédictions. Cependant, en trouvant ces soupçons plus que vraisemblables, il était encore en quelqu'incertitude, lorsqu'il se rappelait la conduite de Schedoni dans le cabinet de sa mère, l'air de dignité et d'innocence avec lequel il avait repoussé l'accusation, la franchise au moins apparente avec laquelle il avait indiqué lui-même à Vivaldi des circonstances relatives au personnage inconnu

qui pouvaient faire porter les soupçons sur lui-même.

D'un autre côté, Vivaldi se disait : Quel autre que Schedoni peut être si bien instruit de ce qui me touche, ou avoir un assez grand intérêt à me traverser avec tant de persévérance ? Quel autre que celui qui peut en espérer de ma famille une récompense qui paie ses soins ? Non, le moine ne peut être que Schedoni, quelqu'étrange qu'il puisse être qu'il ait voulu se déguiser sous l'habit même de son ordre qu'il porte tous les jours.

Mais, quoi qu'il en pût être de la complicité de Schedoni, il n'était plus douteux pour Vivaldi que c'était par l'ordre de sa famille qu'Ellena avait été enlevée. Dans cette pensée, il retourna à Naples avec le projet d'avoir de son père ou de sa mère un éclaircissement sur ce point sans beaucoup d'espoir de l'obtenir, avec la persuasion qu'il tirerait d'eux quelque lumière sur cette aventure ; que, s'il ne pouvait parvenir à la connaissance du lieu où avait été conduite Ellena, il irait à Schedoni lui-même, lui reprocherait sa perfidie, le presserait d'expliquer sa conduite, et, s'il était

possible, le forcerait de lui déclarer ce qu'il avait un si grand desir de savoir.

Il obtint d'abord de son père une entrevue; et se jetant à ses pieds, il le supplia de faire remettre Ellena chez elle. Mais l'étonnement naturel et vrai du père à cette prière jeta le fils dans le désespoir; les regards et le maintien du marquis ne laissaient aucun doute sur la vérité de sa déclaration. Vivaldi demeura convaincu que son père ignorait entièrement toutes les mesures prises et exécutées contre Ellena.

Quelque choquante que soit votre conduite, lui dit le marquis, je croirais mon honneur taché si j'y opposais aucune sorte d'artifice et de fausseté. J'ai desiré vivement de vous détourner de l'union que vous avez projetée; mais pour y réussir, je dédaignerais tout autre moyen que l'emploi de mon autorité. Si vous persistez dans votre résolution, je ne la combattrai qu'en vous annonçant les conséquences fâcheuses que votre désobéissance entraînera pour vous.... De ce moment, je ne vous reconnais plus pour mon fils.

En finissant ces mots, le marquis sortit, et Vivaldi ne fit aucune tentative pour le

retenir. Son père venait de s'exprimer plus fortement qu'il n'avait fait jusques-là ; mais une telle menace ne pouvait produire l'effet qu'en attendait le marquis sur un cœur rempli de sa passion. Le moment où Vivaldi craignait de perdre pour jamais l'objet de ses plus tendres affections, n'était pas celui où il pouvait prévoir des maux encore éloignés, ni estimer ce que peseraient un jour sur lui des calamités qui l'atteindraient un jour à venir. L'intérêt le plus prochain occupait seul son esprit, et sa seule pensée était la perte d'Ellena.

L'entrevue qu'il eut avec sa mère, eut un caractère tout différent. Le trait aigu du soupçon aiguisé par l'amour et le désespoir de Vivaldi, pénétra jusqu'au fond du cœur de la marquise ; malgré toute sa dissimulation, le fils démêla la profonde hypocrisie de sa mère, comme il avait reconnu la franchise de son père ; mais il ne pouvait rien de plus. Il n'avait aucun moyen d'exciter sa compassion pour lui, ni d'en obtenir aucune justice. Il n'en put rien tirer qui pût le guider dans la recherche d'Ellena.

Restait Schedoni à examiner. Vivaldi ne doutait plus qu'il n'eût complotté avec la

marquise, et qu'il n'eût été l'un des agens dans l'enlévement d'Ellena. Il n'était pas aussi assuré qu'il fût le moine des ruines de Paluzzi ; car, si quelques circonstances le lui faisaient croire, d'autres écartaient ce soupçon.

En sortant de chez sa mère, Vivaldi se rendit au couvent du Spirito Santo, et demanda le Père Schedoni. Le Frère qui ouvrait la porte, lui dit que ce religieux était dans sa cellule, et Vivaldi pressa le portier de le conduire.

Je ne puis quitter ma porte, lui dit celui-ci ; mais en traversant la cour, et montant l'escalier que vous voyez sur votre droite, vous arriverez au dortoir, où la troisième porte est celle du Père Schedoni.

Vivaldi suivit l'instruction qu'on lui donnait, et arriva au dortoir sans avoir rencontré un être vivant, et sans avoir ouï un son qui troublât la paix de ce sanctuaire ; mais, en entrant dans ce dortoir, il entendit une voix plaintive.

Il s'arrêta à la troisième porte où il heurta doucement, et la voix cessa, et le même silence se rétablit. Vivaldi frappa de nouveau, et personne ne répondant, il se hasarda à ouvrir la porte. Dans la cellule,

où n'entrait qu'un jour sombre, et qu'il parcourut des yeux, il ne vit personne. La chambre n'avait guère d'autres meubles qu'un matelas, une chaise, une table, un crucifix, quelques livres de dévotion, parmi lesquels un ou deux étaient écrits en caractères inconnus, et divers instrumens de pénitence. Vivaldi frémit en les voyant, quoiqu'il n'en connût pas l'usage, et redescendit dans la cour. Le portier lui dit que, puisque le Père Schedoni n'était pas dans sa chambre, il était probablement dans l'église ou dans le jardin, car il n'était pas sorti de la maison de toute la matinée.

Le vîtes-vous rentrer hier le soir? demanda Vivaldi vivement.

Oui, répondit le Frère avec quelque surprise. Il est revenu pour les vêpres.

Êtes-vous assuré de cela, mon ami; êtes-vous certain qu'il a couché dans la maison la nuit dernière?

Et qui êtes-vous, lui dit le Frère avec humeur, pour me faire une pareille question, et de quel droit?

Vous ignorez sans doute les règles de notre maison, monsieur; car si elles vous étaient connues, vous verriez que vos ques-

tions sont au moins déplacées. Un religieux ne peut passer la nuit hors du couvent sans être puni sévèrement, et le Père Schedoni est plus que tout autre incapable de violer ainsi la règle ; c'est un de nos plus fervens religieux. Il en est peu qui puissent marcher sur ses traces dans les voies de la pénitence ; c'est un saint. Lui ! passer la nuit dehors ! Allez, monsieur, vous le trouverez peut-être dans l'église.

Vivaldi ne s'arrêta pas à répliquer ; mais, en traversant la cour, il se disait à lui-même: L'hypocrite ! je le démasquerai.

L'église était déserte comme la cour, et il y régnait un profond silence. Je ne sais, se disait-il, si les habitans de cette triste demeure fuient à mon approche ; mais partout où je me porte, je n'entends que le bruit de mes pas répétés par l'écho de ces voûtes. C'est l'empire de la mort : peut-être est-ce l'heure de la méditation, et tous les religieux sont retirés dans leurs cellules.

Comme il marchait le long d'un des bas-côtés, il s'arrêta au bruit d'une porte qu'il entendit se fermer dans l'éloignement, et qui résonna dans toute l'église. Il porta ses

regards sur le lieu d'où venait le bruit, et dans le demi-jour que laissaient passer les vîtres peintes, il distingua un religieux debout, immobile, vers lequel il s'avança.

Le moine ne l'évita point, ne détourna pas les yeux pour observer qui s'approchait, et resta dans la même attitude, n'ayant pas plus de mouvement qu'une statue. Sa taille haute et sa figure maigre rappelaient Schedoni, et Vivaldi regardant avec attention son visage à demi-caché par le capuchon, reconnut la physionomie pâle et dure du confesseur.

Enfin, mon Père, je vous trouve. Je voudrais vous dire un mot en particulier, et ce lieu n'est pas convenable pour l'entretien que j'ai besoin d'avoir avec vous.

Schedoni ne répondit rien, et Vivaldi le regardant de nouveau, observa que ses traits étaient sans mouvement et ses yeux fixés en terre. Les paroles que Vivaldi venait de lui adresser, semblaient n'être pas arrivées jusqu'à son esprit et n'avoir fait même aucune impression sur ses sens.

Vivaldi élevant la voix, répéta ce qu'il venait de dire, sans appercevoir le plus léger changement dans la physionomie de

Schedoni. Que signifie cette momerie, dit le jeune homme impatient et indigné ? Ce misérable subterfuge ne vous sauvera pas ; vous êtes découvert ; vos artifices sont connus ; faites ramener Ellena Rosalba chez elle, ou déclarez l'endroit où vous l'avez fait transporter.

Schedoni garde le même silence et la même immobilité. Le respect pour l'âge et pour l'état religieux pouvait seul empêcher Vivaldi de porter la main sur le moine pour le forcer de répondre, et les transports de son impatience et de son indignation faisaient un contraste frappant avec l'insensibilité du moine qui ressemblait à celle de la mort. Je vous connais maintenant, continua Vivaldi, pour mon persécuteur à Paluzzi ; c'est vous qui m'avez annoncé d'avance des malheurs que vous savez trop bien réaliser ; c'est vous qui m'avez prédit la mort de la signora Bianchi..... Ici Schedoni fronça les sourcils. C'est vous qui m'avez appris le départ d'Ellena, qui m'avez attiré dans la prison du fort Paluzzi, vous qui êtes le prophète et l'auteur de tous mes maux.

Le moine alors leva les yeux, et jeta à Vivaldi un regard terrible et d'une grande

expression ; mais toujours sans proférer une parole.

Oui, mon Père, poursuivit Vivaldi avec la même véhémence, je vous connais et je vous ferai connaître au monde. Je vous arracherai ce masque d'hypocrisie que vous ne quittez point ; je ferai connaître à tout votre ordre les odieuses manœuvres que vous avez employées et les maux dont elles ont été la source. Votre caractère sera mis au grand jour.

Tandis que Vivaldi exhalait ainsi son indignation, le moine avait de nouveau baissé les yeux, et repris sa physionomie et son maintien accoutumés.

Malheureux, rends-moi Ellena ! s'écria Vivaldi dont le désespoir allait croissant. Dis-moi au moins où elle est, ou je t'y forcerai bien ? Où l'as-tu fait conduire ? Où ?

Comme il s'exprimait ainsi en élevant la voix et avec des accens passionnés, plusieurs religieux qui passaient par les cloîtres, furent attirés dans l'église par le bruit qu'ils y entendaient. En voyant la tranquillité et le maintien singulier de Schedoni d'une part, et de l'autre la violence et l'agitation frené-

tique de Vivaldi, l'un d'eux s'avançant, et retenant Vivaldi par son habit, lui dit: Que faites-vous? ne voyez-vous pas!....

Je vois, dit Vivaldi se dégageant et reculant, je vois un vil hypocrite, l'ennemi de mon repos, qu'il était de son devoir de protéger.

Calmez cette violence, lui dit le religieux, de peur qu'elle n'attire sur vous la vengeance du ciel. Ne voyez vous pas la sainte méditation dans laquelle il est plongé? Sortez de l'église, tandis que vous le pouvez encore; vous ne savez pas le traitement auquel vous vous exposez.

Je ne sortirai point d'ici, dit Vivaldi, s'adressant toujours à Schedoni, et ne daignant pas regarder celui qui venait de le menacer, que vous n'ayez répondu à mes questions. Je vous le répète: où est Ellena Rosalba?

Le confesseur conservant toujours le même maintien, cela passe toute croyance, s'écrie le jeune homme, et il n'y a point de patience qui puisse y tenir. Parle, réponds-moi, ou crains que je ne dévoile tout! Connais-tu le couvent de la Santa del Pianto? Connais-tu le confessionnal des Pénitens noirs!

Ici, Vivaldi crut voir quelqu'altération

sur le visage de Schedoni. Te souviens-tu de cette terrible soirée, où, aux pieds du confesseur, un crime fut avoué, qui.....

Schedoni leva les yeux, et les fixant sur Vivaldi avec un regard qui semblait vouloir lui porter la mort; loin d'ici, dit-il d'une voix terrible; loin d'ici, sacrilège jeune homme; tremble des suites funestes de ton impiété.

En disant ces paroles, il s'éloigna brusquement, et se glissant avec la vîtesse d'une ombre, il gagna le cloître où il disparut. Vivaldi, voulant le suivre, fut arrêté par les moines qui l'environnaient. Insensibles à ses maux et irrités par ses discours, ils le menacèrent, s'il ne sortait tout de suite du couvent, de l'y retenir, de l'y emprisonner, et de lui faire subir les châtimens qu'il méritait, pour avoir troublé et insulté un religieux dans l'exercice de ses pratiques de pénitence.

Il a besoin en effet, dit Vivaldi, de faire pénitence. Mais comment me rendra-t-il le bonheur qu'il m'a fait perdre pour jamais? Un tel homme est une honte pour votre ordre, mes révérends Pères.

Taisez-vous, reprit un moine. Il est la gloire de notre maison. Sa piété est sévère

pour les autres, et il est encore plus dur à lui-même..... Mais quoi ! je parle un langage inconnu à un homme qui ne peut ni comprendre nos sacrés mystères, ni respecter les saintes pratiques de notre religion.

Conduisons-le au Père abbé, criait un autre moine furieux, jetons-le dans la prison.

Emmenons-le, emmenons-le, dirent tous les autres en s'efforçant d'entraîner Vivaldi, mais sa fierté et son indignation lui donnant des forces, il se tira de leurs mains, et sortant de l'église il s'élança dans la rue.

Vivaldi arriva chez lui dans un état digne de pitié aux yeux de toute personne dont le cœur n'eût pas été endurci par l'intérêt ou le préjugé. Il évita son père ; mais il vit sa mère, qui, triomphante du succès de ses projets, se montra parfaitement insensible à la tristesse de son fils.

La marquise ayant été instruite des dispositions qu'on faisait pour le mariage, avait consulté son confesseur sur les moyens de l'empêcher. Celui-ci lui avait communiqué le plan qu'elle avait adopté, et qui pouvait lui être d'autant plus facile à exécuter, qu'elle était liée avec l'abbesse de San Stephano, dont elle connaissait assez le carac-

tère et la disposition pour lui confier sans crainte, la conduite de cette affaire. La réponse de l'abbesse aux premières ouvertures, annonça, non-seulement de la complaisance, mais du zèle à seconder les vues de la marquise. Il n'y avait pas d'apparence à ce que la marquise, touchée par les larmes et les souffrances de son fils, renonçât à un plan si bien conçu, et dont l'exécution était déjà commencée. Vivaldi se reprocha de l'avoir espéré un moment, et quitta sa mère avec un abattement voisin du désespoir.

Paolo ayant rendu compte à son maître des recherches inutiles qu'il avait faites pour avoir quelques renseignemens sur Ellena, Vivaldi passa le reste du jour dans une extrême agitation.

Le soir, son inquiétude ne lui permettant pas de rester en place, il sortit sans savoir où il porterait ses pas, et se rendit aux bords de la mer, sur le chemin de Villa Altieri. Quelques pêcheurs et quelques lazaronis se tenaient oisifs sur le rivage en attendant le retour des barques venant de Santa Lucia; Vivaldi, les bras croisés, son chapeau rabattu sur ses yeux pour n'être pas observé, suivait les bords de la baie, écoutant le murmure

du flot qui venait se briser à ses pieds, et les yeux attachés sur leur mouvement ondulaux, sans avoir presque la conscience de ces douces sensations, perdu qu'il était dans une rêverie mélancolique, portée toute entière sur Ellena. Il appercevait le lieu où il l'avait vue pour la dernière fois. Il se rappelait combien souvent il avait joui avec elle du même spectacle qui était encore sous ses yeux; mais cette charmante scène n'avait plus pour lui de charmes. Les mêmes objets étaient décolorés pour lui, ne lui inspiraient plus d'intérêt, et ne lui apportaient que des idées tristes. La surface des eaux éclairées par le soleil couchant, le môle et son fanal dorés par ses derniers rayons, quelques pêcheurs couchés sur le rivage, de petits bateaux glissans sur la mer tranquille, et ne faisant qu'effleurer sa surface de leurs rames; toutes ces images lui rappelaient cette soirée où de Villa Altieri il avait contemplé la même scène; et où assise dans l'orangerie avec lui-même et Bianchi, la veille de la mort de celle-ci, Ellena avait été solemnellement confiée à ses soins, et avait confirmé elle-même ce vœu de Bianchi mourante. Ce souvenir empruntant plus de force du contraste

traste avec sa situation présente, le jetait dans toutes les angoisses du désespoir. Il marchait à grands pas, et de longs gémissemens lui échappaient. Il s'accusait d'indifférence et d'inaction pour avoir été si long-tems sans parvenir à connaître aucune circonstance qui pût le diriger dans sa recherche, et quoiqu'il ne sût quelle route prendre pour arriver à elle, il résolut de quitter Naples, et de ne plus retourner à la maison de son père, jusqu'à ce qu'il eût tiré Ellena des mains de ses ravisseurs.

Il demanda à des pêcheurs, causant ensemble sur le rivage, si quelqu'un d'eux voulait lui louer un bateau pour côtoyer la baie ; car il lui paraissait probable qu'Ellena, enlevée de Villa Altieri, avait été conduite par eau à quelque ville ou couvent situé sur la baie, cette manière de la transporter étant assez secrète et assez facile, et par-là favorable aux desseins de ses ravisseurs.

Je n'ai qu'un bateau, dit un des pêcheurs, et il est retenu ; mais mon camarade peut faire votre affaire. Eh ! Carlo, peux-tu prendre monsieur dans ton petit bateau, ton grand bateau est assez occupé ailleurs ?



BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Son camarade Carlo ne répondait point. Il parlait à un groupe d'hommes qui l'écoutaient avec une grande attention. Vivaldi s'avançant, fut frappé par la véhémence de son récit et de ses gestes. L'un des écoutans semblait douter. Je te dis, reprit le conteur, que je connais fort bien la maison; j'y portais du poisson deux ou trois fois la semaine; c'était de fort bonnes gens; j'en ai eu quelques bons ducats; mais comme je vous disais, lorsque je fus à la porte et que j'eus frappé, j'entendis de grands gémissemens, et je distinguai la voix de la vieille femme de charge criant et appelant à son secours; mais je ne pouvais rien la porte étant fermée, et pendant que j'allais appeler le vieux Bartoli pour m'aider, voilà qu'un jeune homme bien mis arrive, et, entrant par la fenêtre, met la vieille en liberté. Alors j'ai appris toute l'histoire.

Quelle histoire, dit Vivaldi, et de qui parlez-vous?

Vous allez le savoir, dit le pêcheur, qui le regardant ajouta: Quoi! monsieur, c'est vous-même que j'ai vu là, c'est vous qui avez délié Béatrix!

Vivaldi, qui s'était apperçu dès l'abord que ces gens parlaient de l'aventure de Villa

Altieri, leur fit cent questions sur la route que pouvaient avoir prise les ravisseurs d'Ellena, sans en tirer rien de satisfaisant.

Je ne m'étonnerais pas, dit un lazaron qui avait écouté jusques-là en silence, que le carrosse qui avait passé à Bracelli dans la même matinée, et qui était entièrement fermé, malgré le chaud qu'il faisait, fût celui-là même où était la jeune dame qu'on a enlevée.

Cette ouverture ranima Vivaldi, qui recueillit toutes les informations que ces gens purent lui donner, et qui se bornèrent cependant à lui faire savoir qu'une voiture allant très-vîte avait passé par Bracelli dans la matinée du jour où Ellena était disparue. Il se détermina donc à se rendre en cet endroit, espérant tirer du maître de poste, quelques éclaircissemens sur la route que les ravisseurs avaient prise.

Dans ce dessein, il revint à la maison de son père, non pour lui faire part de son projet, ni pour lui faire ses adieux, mais pour attendre le retour de Paolo, qu'il voulait prendre avec lui pour l'accompagner dans cette recherche. Vivaldi, ranimé par l'espérance, quelque faibles que fussent ses rai-

sons d'espérer, et croyant son projet bien ignoré de ceux qui pouvaient avoir intérêt à le traverser, ne prit aucune précaution contre les mesures qui pouvaient l'empêcher de sortir de Naples, ou l'arrêter dans le cours de son voyage et de son entreprise.

## CHAPITRE II.

La marquise alarmée de quelques mots échappés à Vivaldi dans leur dernier entretien, et par quelques autres circonstances, envoya chercher son conseiller Schedoni. Encore ému de l'insulte qu'il avait essuyée dans l'église du Spirito Santo, il obéit avec quelque peine et quelque résistance, mais avec une espérance maligne de trouver quelque moyen de se venger de Vivaldi.

Cette dénonciation de son hypocrisie, et le ridicule jeté sur l'air de méditation et de contemplation dévote qu'il se donnait, étaient profondément gravés dans son cœur; et ce souvenir mettant en mouvement toutes les odieuses passions de son ame, il méditait la plus terrible vengeance. Cet homme

avait éprouvé dans sa vie des dégoûts de plus d'un genre. On a déjà vu que l'ambition était un des plus puissans mobiles de ses actions, et que c'était sur-tout pour la satisfaire qu'il avait affecté depuis long-tems une piété sévère. Il n'était pas aimé de ses confrères. Plusieurs d'entr'eux qui l'avaient traversé dans ses vues et avaient revélé ses fautes, qui le haïssaient pour son orgueil, et l'enviaient pour la réputation de sainteté qu'il s'était faite, étaient charmés de la mortification qu'il venait d'essuyer, et en tiraient avantage contre lui. Ils ne se faisaient pas de scrupule d'annoncer leur triomphe, et d'attaquer sa réputation par des insinuations défavorables et des sourires amers ou méprisans; et Schedoni, quoique bien digne de ces traitemens, n'était pas homme à les supporter.

Il était sur-tout alarmé de quelques traits des interpellations de Vivaldi, relatifs à sa vie passée. C'était-là ce qui l'avait forcé à quitter brusquement l'église; et d'après l'effroi qu'il en avait conçu, il est vraisemblable qu'il eût cherché à ensevelir ce fatal secret avec Vivaldi dans le même tombeau, s'il n'eût craint le ressentiment de la famille.

Depuis ce moment, il n'avait pas eu un moment de repos d'esprit, ni même de sommeil. Il n'avait presque pas pris de nourriture, et il s'était tenu presque toujours prosterné au pied du grand autel. Les personnes dévotes qui le voyaient, s'arrêtaient et admiraient sa ferveur. Ceux de ses confrères qui ne l'aimaient pas, souriaient dédaigneusement et passaient outre. Schedoni, en apparence insensible à cette admiration et à ce dédain, semblait oublier ce monde, et se préparer pour un meilleur.

Les tourmens de son ame et ses mortifications avaient fait en lui un tel changement, qu'il ressemblait plus à un spectre qu'à un homme. Son visage était blême et tous ses traits décomposés; ses yeux enfoncés et presque sans mouvement. Cependant son air et son maintien avaient encore une énergie extraordinaire qui semblait tenir à quelque chose de non humain.

Lorsqu'il se vit mandé par la marquise, sa conscience lui fit craindre les suites de la découverte de quelques faits révélés par Vivaldi, et d'abord il avait résolu de n'y pas aller; mais considérant que ses refus fortifieraient les soupçons, il se détermina à subir

cette épreuve, d'où il espéra se tirer avec son adresse ordinaire.

Dans cette espérance mêlée de crainte, il entra dans le cabinet de la marquise. Elle tressaillit en le voyant, et ne pouvait ôter ses yeux de dessus le visage du Père, frappée de l'altération qui s'y montrait.

Son étonnement causa à Schedoni un trouble que lui-même ne put cacher. La paix soit avec vous, ma chère fille, lui dit-il sans lever les yeux, et il s'assit.

J'ai voulu vous entretenir, mon Père, lui dit la marquise, pour une affaire importante, et qui ne vous est pas sans doute inconnue. Elle s'arrêta, et Schedoni se contenta de répondre par un signe de tête, inquiet de ce qui allait suivre.

Vous vous taisez, mon Père. Que dois-je conclure de ce silence?

Que vous avez été mal informée, madame, dit Schedoni, se trahissant lui-même par une justification anticipée.

Pardonnez-moi, mon Père, j'ai été fort bien instruite, et je ne vous aurais pas envoyé chercher s'il était resté quelque doute dans mon esprit.

Madame, défiez-vous de ce qu'on vous dit,

Vous n'ignorez pas les conséquences d'une crédulité précipitée, dit imprudemment Schedoni.

Quoi ! mon Père ; me supposez-vous assez inconsidérée ? . . . . . Nous sommes trahis.

Nous ! dit le confesseur commençant à se rassurer. Qu'est-il donc arrivé ?

Alors la marquise l'instruisit de l'absence de Vivaldi, et en conclut que, puisqu'il était éloigné depuis plusieurs jours, il avait certainement découvert le lieu de la retraite d'Ellena et les auteurs de son enlèvement.

Schedoni ne pensa pas comme elle ; mais il lui annonça qu'il ne fallait plus attendre aucune soumission du jeune homme, et qu'il fallait prendre des mesures plus sévères.

Plus sévères, mon père, s'écria la marquise. N'est-ce pas assez de la renfermer pour sa vie ?

J'entends, madame, des mesures plus sévères pour votre fils. Quand un jeune homme a oublié tous les principes de la religion au point d'en insulter les ministres jusques dans l'exercice de leurs devoirs de piété, il est tems de réprimer avec fermeté sa coupable audace. Je ne suis pas porté

plus qu'un autre à de telles mesures ; mais la conduite de monsieur votre fils les rend nécessaires. Vous les devez à l'opinion publique. S'il n'était question que de moi-même, j'aurais souffert patiemment les insultes qui m'ont été faites, comme une mortification salutaire servant à purifier l'ame des sentimens d'orgueil que les hommes les plus vertueux conservent sans le savoir ; mais il ne m'est plus permis de ne voir ici que moi seul. Le bien public demande un exemple de punition sévère de l'horrible impiété dont votre fils, je le dis à regret, ma chère fille, fils indigne d'une telle mère, s'est rendu coupable.

Le style seul de cette accusation montrait assez que le ressentiment de Schedoni lui faisait oublier et abandonner son adresse ordinaire, et son insinuante et profonde politique.

Mon père, dit la marquise étonnée, de quelle impiété mon fils s'est-il donc rendu coupable ? Je vous prie de vous expliquer, et je vous ferai voir que je puis oublier ma qualité de mère pour revêtir celle d'un juge sévère.

C'est parler, ma fille, avec cette gran-

deur de sentimens qui vous distingue. Un esprit ferme conçoit que la justice est la première des vertus morales, et que la miséricorde est celle des ames faibles.

Schedoni, en confirmant la marquise dans la résolution qu'elle annonçait, avait encore des vues ultérieures. Il voulait la disposer à adopter les mesures qu'il voulait prendre pour satisfaire sa vengeance, et il n'ignorait pas que le meilleur moyen pour la conduire à ce but, était de flatter sa vanité. Il la loua donc des qualités qui pouvaient en elle servir à ses propres projets, l'encouragea à s'affranchir des opinions communes, et à regarder comme digne d'un génie supérieur, la morale conforme à ses intérêts qu'elle se faisait pour les circonstances, en donnant à la dureté le nom de justice, et en appelant force d'esprit une rigide insensibilité.

Le père raconta alors la conduite de Vivaldi dans l'église du Spirito Santo, exagéra les circonstances les plus défavorables au jeune homme, en inventa d'autres, et fit du tout un tableau d'impiété monstrueuse et d'insulte sans provocation.

La marquise écouta ce récit avec autant

de surprise que d'indignation ; et la facilité avec laquelle elle se détermina à suivre les nouveaux conseils du confesseur, ranima dans celui-ci l'espérance d'obtenir bientôt une éclatante vengeance.

Cependant le marquis demeurait dans l'ignorance de tout ce qui s'était passé dans la conférence de son épouse avec Schedoni. On avait sondé ses sentimens ; et, comme on l'avait trouvé entièrement opposé aux mesures en même tems artificieuses et violentes qu'on se proposait de prendre, on s'était abstenu de le consulter davantage. L'amour paternel commençait à revivre dans son cœur, et l'absence prolongée de son fils fit naître des inquiétudes qu'on remarqua. Quoique jaloux de sa noblesse et de son rang, il aimait Vivaldi ; et bien qu'il ne crut pas que son fils s'engageât jamais dans le mariage avec une personne d'un état aussi inférieur au sien que l'était celui d'Ellena, la possibilité de cet événement lui donnait des craintes et des inquiétudes assez vives, que l'absence de Vivaldi augmentait beaucoup. Il appréhendait que, si son fils venait à découvrir le lieu de la retraite d'Ellena, dans ce moment où la

crainte de la perdre pour toujours et l'opposition qu'il trouvait avaient irrité ses passions, ce jeune homme inconsidéré ne se déterminât à s'assurer la possession de celle qu'il aimait, en s'attachant à elle par des liens qu'il ne serait plus possible de rompre. Il craignait aussi, d'un autre côté, les effets du désespoir de Vivaldi s'il ne retrouvait pas Ellena ; et dans ce combat de ses craintes et de ses desirs, il éprouvait des peines et une agitation qui ne le cédaient guère qu'à celles de son fils.

Les instructions que le marquis donna à ceux de ses gens qu'il envoya à la poursuite de Vivaldi, se ressentirent du trouble où il était, de sorte qu'aucun n'entendit bien sa commission ; et comme la marquise lui avait caché soigneusement le lieu de la retraite d'Ellena, ses gens ne se dirigèrent point sur la route de San Stephano.

Tandis que le marquis s'agitait ainsi, et que Schedoni et la marquise formaient de nouveaux plans, Vivaldi était errant de village en village et de ville en ville, recherchant les traces d'Ellena.

Les gens de la poste de Bracelli lui ayant appris qu'une voiture semblable à celle qu'il leur

leur avait décrite, avec les stores abaissés, avait changé de chevaux tel jour, à telle heure, et avait pris la route de Morgagni. Vivaldi se dirigea vers cette ville ; mais il n'y trouva plus aucune trace d'Ellena. Le maître de poste ne se rappelait aucune circonstance qui pût le guider, et la route se partageant en cet endroit en diverses branches, Vivaldi n'avait plus qu'à en prendre une au hasard ; mais, comme il était probable qu'Ellena avait été conduite dans quelque couvent, il se détermina à faire des recherches dans les environs de tous ceux qu'il trouverait sur sa route.

Il avait parcouru quelques-unes des parties les plus sauvages des Apennins, qui semblaient abandonnées aux bandits par les hommes civilisés. Cependant, au milieu de déserts presqu'inaccessibles, il avait trouvé des maisons religieuses répandues çà et là, accompagnées de petits hameaux, dérobées pour ainsi dire aux yeux des hommes par les montagnes et les bois dont elles étaient environnées, ayant beaucoup de jouissances, de luxe des gens du monde, et quelque chose de leur élégance qu'on ne soupçonnerait pas pouvoir se trouver dans une telle

solitude. Vivaldi, en visitant quelques-unes de ces retraites, dans l'espoir d'y trouver Ellena, avait été étonné de l'accueil hospitalier et de la politesse aisée avec lesquels il y avait été reçu.

Il était à la septième journée de son voyage, lorsqu'il s'égara dans les bois de Ruggieri. On lui avait dit quel chemin il lui fallait prendre, lorsqu'il serait arrivé à un village situé à quelques lieues, et il avait suivi cette direction avec confiance, jusqu'à un endroit où la route se divisait en plusieurs sentiers percés dans les bois. Le jour tombait, et Vivaldi commençait à se décourager, lorsque Paolo, toujours gai, se mit à vanter l'ombre et la fraîcheur agréable des bois, et observa qu'après tout, s'ils s'égaraient et étaient obligés de passer la nuit, ils pourraient grimper sur un châtaignier, et entre les branches qui s'élevaient du tronc, trouver un logement plus propre et plus sain que celui qu'ils auraient dans une auberge.

Tandis que Paolo était ainsi occupé à tirer le meilleur parti possible de sa situation ; et que Vivaldi était plongé dans sa rêverie accoutumée, ils entendirent le

son de quelques instrumens et de quelques voix dans l'éloignement. L'obscurité que répandaient les arbres les empêchant de distinguer les objets un peu éloignés, et nulle trace d'hommes et de leurs travaux ne se montrant autour d'eux, ils ne purent que prêter une oreille attentive aux sons qu'ils entendaient pour reconnaître d'où ils venaient; et en s'en rapprochant, ils distinguèrent des chants d'église et l'office du soir.

Nous sommes, dit Paolo, près d'un couvent. Ecoutons, c'est le service.

Oui, dit Vivaldi. Avançons.

Eh bien! monsieur, dit Paolo, si nous sommes là aussi bien reçus que chez les capucins, nous ne regretterons pas nos lits entre les branches d'un châtaignier.

Ne vois-tu pas quelque muraille ou quelque pointe de clocher?

Non, monsieur. Cependant nous approchons du bruit. Ah! entendez-vous ce son prolongé, comme il s'affaiblit par degrés, et que ces voix sont bien d'accord! Ce n'est pas là une musique de campagne Nous sommes sûrement dans le voisinage d'un couvent.

En s'avançant encore, ils ne virent ni

murs, ni clochers ; et la musique ayant cessé, ils n'entendirent plus rien, jusqu'à ce que d'autres sons les attirèrent vers une clarière où ils trouvèrent une troupe de pélerins couchés sur le gazon, causant et riant, tandis que chacun d'eux tirait de sa besace son souper, et l'étalait devant lui. L'un d'eux, qui paraissait le père directeur de la troupe, assis au milieu d'elle, distribuait les plaisanteries et les contes joyeux, et recevait de chacun en tribut quelque partie de ce qu'on avait tiré des sacs. Plusieurs bouteilles de vin étaient rangées devant lui ; il en buvait amplement, et ne refusait rien de ce qu'on lui offrait.

Vivaldi, dont les craintes étaient dissipées, s'arrêta pour observer la troupe aux restes du jour faible qui éclairait encore la bordure des bois ; elle était livrée à l'esprit de gaîté qui caractérise une partie de plaisir, plutôt qu'aux dispositions pieuses qu'on suppose devoir accompagner un saint pélerinage. Le père directeur et les pélerins semblaient s'entendre parfaitement. Le supérieur se relâchait de la sévérité de son office pour les rendre aussi heureux qu'il se pouvait, en considération de leur atten-

tion à lui offrir les meilleurs morceaux ; mais sa condescendance avait quelque dignité, et ils semblaient recevoir ses plaisanteries avec déférence ; et peut-être les trouvaient-ils bonnes, non qu'elles fussent spirituelles, mais parce qu'elles étaient pour eux autant de faveurs.

Vivaldi tout-à-fait rassuré s'avança alors, et s'adressant au chef de cette troupe, lui demanda par où il pourrait regagner son chemin. Le supérieur, après l'avoir examiné un moment, voyant qu'il était vêtu proprement, qu'il avait un air distingué et un domestique, lui offrit ses services, l'invita à prendre place à sa droite et à souper avec la caravane.

Vivaldi accepta l'invitation, et Paolo ayant attaché les chevaux à des arbres s'occupa sérieusement de souper. Pendant que son maître s'entretenait avec le chef, il attira bientôt l'attention de toute la troupe, et les pélerins convinrent tous que c'était un des meilleurs compagnons et des plus drôles de corps qu'ils eussent jamais vu. Ils lui témoignèrent un grand desir de l'emmener avec eux visiter les chapelles d'un couvent de Carmélites qui était le but de

leur pélérinage. Quand Vivaldi entendit dire qu'il y avait dans le voisinage un couvent de religieuses, éloigné seulement d'une lieue et demie, il se détermina à y accompagner les pélerins; car il était aussi possible que Ellena fût enfermée dans ce couvent qu'en aucun autre; et Vivaldi ne doutait pas, d'après la connaissance qu'il avait de sa mère, qu'elle n'eût pris ce moyen d'empêcher son union avec Ellena. Il se mit donc en marche à pied avec les pélerins, ayant donné son cheval au père directeur.

Il était nuit close long-tems avant qu'ils eussent atteint le village où ils devaient se reposer; mais ils adoucirent la fatigue du chemin par des contes et des chansons, s'arrêtant quelquefois aux ordres du chef pour faire quelque prière ou chanter quelqu'hymne. Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la montagne sainte, ils s'arrêtèrent pour se ranger en procession; et le supérieur, descendant de son cheval au milieu de son conte, se mit à leur tête, et entonnant un cantique fut suivi en chœur par toute sa troupe.

Les paysans, avertis par cette musique

bruyante, vinrent au-devant d'eux et les conduisirent dans leurs chaumières. Le village était déjà rempli de dévots pélerins; mais les pauvres villageois, les recevant avec beaucoup de bienveillance et de respect, prirent d'eux le plus grand soin, ce qui n'empêcha pas Paolo, quand il se vit couché sur la paille, de regretter son lit de feuilles de châtaignier.

Vivaldi eut une nuit fort agitée, attendant avec impatience le retour du jour qui pouvait lui rendre Ellena. Considérant qu'un habit de pélerin pourrait non-seulement le dérober aux soupçons, mais lui donner une facilité d'observer, que son vêtement ordinaire ne lui laisserait pas, il chargea Paolo de lui en procurer un qu'on eut pour un seul ducat, et, dès le grand matin, il se mit en route.

Il n'y avait encore qu'un petit nombre de pélerins montant la montagne, et Vivaldi s'écartait d'eux, suivant des sentiers détournés, pour y être seul avec ses pensées. Le vent frais du matin agitant le feuillage à l'ombre duquel il marchait, et le bruit éloigné de quelques chûtes d'eaux, adoucissaient en même tems et augmentaient sa

mélancolie, et les scènes champêtres dont il était environné, étaient en harmonie avec l'état de son ame. L'inutilité des tentatives qu'il avait faites jusques-là, avait abattu beaucoup de la violence de ses premiers mouvemens, et avait donné à ses sentimens de la gravité et de l'élévation : il éprouvait une tristesse mêlée de quelque charme à la vue des rochers et des précipices, des montagnes couvertes de bois sombres, et des vastes solitudes au milieu desquelles il se trouvait transporté. La vue du couvent lui-même, de ses vieux murs et de leur créneaux, paraissant et disparaissant tour-à-tour à travers des arbres, l'intéressait. « Ah ! disait-il, si elle était là ! mais, vaine espérance ! Je ne veux plus me livrer à ces illusions, ni m'exposer à la douleur mortelle de les voir de nouveau s'évanouir. Je ne négligerai rien dans mes recherches ; mais je n'en espérerai rien : cependant, si elle était là » !

Ayant passé les premières grilles du couvent, il arriva dans la cour, où son émotion s'accrut comme il jetait les yeux sur ce cloître silencieux et désert. Le portier ayant paru, Vivaldi craignant que cet homme ne

reconnût qu'il n'était pas un véritable pélerin, et abaissant son capuchon sur son visage, passa devant lui sans rien dire, quoiqu'il ne sût point quel était le chemin qui conduisait à la chapelle qui attirait les pélerins. Il s'avança vers l'église, édifice majestueux détaché et à quelque distance des autres parties du couvent. Sa nef immense, surmontée d'une voûte élevée, éclairée par un faible jour; un religieux ou un pélerin la traversant sans bruit et passant comme des ombres; un calme profond, la lumière faible des cierges du grand autel et des lampes éclairant les chapelles; toutes ces circonstances frappaient le cœur de Vivaldi d'une sainte terreur.

Il suivait quelques pélerins allant par un des bas-côtés de l'église à une espèce de cour couverte en partie par un énorme rocher, sous lequel était pratiqué un souterrain ou chapelle consacrée à Notre-Dame du Mont-Carmel. L'enceinte de la cour était formée par le roc et par les derrières du chœur de l'église; seulement il y avait au sud une petite ouverture qui laissait voir le passage situé au-dessous, dont le spectacle brillant contrastait avec l'obscurité de

la grotte, et dont les diverses parties semblaient peintes sur les fonds des montagnes environnantes.

Vivaldi, entré sous la grotte, y vit l'image de la Madona enfermée sous un treillis en filigrane d'or, ornée de fleurs, éclairée par un grand nombre de lampes, et de cierges. Les marches de l'autel étaient couvertes de pélerins prosternés. Vivaldi les imita. Bientôt on entendit dans l'éloignement un orgue et des voix mâles des choristes annonçant que la première messe allait commencer. Vivaldi quitta la grotte et retourna dans l'église : il s'arrêta à quelque distance pour entendre cette harmonie pleine et forte se prolongeant le long des voûtes et s'adoucissant par l'éloignement. C'était cette musique solemnelle et pathétique qu'on entend aux grandes fêtes dans les églises de Sicile, et qui inspire le même enthousiasme dont le maître a été saisi en la composant. Vivaldi, ne pouvant soutenir plus longtems les impressions qu'il en recevait, allait quitter l'église, lorsque la musique cessa et laissa entendre une cloche qu'on sonnait comme on fait à l'agonie d'un mourant ; mais il distingua bientôt une multitude de

voix de femmes se mêlant aux sons graves des religieux et aux tristes sons de la cloche frappée par intervalles. Cette harmonie douce et plaintive portait également la mélancolie et la tristesse dans ceux qui l'exécutaient et dans ceux qui l'entendaient, et les autres semblaient également pleurer un ami.

Vivaldi se hâta de s'approcher du chœur dont le pavé était jonché de branches de palmiers et de fleurs. Un tapis de velours noir couvrait les marches de l'autel, où plusieurs prêtres se tenaient, attendant en silence. On voyait par-tout les apprêts d'une cérémonie, et dans chaque assistant le silence et le regard qui accompagnent l'attente. Cependant le bruit des chants se rapprochait, et Vivaldi vit une multitude de religieuses s'avançant en procession.

Il distingua bientôt la dame abbesse, vêtu de ses habits de cérémonies, la crosse en main ; il remarqua la noblesse de sa démarche d'accord avec la lenteur des chants des religieuses, et la dignité orgueilleuse, accompagnée cependant de quelque grace qui la caractérisait. Elle était suivie des religieuses, selon l'ordre de leur ancien-

neté ; après elles venaient les novices portant des cierges et environnées d'autres religieuses vêtues d'un habit différent.

Les religieuses étant parvenues à la partie de l'église destinée à les recevoir, prirent leurs places. Vivaldi, le cœur palpitant, demanda à un religieux qui était près de lui quelle cérémonie se préparait. C'est, lui répondit-on, une profession : vous savez sans doute que c'est le jour de Notre-Dame, la patrone du couvent, que celles qui veulent se consacrer à Dieu prononcent leurs vœux.

Quel est le nom de la novice qui va prendre le voile noir, dit Vivaldi d'une voix tremblante qui trahisait son émotion ?

Le moine l'observant avec curiosité, lui dit : J'ignore son nom ; mais je vous la montrerai.

C'est celle qui est à la droite de madame l'abbesse, qui s'appuie sur le bras d'une autre religieuse : elle a un voile blanc, et elle est plus grande que ses compagnes.

Vivaldi fixait sur la novice des regards craintifs, quoiqu'il ne reconnût pas Ellena, soit que son imagination qui la lui rendait toujours présente lui fît illusion, soit qu'il

y eût quelque fondement réel dans ses conjectures, il crut la voir. Il s'enquit encore depuis quand cette novice était au couvent, ainsi que de quelques autres particularités sur lesquelles le moine ne voulut pas ou ne put pas lui répondre.

Rempli de crainte et d'inquiétude, Vivaldi s'efforça de percer au travers des voiles de plusieurs de ces religieuses, en cherchant à reconnaître Ellena, qu'il croyait dévouée par sa mère à contracter ce terrible engagement. Mais, quoique leurs voiles fussent à moitié relevés, ils étaient arrangés de manière qu'on ne pouvait pas voir leurs traits plus aisément que s'ils fussent demeurés entièrement abattus.

La cérémonie commença par une exhortation pathétique du Père abbé. La novice, agenouillée devant lui, prononça ses vœux. Vivaldi y prêta la plus forte attention ; mais ils furent proférés d'une voix basse et tremblante dont il ne put distinguer le caractère. Pendant le reste du service, il crut reconnaître cette voix si touchante qui, dans l'église de San Lorenzo, avait, pour la première fois, captivé son attention. Il écouta de nouveau, osant à peine respirer,

de peur d'en perdre un son, et il se confirma dans la pensée qu'Ellena était parmi les religieuses. Il s'efforça cependant de contenir son émotion, et résolut d'attendre patiemment quelque événement qui dissipât ses doutes. Mais, quand le Père abbé fut près d'ôter le voile blanc à la novice pour y substituer le voile noir, le jeune homme fut saisi d'une crainte terrible que ce ne fût-là Ellena elle-même, et il eut beaucoup de peine à s'empêcher de s'avancer et de se découvrir.

Le voile blanc étant enfin ôté, il vit un fort joli visage; mais ce n'était pas celui d'Ellena. Il reprit assez de sang-froid pour suivre le reste de la cérémonie, et entendit encore la même voix qui l'avait frappé déjà, et demeura convaincu que c'était celle d'Ellena. Ses accens étaient faibles, tristes et tremblans; mais Vivaldi n'en sentit pas moins leur prompte et magique influence.

Cette cérémonie achevée, une autre commença, et on lui dit qu'on allait recevoir une novice. Une jeune personne, soutenue par deux religieuses, s'avança vers l'autel, et Vivaldi crut voir encore Ellena. Le prêtre allait commencer l'exhortation accoutumée,

lorsque la jeune fille souleva son voile, et laissant voir un visage où la douleur était mêlée à une douceur céleste, éleva au ciel des yeux bleus mouillés de larmes, et fit signe de la main qu'elle voulait parler: c'était Ellena elle-même.

Le prêtre allait parler, lorsqu'élevant la voix, elle dit d'un ton imposant: Je proteste, en présence de tous les assistans, que j'ai été conduite ici malgré moi pour prononcer des vœux que mon cœur repousse; je proteste....

Une foule de voix l'interrompit, et au même instant elle vit Vivaldi se précipitant vers l'autel. Ellena fixa les yeux sur lui un moment, et lui tendant des mains suppliantes, elle tomba évanouie dans les bras des religieuses qui l'entouraient et qui ne purent empêcher Vivaldi d'arriver jusqu'à elle. Les angoisses qu'il sentit en la voyant presque sans vie, l'accent tendre et douloureux avec lequel il l'appela par son nom, émurent de compassion les religieuses elles-mêmes, mais sur-tout Olivia, qui s'empressait plus qu'aucune autre de rappeler à la vie sa jeune amie.

Ellena revenue à elle-même, et voyant

encore Vivaldi, lui jeta un regard dont l'expression touchante signifiait qu'elle n'était point changée pour lui, et qu'en le voyant elle allait jusqu'à oublier sa captivité. Elle demanda à se retirer ; et assistée d'Olivia et de Vivaldi, elle allait quitter l'église et se retirer dans sa chambre, lorsque l'abbesse donna ordre qu'on lui envoyât le jeune étranger à son parloir.

Vivaldi n'était pas disposé à obéir à un tel ordre ; mais il céda aux prières d'Olivia et aux douces remontrances d'Ellena, et faisant à Ellena un adieu qu'il croyait ne devoir pas le séparer long tems d'elle, il se rendit au parloir. Il n'était pas sans espérance d'éveiller dans le cœur de l'abbesse le sentiment de la justice ou celui de la compassion ; mais il trouva en elle des notions de morale qui la rendaient inexorable pour lui. Son organe et son indignation de la résistance d'Ellena étouffaient en elle tout autre sentiment. Elle commença son sermon en déclarant l'amitié qui la liait depuis long-tems avec la marquise ; elle exprima sa douleur de voir le fils d'une personne qu'elle chérissait, et qui était si estimable, oublier ses devoirs et l'honneur de sa mai-

son, jusqu'à vouloir s'allier à une fille de l'état et de la condition d'Ellena Rosalba; et conclut par lui faire une sévère réprimande de la hardiesse qu'il avait eue de troubler la tranquillité d'une maison religieuse, et d'apporter le scandale jusques dans le sanctuaire.

Vivaldi eut la patience d'entendre ces mots de morale et de religion, sortant de la bouche d'une personne qui, au moment même, violait non-seulement sans scrupule, mais en s'en applaudissant, les lois les plus claires de la justice et de l'humanité; qui avait concouru à arracher une orpheline de sa demeure, et à tenter de la priver pour le reste de sa vie, de la liberté et des biens qui l'accompagnent; mais quand elle alla jusqu'à parler d'Ellena, comme d'une criminelle, et de la punition sévère qu'elle avait méritée en se refusant publiquement aux vœux qu'on lui demandait. Vivaldi ne put plus contenir son indignation et son mépris pour la supérieure, et lui fit un portrait d'elle-même, tracé avec toutes les couleurs de la vérité. Mais celui que l'humanité ne persuade point, ne se laisse point subjuguer par la raison, la personnalité le

rend également inaccessible à ces deux genres d'attaques. Vivaldi ne fit que blesser l'orgueil de l'abbesse, et elle ne répondit à ses reproches que par des menaces.

Vivaldi en quittant l'abbesse crut trouver une autre ressource dans l'abbé, supérieur de la communauté d'hommes, voisine du couvent des religieuses. Il espérait que son crédit, si ce n'était son autorité, pourrait adoucir la sévérité de l'abbesse; mais dans l'abbé la douceur et la facilité étaient des qualités moins estimables et d'un moindre usage qu'elles ne peuvent l'être quelquefois, et qu'on ne croit communément qu'elles le sont. Elles tenaient chez lui à la faiblesse; et par-là ces qualités agréables dans les circonstances communes et ordinaires, ne pouvaient, dans des occasions difficiles, prendre le caractère de vertus, ni servir ceux pour qui il aurait été juste de les employer. Ainsi, avec des dispositions et un caractère tout opposé à celui de l'abbesse, qui était la violence et la sévérité, il était également personnel et presqu'aussi coupable, puisqu'on pouvait lui attribuer le mal qu'il laissait faire, avec autant de justice qu'à ceux qui l'avaient projeté. L'in-

dolence et une timidité qui résultait du défaut de vues, ôtaient à son caractère toute énergie. Il était prudent, et non pas sage, et craignait si fort qu'on ne pensât qu'il avait fait le mal, qu'il faisait très-rarement le bien, pour lequel il n'avait pourtant aucune opposition.

Cet homme écouta patiemment les représentations mesurées et les sollicitations pressantes de Vivaldi, pour l'engager à employer son autorité à la délivrance d'Ellena. Il plaignit la situation de la jeune personne; il déplora la malheureuse division qui s'élevait entre Vivaldi et ses parens, et se défendit de se mêler d'une affaire si délicate. La signora Rosalba, lui dit-il, a été confiée aux soins de l'abbesse, sur laquelle je n'ai aucune autorité dans les matières qui touchent à son administration intérieure. Vivaldi le supplia alors, s'il ne pouvait employer son autorité, d'user au moins de son crédit en intercédant pour lui, et en faisant à l'abbesse des représentations sur un procédé aussi injuste que celui de retenir Ellena prisonnière, et en l'engageant à renvoyer cette jeune personne dans la maison d'où elle avait été enlevée.

Ce que vous me demandez-là, lui dit l'abbé, n'est pas non plus dans les limites de ma juridiction, et je me suis fait une règle de n'empiéter sur celle de personne.

Eh quoi! mon révérend Père, lui dit Vivaldi, vous pouvez voir se commettre sous vos yeux une injustice criante et manifeste, et ne pas faire tous vos efforts pour l'empêcher? Vous ne ferez pas un pas pour arracher la victime innocente au coup qui va la frapper?

Je vous le répète, monsieur, je ne traverse point dans les autres l'exercice de leur autorité; je les laisse agir dans leur sphère, et s'y faire obéir comme je fais dans la mienne.

Le pouvoir est donc à vos yeux, dit Vivaldi, l'unique règle de la justice? Quelle morale est donc celle qui laisse commettre le crime qu'on peut empêcher! Le monde entier a droit de demander à un homme qui occupe une place importante comme la vôtre, un courage actif, et vous n'avez pas l'alternative de laisser faire le mal, ou de le prévenir par votre résistance. Voudriez-vous, mon père, que les dispositions et les principes contraires que vous

venez d'énoncer, fussent connus du monde ?

Et vous, répliqua l'abbé, voulez-vous que le monde entier ait tort, pour avoir la gloire de le remettre dans la bonne voie ? Jeune homme ! vous vous laissez égarer par un enthousiasme insensé. Je ne puis voir en vous qu'un chevalier errant qui parcourt la terre, offrant le combat à tout venant pour redresser les torts. C'est dommage que vous soyez venu au monde un peu tard.

L'enthousiasme dans la cause de l'humanité, dit Vivaldi.... Mais il s'arrêta, désespérant de toucher un cœur endurci par la prudence de l'égoïsme, et indigné de voir une indifférence si coupable dans ses conséquences, il laissa l'abbé sans tenter de nouveaux efforts. Il reconnut la nécessité d'employer d'autres moyens et des artifices que son ame élevée avait en horreur, mais auxquels il fallait bien qu'il eût recours, puisqu'il ne lui restait aucune autre voie pour sauver la victime innocente de l'orgueil et des préjugés de sa famille.

Ellena s'était retirée dans sa cellule, livrée, comme on peut le penser, à beaucoup de sentimens divers et d'émotions contraires, parmi lesquelles dominèrent long-tems la

joie et la tendresse ; mais bientôt l'inquiétude, les craintes, la fierté, les doutes revinrent tourmenter son cœur. Vivaldi avait heureusement découvert le lieu de sa prison ; mais s'il pouvait l'en tirer, elle devait donc consentir à se remettre entre ses mains en en sortant, démarche que son scrupuleux attachement à toutes les lois d'une rigoureuse décence ne lui permettait d'envisager qu'avec effroi, quoiqu'elle dût lui rendre sa liberté. En considérant l'orgueilleuse hauteur du marquis, le caractère vindicatif de la marquise, et l'opposition que mettaient l'un et l'autre à son mariage avec leur fils, elle ne pouvait soutenir l'idée de s'introduire malgré eux dans leur famille. Sa fierté, la délicatesse de ses sentimens, sa raison, tout la détournait d'une conduite humiliante et dangereuse dans ses suites, et la portait à conserver sa dignité en même tems que son indépendance ; mais d'un autre côté, l'estime, l'amitié, la tendre affection qu'elle avait conçues pour Vivaldi, lui faisaient voir avec une crainte qui allait presque jusqu'à l'horreur, un renoncement éternel à un objet si digne de son choix. L'encouragement donné par sa tante mourante à son

attachement affaiblissait ses scrupules, mais ne suffisait pas pour résoudre à ses yeux les objections qu'elle se faisait. Elle eût blamé ce dernier témoignage de la tendresse de la signora Bianchi, si elle eût eu moins de respect pour sa mémoire, et moins de tendresse pour Vivaldi ; mais ses scrupules, en troublant un peu la joie que lui avait causée la présence de son amant, et l'assurance qu'il était près d'elle, lui laissaient encore de bien douces jouissances ; elle recueillait avec soin les souvenirs de chaque regard, de chaque mot qui l'avaient assurée des sentimens de Vivaldi, et demeura convaincue de nouveau de la constance d'un attachement auquel un moment auparavant elle déplorait d'avoir cédé et croyait nécessaire de renoncer.

Elle attendit avec une extrême impatience le retour d'Olivia, qui serait instruite du résultat de la conférence de Vivaldi avec l'abbesse, et pourrait lui apprendre s'il était encore dans le couvent.

Le soir, Olivia vint la voir, lui apportant de tristes nouvelles ; elle l'instruisit des refus de l'abbesse et du départ de Vivaldi. Ellena fut livrée toute entière à sa douleur

et à son désespoir ; elle connut pour la première fois toute la violence de son amour et toute l'horreur de sa situation. L'injustice exercée envers elle par cette orgueilleuse famille la dispensait désormais de tout égard ; mais cette conviction ne pouvait lui être d'aucun usage dans l'état où elle se trouvait.

Olivia lui montra le plus tendre intérêt, et soit que quelque ressemblance de ses malheurs avec ceux d'Ellena, ou quelque autre cause, l'affectassent plus profondément, ses yeux se remplissaient souvent de larmes, lorsqu'elle les portait sur sa jeune amie, et elle éprouvait une si grande émotion, qu'Ellena ne pouvait l'observer sans surprise. Elle avait cependant trop de délicatesse, et elle était trop occupée d'un intérêt encore plus cher, pour demander à Olivia aucune explication.

Olivia retirée, Ellena se rendit dans sa tourelle, espérant adoucir ses peines par le spectacle des beautés de la nature, scène majestueuse et tranquille qui manque rarement d'élever l'ame et de calmer ses douleurs. C'était pour elle une sorte de musique douce et solemnelle, semblable à celle

de

de l'ange de Milton, qui appaise les tempêtes, et fait cesser l'agitation des forêts ébranlées par la fureur des vents.

Tandis qu'elle était assise à sa fenêtre, observant les derniers rayons du soleil qui éclairaient la vallée, et doraient les montagnes qui la bordaient d'un pourpre foncé, les sons d'une flûte se firent entendre d'entre les rochers au-dessous de la tour. L'instrument et l'air ne ressemblaient point à ce qu'elle avait entendu jusqu'alors à San Stéphano. Elle en reçut une impression de douce mélancolie qui s'empara de son ame. Des sons affaiblis par degrés semblaient peindre l'abattement d'une ame sensible à l'excès, et le goût exquis avec lequel le chant ranimé exprimait la plainte douloureuse, la convainquirent presque que le musicien était Vivaldi lui-même.

En regardant avec plus d'attention, elle distingua une personne comme perchée sur la pointe d'un rocher, où il paraissait presque impossible qu'on eût pu parvenir, et qui ne semblait garantie de tomber dans le précipice ouvert sous elle, que par quelques arbrisseaux croissans sur les bords. L'obscurité ne permit pas d'abord à Ellena de

distinguer Vivaldi, et le danger de la situation lui faisait desirer que ce ne fût pas lui ; mais l'incertitude fut dissipée, lorsque, regardant lui-même avec plus d'attention, il apperçut Ellena, et qu'elle entendit sa voix.

Vivaldi avait appris d'un frère lai que Paolo avait gagné, et qui, en travaillant au jardin, avait vu Ellena à cette fenêtre, qu'elle allait souvent à cette tour, et au péril de sa vie il s'était hasardé dans ces rochers, dans l'espérance de pouvoir l'entretenir.

Ellena, alarmée du danger où elle le voyait exposé, refusait de l'écouter ; mais il ne voulut pas s'éloigner avant de lui avoir communiqué un plan qu'il avait formé pour la délivrer ; et en la pressant de se confier à ses soins, il l'assura qu'il la conduirait où elle voudrait. Le frère avait consenti à l'aider dans cette entreprise moyennant une ample récompense, et devait le faire entrer dans le couvent sous l'habit de pélerin à la première occasion favorable qui se présenterait de lui faire revoir Ellena. Vivaldi la conjura de se rendre, s'il lui était possible, au parloir à l'heure du souper, et lui expliqua

en peu de mots les motifs de la démarche qu'il lui demandait, et qui étaient fondés sur les circonstances suivantes.

L'abbesse, selon la coutume observée dans les grandes fêtes, donnait une collation au père abbé et à ceux des religieux qui l'avaient assisté dans la célébration de l'office. Quelques étrangers de distinction et plusieurs pélerins devaient y être admis. Il devait y avoir un concert exécuté par les religieuses, et une collation.

Toute la communauté devait être occupée de plaisir ou d'affaires, et il serait aisé à Vivaldi, instruit de tous ces détails par le frère, d'être admis lui-même, et de se mêler parmi les spectateurs dans son habit de pélerin. Il pressa donc Ellena de faire en sorte de se rendre dans l'appartement de l'abbesse, où il pourrait l'instruire des moyens imaginés pour favoriser sa fuite. Il lui dit qu'il y aurait des mules au pied de la montagne, avec lesquelles il la conduirait à Villa Altieri ou au couvent de la Santa della Pieta. Vivaldi espérait bien qu'au sortir du couvent elle lui donnerait sa main; mais il évita de lui montrer cette espérance, de peur qu'Ellena n'imaginât qu'il en faisait

une condition, et qu'elle n'eût, par cette raison même, quelque peine à accepter son secours, ou qu'en l'acceptant, elle ne pût se regarder comme liée par un consentement précipité.

Cet espoir de liberté causa à Ellena divers genres d'émotion. D'un côté, l'espérance et la joie de s'affranchir d'une captivité à laquelle elle était destinée par ses oppresseurs pour le reste de sa vie, et de se réunir à Vivaldi; de l'autre, l'idée de s'abandonner à lui, sans être sûre qu'on pourrait surmonter l'opposition que mettait la famille Vivaldi à leur union; incapable de prendre sur-le-champ une résolution, et pressant Vivaldi de quitter le lieu dangereux où il était placé avant que l'obscurité rendît la descente plus périlleuse, elle lui promit de faire tous ses efforts pour obtenir la permission de se rendre au parloir de l'abbesse, où elle lui ferait part de sa dernière détermination. Vivaldi comprenait très-bien les motifs de ses scrupules, et en s'en affligeant, il admirait le bon sens et la noble fierté qui les suggéraient.

Il resta sur son rocher jusqu'au moment où disparaissaient les derniers rayons du

jour; et alors, le cœur agité d'espérances et de craintes, après un dernier adieu, il descendit. Ellena suivit sa marche des yeux, autant que le lui permettaient l'éloignement et l'obscurité. Elle le distinguait à grande peine marchant le long des bords des précipices, et sautant quelquefois d'un roc à l'autre, jusqu'à ce que les bois qui couvraient le fond l'eussent dérobé à sa vue : encore inquiète, elle demeura à sa fenêtre long-tems après qu'il eut disparu ; mais comme elle n'entendit rien qui pût lui annoncer un malheur, elle retourna à sa cellule pour y réfléchir encore sur les projets de Vivaldi.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée d'Olivia, dont l'air lui annonça quelque chose d'extraordinaire. Le calme de sa physionomie avait fait place à la douleur et à la crainte. Avant de parler, elle parcourut des yeux le corridor et la cellule même.

Mes craintes pour vous, ma chère enfant, sont malheureusement justifiées. Vous êtes sacrifiée, si vous ne venez pas à bout de vous échapper du couvent cette nuit. Je viens d'apprendre que votre conduite de ce

matin étant regardée comme une insulte préméditée faite à l'abbesse, va être punie de ce qu'on appelle ici l'IN PACE. Hélas ! pourquoi vous dissimulerais-je la vérité ? Pourquoi vous cacherais-je que c'est la mort même que je vous annonce ? Car, qui est jamais sorti vivant de cette odieuse demeure ?

La mort ! dit Ellena, saisie d'horreur. O ciel ! comment ai-je donc mérité la mort ?

Hélas ! ma fille, votre question est bien inutile. Il s'agit de chercher les moyens d'échapper à cette horrible destinée. Dans la partie la plus retirée du couvent, il y a une chambre souterraine taillée dans le roc, fermée de portes de fer, où les sœurs coupables de quelque grande faute sont jetées. Cette condamnation est pour la vie ; la malheureuse languit dans les fers et dans l'obscurité ; elle ne reçoit que la nourriture nécessaire pour soutenir sa vie et prolonger ses souffrances ; du pain et de l'eau, jusqu'à ce que succombant à ses peines, elle trouve un asyle dans les bras de la mort. Nos registres conservent des exemples de cette horrible punition, infligée le plus

souvent à des religieuses qui, lassées du genre de vie auquel les avaient portées les illusions d'une imagination superstitieuse, ou la rigueur ou l'avarice de leurs parens, ont été surprises voulant s'échapper du couvent.

J'ai vu moi-même un exemple de cette sévérité. J'ai vu la malheureuse victime entrer dans cette prison, d'où elle ne devait pas sortir vivante ; j'ai vu ses tristes restes déposés dans le jardin. Pendant près de deux ans, elle a langui sur la paille, privée même de la faible consolation de converser quelquefois au travers de la porte avec celles de nos sœurs qui avaient pitié d'elle. Eh ! qui d'entre nous n'en eût pas eu pitié ! Une punition sévère était réservée à celles qui approchaient de sa prison avec quelques sentimens de compassion. Je m'y suis exposée, et je l'ai subie, graces à Dieu, avec une secrète satisfaction.

Cette satisfaction se montra sur la physionomie d'Olivia lorsqu'elle parlait, et ses traits prirent une douceur qu'Ellena n'y avait pas encore remarquée. Ellena se jetta dans son sein, et la mouilla de ses larmes. Après un peu de silence, Olivia lui dit : Ne

doutez pas, mon enfant, que l'abbesse offensée, et voulant servir la marquise, ne saisisse cette circonstance de votre désobéissance comme un prétexte de vous jetter dans cette horrible prison. Les vues de la marquise se trouveront ainsi remplies sans qu'on soit obligé de vous forcer à faire vos vœux. Hélas! je ne puis douter que demain ne soit le jour de votre sacrifice, qui n'a été retardé que par la fête d'aujourd'hui.

Ellena ne répliqua qu'avec un soupir, et le visage caché dans le sein de son amie; elle n'hésitait plus à accepter les secours de Vivaldi; elle craignait seulement qu'il ne pût faire pour la délivrer que d'inutiles efforts.

Olivia, qui ne démêlait pas bien la cause de son silence, lui dit: J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais le tems nous presse. Dites-moi comment je puis vous secourir? je suis déterminée à m'exposer à une seconde punition, si je puis servir encore une infortunée.

Les pleurs d'Ellena coulèrent plus abondamment à ce nouveau trait de générosité d'Olivia. Mais, dit-elle d'une voix entrecoupée, si l'on vous surprend?

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



Je serai cruellement punie, dit Olivia ; mais cette crainte ne m'arrêtera pas.

Quelle générosité ! dit Ellena ; mais je ne dois pas souffrir que vous vous oubliiez ainsi vous-même.

Ma conduite, dit modestement la religieuse, n'est pas tout-à-fait désintéressée ; car je puis supporter plutôt la peine à laquelle je m'expose, que l'angoisse horrible que j'éprouve au spectacle des souffrances dont j'ai été témoin. Que sont les peines corporelles en comparaison des tourmens recherchés qui déchirent l'ame dans une telle situation ! Le ciel m'est témoin que je puis supporter mes maux, mais non ceux d'autrui, lorsqu'il sont excessifs. Je puis soutenir les tortures, si mon ame est fortifiée par la conscience d'une action généreuse ; mais la compassion pour les douleurs qui sont sous mes yeux met en mouvement toutes les fibres de mon cœur, et subjugue tout mon courage. Oui, mon enfant, l'agonie de la pitié pour les maux de nos semblables est plus cruelle qu'aucune autre, excepté celle du remords, encore le remords est-il peut-être aiguisé par le souvenir d'avoir résisté, en commettant le crime, au senti-

ment de compassion qui en détournait ; mais, pendant que je vous parle, j'accrois peut-être votre danger.

Ellena, encouragée ainsi par la généreuse compassion d'Olivia, lui confia le projet d'entrevue avec Vivaldi pour le soir, et la consulta sur la possibilité de se faire admettre dans le parloir. Ranimée par cette pensée, Olivia lui dit qu'il fallait, non-seulement qu'elle se trouvât dans le parloir à l'heure du souper, mais qu'elle assistât au concert où seraient admis plusieurs étrangers, parmi lesquels se glisserait sans doute Vivaldi. Ellena lui objecta la crainte que l'abbesse ne la reconnût et ne la fît renfermer sur-le-champ. Olivia la rassura en lui promettant de lui procurer un habit de religieuse qui lui serait utile, non-seulement pour se faire admettre au parloir de l'abbesse, mais pour favoriser sa fuite.

Dans la foule des religieuses qui remplira l'appartement, lui dit Olivia, il n'est pas vraisemblable qu'on vous distingue, les Sœurs étant occupées de leur fête, et l'abbesse n'ayant pas le tems de faire un tel examen. Vous courez donc peu de risque d'être découverte. Si la supérieure pense à vous,

elle vous croira confinée dans votre cellule ; mais cette soirée donne trop d'occupation à sa vanité pour qu'aucune autre considération attire son attention. Que l'espérance vous soutienne, mon enfant ! Préparez un billet qui puisse instruire Vivaldi de votre consentement à ses projets, et de la nécessité urgente de ne pas perdre un instant pour l'exécution. Vous trouverez peut-être un moment pour le lui remettre au travers de la grille.

A ce moment une cloche sonna, qui avertissait lss religieuses pour le concert. Olivia sortit pour aller chercher un habit et un voile pour Ellena, tandis que celle-ci écrivit à Vivaldi le billet qui devait l'instruire de ses dispositions.

## CHAPITRE III.

Ellena revêtue de l'habit, et enveloppée du voile que lui avait donné Olivia, descendit dans la salle du concert, et se mêla avec les religieuses qui y étaient rassemblées en dedans de la grille, les moines et

les pélerins étant en dehors. Il y avait quelques étrangers habillés à la manière du pays; mais elle ne vit personne qui ressemblât à Vivaldi, et elle pensa que, s'il était présent, il n'oserait encore se découvrir lui-même ; elle ne pouvait non plus se faire connaître à lui en levant son voile qui la dérobait aux regards de l'abbesse comme à ceux de Vivaldi ; elle était donc dans la nécessité de saisir un moment où elle pût se dévoiler à la grille, pour se faire voir aux étrangers, sans être remarquée des Sœurs.

A l'arrivée de l'abbesse, la crainte d'être reconnue s'empara entièrement d'Ellena ; elle imaginait que les yeux de la supérieure ne voyaient qu'elle et perçaient au travers de son voile, et elle était accablée de sa terreur.

Elle en fut quitte pour la peur. L'abbesse, après avoir conversé quelques momens avec le Père abbé et quelques étrangers de distinction, s'assit dans son fauteuil, et le concert commença par un de ces airs de grand effet qui s'exécutent avec tant de goût et de perfection dans les couvens d'Italie. Ellena elle-même oublia son danger, et eut

la

la force d'observer la scène brillante qu'elle avait sous les yeux. Le coup-d'œil en était frappant et avait de la grandeur. Dans une salle voûtée et d'une grande étendue, éclairée par un nombre infini de bougies, et dont les meubles et les ornemens, quoique riches, avaient un caractère sérieux et sévère, environ cinquante religieuses étaient rassemblées, dont le vêtement avait en même tems de la grace et de la simplicité. La délicatesse de leurs traits et la beauté d'un grand nombre d'entr'elles contrastaient avec l'air majestueux et sévère de la dame abbesse, qui, assise dans un fauteuil élevé sur une estrade, et séparée du reste de l'assemblée, semblait en recevoir les hommages, et avec les têtes respectables du Père abbé et de ses religieux, placés en dehors de la grille qui coupait toute la salle en deux parties. Près de l'abbé étaient placés les étrangers de distinction vêtus de l'habit napolitain, dont la forme élégante et gracieuse, et les couleurs brillantes étaient relevées par la couleur sombre de l'habit religieux, et dont les chapeaux à plumets formaient une opposition piquante avec les têtes grises des moines. Le contraste des physionomies n'é-

tait pas moins remarquable; la gravité, la dignité, la sévérité, la mélancolie, la franchise, la facilité, la gaîté, laissaient voir sur les visages les divers caractères qui rendent la vie heureuse, et font de ce monde un paradis ou un purgatoire anticipé. Sur le derrière de ce tableau, on voyait quelques pélerins, moins gais qu'ils n'étaient sur la route les jours précédens, et parmi eux quelques Frères lais et quelques domestiques du couvent. Cette partie du parloir attirait toute l'attention d'Ellena, qui espérait d'y distinguer Vivaldi. Elle s'était approchée de la grille; mais elle n'avait pas le courage de lever son voile aux yeux de tant d'étrangers.

Le concert finit sans qu'Ellena eût pu découvrir Vivaldi, et elle passa dans l'appartement où était préparée la collation, et où l'abbesse et ses hôtes arrivèrent bientôt. La collation consistait en une grande abondance de sucreries et de pâtisseries, préparées avec beaucoup de soins depuis plusieurs jours par les Sœurs, qui excellaient en ce genre comme dans tous les ouvrages de femmes. Des tables étaient dressées dans le parloir intérieur et extérieur, l'une pour l'ab

besse et les religieuses, l'autre pour les révérends Pères, séparés par une grille ; elles étaient couvertes de surtouts ornés de fleurs artificielles et de devises pour lesquelles l'esprit des sœurs s'était travaillé long-tems. Enfin, elles avaient fait les préparatifs de cette fête qui rompait la triste monotonie de leur vie ordinaire, avec autant de vanité et d'avidité pour le plaisir, qu'une jeune beauté en met à se préparer au bal où elle doit se faire admirer pour la première fois.

On a vu que la pièce où se donnait la collation, était séparée en deux par une grille. Ellena observa près cette grille un personnage dont le visage était caché sous sa capote de pélerin, et qui semblait voir la fête sans y participer ; elle se persuada que c'était Vivaldi, et chercha à saisir un moment où, sans être vue de l'abbesse, elle pût se rapprocher de lui. La supérieure causant avec les religieuses qui l'environnaient, lui fournit bientôt l'occasion qu'elle attendait; elle s'approcha de la grille, et souleva son voile un instant. L'étranger se découvrant le visage, la remercia des yeux de sa complaisance ; mais ce n'était pas Vivaldi. Blessée de l'interprétation que l'étranger semblait

avoir donnée à son action, et affligée de s'être trompée, elle se retirait, lorsqu'un autre homme porta avec promptitude ses pas vers la grille. Elle reconnut l'air et la démarche pleine de grace de Vivaldi; mais un reste d'incertitude, et la crainte de se tromper une seconde fois, lui firent attendre quelque nouveau trait de ressemblance. Elle le fixa un peu de tems. Enfin il se découvrit; c'était Vivaldi lui-même.

Ellena, sûre qu'elle était reconnue, ne leva point son voile, mais s'avança vers la grille. Vivaldi avait laissé sur le rebord un petit papier plié; et avant qu'elle pût se hasarder à lui délivrer le billet qu'elle avait préparé, il s'était éloigné. Comme elle allait prendre celui de Vivaldi, une religieuse s'approcha avec promptitude du lieu où il l'avait laissé. Ellena s'arrêta. La manche de la religieuse fit tomber le papier à terre, et les craintes d'Ellena furent extrêmes.

Un Frère qui était en dehors de la grille, s'approchant alors de la religieuse, lui parla avec mystère; et paraissant lui faire part de quelque chose d'important, Ellena craignit que cet homme n'eût observé l'action de Vivaldi, et ne vînt là que pour communiquer

ses soupçons à la religieuse, qu'elle s'attendait à chaque instant voir relever de terre le billet de Vivaldi, et le porter à l'abbesse.

Ses craintes se dissipèrent cependant, lorsqu'elle vit la religieuse pousser de son pied le billet dans un coin, sans le relever et l'examiner; mais elles se renouvelèrent plus fortes, lorsque le Frère et la religieuse ayant cessé de s'entretenir, le premier sortit, et celle-ci s'approcha de l'abbesse pour lui dire quelques mots à l'oreille. Elle ne douta presque plus que Vivaldi n'eût été reconnu, et que son billet n'eût été laissé à dessein pour lui donner la tentation de se trahir elle-même en le relevant. Tremblante et succombant presque à ses terreurs, elle observait la contenance de l'abbesse écoutant la religieuse, et elle crut lire sa destinée dans son air sévère et ses sourcils froncés.

Cependant, quelles que fussent les intentions et les ordres de la supérieure, aucune mesure ne fut prise encore contre Ellena, et la religieuse se mêla parmi les Sœurs, après avoir reçu la réponse de l'abbesse, qui se remit à causer avec celles qui l'environnaient. Ellena, supposant qu'elle était observée, n'osait relever le papier qui devait contenir

pour elle des avis bien importans. Elle voyait s'écouler le tems qui devait préparer sa délivrance ; mais toutes les fois qu'elle osait regarder autour d'elle, elle croyait voir l'abbesse et la religieuse ne la perdant pas de vue.

Elle avait passé environ une heure dans cette pénible situation, lorsque la collation finit. Pendant le mouvement général qui se fit à cette occasion, Ellena se rapprocha de la grille, et releva de terre le billet de Vivaldi ; elle le cacha dans sa manche, et suivit de loin l'abbesse et les religieuses qui quittaient l'appartement. La religieuse qui l'avait si fort inquiétée, était sortie aussi.

En passant à côté d'Olivia, Ellena lui fit un signe, et se rendit à sa cellule. Là, seule et ayant fermé sa porte en dedans, elle s'assit pour lire le billet ; mais inutilement tâcha-t-elle de commander à son impatience ; en ouvrant le papier avec précipitation, elle laissa échapper la lampe de ses mains, et se trouva dans l'obscurité. Elle tomba dans un véritable désespoir. Aller chercher de la lumière, c'eût été se trahir, compromettre Olivia, en montrant qu'on l'avait laissée libre, et s'exposer à être jettée dans la prison sur-

le-champ. Il ne lui restait d'espérance que dans l'arrivée d'Olivia, qui pouvait la visiter trop tard pour qu'il fût tems encore de suivre les instructions de Vivaldi ; elle écoutait dans une attente pénible si personne n'approchait, tenant dans ses mains ce malheureux billet qui devait décider de son sort, et dont elle ignorait le contenu. Cent fois elle le tournait et retournait, et elle éprouvait un tourment inexprimable d'avoir inutilement entre les mains l'instruction qui, connue à tems, l'aurait peut-être sauvée.

Dans cette angoisse, elle entend marcher, et entrevoit une lumière au travers de la porte ; mais, considérant que ce pouvait n'être pas Olivia, elle allait cacher le billet, lorsqu'Olivia entra. Ellena prit la lampe des mains de la religieuse ; et pâle, tremblante, sans proférer une parole, elle lut avec avidité le billet, qui lui apprit qu'au moment où Vivaldi l'écrivait, le frère Jéronimo attendait Ellena à la grille du jardin des religieuses, où Vivaldi viendrait la joindre pour la faire sortir de l'enceinte du couvent. Il ajoutait que des chevaux se trouveraient au bas de la montagne pour la conduire où elle voudrait, et la conjurait de ne pas perdre un

moment, toutes les circonstances maintenant favorables à sa délivrance devant cesser bientôt de l'être.

Ellena désespérée donna le papier à Olivia, lui demandant ce qu'elle avait à faire. Il s'était passé une heure et demie depuis le moment où Vivaldi lui avait écrit qu'il n'y avait pas de tems à perdre. Il l'avait sûrement attendue au lieu désigné. Dans l'intervalle, beaucoup de circonstances pouvaient avoir rendu impossible une fuite que le mouvement de la fête avait cessé de favoriser.

La généreuse Olivia, ayant lu le billet, partagea toutes les inquiétudes de son amie, aussi disposée à braver tous les dangers pour la sauver, qu'Ellena était tourmentée de la pensée de la voir s'y exposer, et pénétrée du sentiment de la reconnaissance au moment où sa situation portait sa terreur au comble.

Après un moment de réflexion, Olivia lui dit : Dans toutes les parties de la maison, nous pouvons rencontrer quelques religieuses; mais le voile qui vous a jusqu'à présent cachée, peut vous sauver encore. Il est nécessaire que nous traversions le réfectoire, où soupent celles de nos Sœurs qui n'ont pas assisté à la collation, et où elles demeure-

rent jusqu'à ce que l'office les rappelle à la chapelle. Si nous attendions jusqu'à ce moment, nous ne pourrions passer en sûreté.

Convaincues qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, et ne voulant pas perdre de tems en de plus longues délibérations, elles quittèrent la cellule, et s'acheminèrent vers le jardin.

Plusieurs Sœurs les rencontrèrent dans le chemin du réfectoir sans remarquer Ellena, qui, en passant près de l'appartement de l'abbesse, abaissa son voile avec plus de soin. A la porte, elle fut rencontrée par l'abbesse elle-même, qui revenait de jeter un coup-d'œil sur ses religieuses dans le réfectoire, et qui n'y ayant pas vu Olivia, avait demandé où elle était. Ellena se cacha autant qu'elle put derrière son amie et parmi les religieuses qui accompagnaient l'abbesse, et Olivia ayant répondu aux questions de l'abbesse, se remit en marche vers le réfectoire, suivie par son amie tremblante comme la feuille. Les religieuses occupées à manger ne prirent pas garde à elle, et elles arrivèrent à la porte opposée.

Dans la salle suivante, nos aventurières furent souvent croisées par des Sœurs por-

tant les plats de la cuisine au réfectoire ; et au moment où elles ouvraient la porte qui conduisait au jardin, une sœur qui les avait observées, leur demanda si elles avaient déjà entendu la cloche, puisqu'elles allaient du côté de la chapelle.

Troublée à cette question, Ellena serra le bras de son amie comme pour la détourner de répondre et lui faire hâter sa marche ; mais Olivia plus prudente, s'arrêta, et répondit avec calme. Après quoi, elle reprit paisiblement son chemin.

Comme elles traversaient le jardin, la crainte d'Ellena que Vivaldi ne se trouvât plus à la porte qu'il avait indiquée, fut si forte, qu'elle pouvait à peine se soutenir. Oh! dit-elle, je suis perdue, si je n'ai pas la force d'arriver jusqu'à la porte, ou si j'y arrive trop tard.

Olivia, l'encouragea en lui montrant la porte, que la lune commençait à éclairer, et en ajoutant : Là-bas, au bout de cette allée, dans l'espace que vous avez découvert, est notre IN PACE.

Cette vue ranima les forces d'Ellena, qui redoubla le pas ; mais la porte semblait s'éloigner devant elle. Elle sentit de nouveau

ses pas chanceler, fut forcée de s'arrêter, et s'écria : O Dieu! n'aurai-je pas la force d'arriver jusques-là ? Faudra-t-il périr à la vue du seul moyen de salut qui me restait ?

Un repos de quelques minutes la remit en état de poursuivre ; elles arrivèrent à la grille. Olivia observa qu'il fallait s'assurer quelles personnes étaient en dehors, et attendre le signal dont Vivaldi était convenu : elle frappa ; et dans le silence qui suivit, elle entendit des gens parlant à voix basse, mais point de réponse au signal qu'elle avait fait.

Nous sommes trahies, dit Ellena ; mais je veux connaître tout de suite tout mon malheur, et elle répéta de nouveau le signal. Cette fois, à son inexprimable satisfaction, on y répondit par trois petits coups. Olivia, plus défiante, voulait encore tenir son amie sur la réserve jusqu'à de nouvelles preuves ; mais la clef était déjà à la serrure, la porte s'ouvrit, et deux personnes parurent. Ellena se retirait en arrière, lorsqu'une voix connue l'appela, et qu'à la lueur d'une lanterne à demi-couverte que tenait Jéronimo, elle reconnut Vivaldi.

Oh ciel ! s'écria-t-il d'une voix tremblante de joie, en prenant sa main, est-il possible

que vous soyez encore à moi ! Si vous pouviez savoir ce que j'ai souffert dans cette dernière heure. Alors remarquant Olivia, il fit un pas en arrière ; mais Ellena le rassura, en lui exprimant toute la reconnaissance qu'elle devait à la religieuse.

Nous n'avons point de tems à perdre, dit Jéronimo, et nous en avons peut-être déjà trop perdu.

Adieu, ma chère Ellena, dit Olivia ; daigne le ciel vous protéger !

Adieu, ma tendre amie, lui répondit Ellena. Je ne vous verrai plus ; mais je vous aimerai toujours, et vous m'avez promis de me donner de vos nouvelles. Souvenez-vous du couvent de la Pieta.

Vous devez avoir arrangé tout cela avant de quitter la maison. Il y a déjà deux heures que nous sommes ici, dit le Frère avec impatience.

Ah ! Ellena, dit Vivaldi, en la dégageant des bras de la religieuse, est-ce que je ne tiens que la seconde place dans votre cœur ?

Ellena, séchant ses larmes, lui répondit par un sourire plus éloquent que toutes ses paroles ; et après avoir répété encore de tendres adieux à Olivia, elle passa la porte.

La lune nous éclaire, dit Vivaldi à Jéronimo ; votre lampe nous est inutile, et pourrait nous trahir.

Elle nous sera nécessaire dans l'église, dit Jéronimo, ainsi que dans quelques détours obscurs où il faut que nous passions ; car je n'ose vous faire sortir par la grande porte.

Conduisez-nous donc, dit Vivaldi ; et ils entrèrent dans une des allées de cyprès qui menait à l'église.

Comme ils suivaient cette avenue, Vivaldi dit à Jéronimo : Etes-vous sûr que nous ne rencontrerons aucun religieux accomplissant quelque pénitence dans les chapelles qui sont sur notre chemin ?

Oh ! non, dit le Frère, dans un jour de fête. Nous en trouverions plutôt occupés à détendre les tapisseries.

Cela serait aussi fâcheux pour nous, dit Vivaldi. Ne pouvons-nous pas nous dispenser de passer par l'église ?

Jéronimo l'assura que cela était impossible, et ils y entrèrent en effet : elle était déserte. Le Frère découvrit entièrement sa lanterne qu'il tenait auparavant à demi-cachée ; car les cierges allumés dès long-tems

dans les chapelles étaient consumés, et il ne restait que ceux du grand autel, qui étaient si éloignés de la partie de l'église par laquelle nos fugitifs passaient, qu'ils n'y portaient qu'une faible lueur. Cependant quelques lampes mourantes jetaient çà et là une lumière tremblante, servant plutôt à marquer les distances de cette longue perspective qu'à l'éclairer; et l'on n'entendait pas le moindre bruit qui se serait propagé sous les voûtes de cette enceinte solitaire.

Ils arrivèrent à une porte latérale qui communiquait avec la grotte où se gardait la Madone appelée Notre-Dame du Mont-Carmel. La lumière conservée dans le souterrain alarma les fugitifs qui commençaient à se retirer, lorsque Jéronimo s'avançant, les assura qu'il n'y avait personne dans la chapelle, où les lampes brûlaient jour et nuit.

Rassurés par cette explication, ils poursuivirent leur marche dans la grotte, où leur conducteur, après les avoir fait entrer dans l'enceinte de la grille qui enfermait la statue de la Madone, les conduisit à l'extrémité de la grotte, dont le terrein s'abais-

sant beaucoup, leur laissa voir dans le fond nne petite porte. Tandis qu'Ellena s'effrayait à cette vue, Jéronimo ouvrit la porte, et ils apperçurent au-delà un passage étroit et tortueux pratiqué dans le roc. Le moine allait devant; mais Vivaldi partageant les craintes d'Ellena, s'arrêta à l'entrée, et demanda à Jéronimo: Où nous conduisez-vous?

Où vous devez aller, lui répondit le frère d'une voix sourde; réponse qui augmenta les alarmes d'Ellena, et qui inquiéta Vivaldi lui-même. Je me suis abandonné à votre conduite, dit Vivaldi au frère; je vous ai confié ce qui m'est plus cher que moi-même. Si vous me trahissez, montrant une courte épée qu'il tenait cachée sous son habit de pélerin, votre vie m'en répond. Si vos desseins sont perfides, arrêtez, et repentez-vous; car vous ne sortirez pas vivant de cet endroit.

Vous me menacez, dit le frère, dont la physionomie devenait plus sombre. De quelle utilité ma mort pourrait-elle être pour vous? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas un religieux dans cette maison qui n'accourût pour me venger?

Je sais seulement, répliqua Vivaldi, ce que je ferai d'un traître, si tant est que vous le soyez, et je défendrai cette dame contre tous vos moines au péril de ma vie. Comptez sur cela, et conduisez-vous d'après la résolution que je vous annonce.

En ce moment Ellena se rappela que, d'après la description que lui avait faite Olivia, ce passage devait être celui qui conduisait à l'IN PACE, qu'elle lui avait dit être situé dans un lieu écarté et éloigné de la maison. Elle pensa que Jéronimo les trahissait, et refusa d'avancer plus loin. Si votre dessein est honnête, dit-elle, pourquoi ne nous conduisez-vous pas à quelque porte du couvent? Pourquoi nous menez-vous par ce labyrinthe souterrain?

Il n'y a point d'autre porte que la grande, répondit Jéronimo, par laquelle vous puissiez sortir sans faire ces détours. C'est ici le seul passage qui puisse vous conduire hors de l'enceinte de la maison.

Et pourquoi, dit Vivaldi, ne sortirions-nous pas par la grande porte?

Parce qu'elle est obsédée de frères lais et de pélerins; et quand vous pourriez passer au milieu d'eux, que deviendrait la dame?

Mais vous avez tout su cela d'avance, monsieur, et c'est volontairement que vous vous êtes fié à moi. Le passage par lequel je vous mène, débouche sur des roches à peu de distance. J'ai couru jusqu'ici assez de risques et je ne veux plus perdre mon tems; si vous ne vous déterminez pas à me suivre, je vous laisse, et vous vous tirerez d'affaire comme vous pourrez.

Il accompagna son discours d'un rire amer et allait refermer la porte, lorsque Vivaldi, alarmé des suites que pouvait avoir la menace qu'il avait faite au frère, et un peu rassuré par l'indifférence même que celui-ci montrait à les voir entrer dans le passage, ou refuser de l'y suivre, s'efforça de l'appaiser et d'encourager Ellena, et réussit à l'un et à l'autre.

En suivant en silence les détours du passage, ses craintes n'étaient pas tellement dissipées, qu'il ne fût préparé pour la vengeance; et tenant Ellena d'une main, il avait son épée dans l'autre.

Ce passage était fort long, et avant qu'ils fussent arrivés à l'autre extrémité, ils entendirent des chants résonnans dans les rochers

à quelque distance. Ecoutons, dit Ellena ; d'où viennent ces sons ?

De la grotte que nous venons de quitter, dit Jéronimo. Je vois par-là qu'il est minuit. C'est la dernière antienne des pélerins à la chapelle de Notre-Dame. Dépêchez-vous, monsieur ; il faut que je m'en aille.

Les fugitifs s'apperçurent alors que la retraite leur était coupée, et que s'ils eussent tardé plus long-tems à quitter la grotte, ils y auraient été surpris par les pélerins. Ils pensèrent aussi qu'il était possible que quelqu'un d'entre eux entrât dans le passage et les y surprît. Lorsque Vivaldi fit connaître ses craintes, Jéronimo lui dit avec un sourire dédaigneux : Soyez tranquille sur cela, car ce passage n'est connu d'aucun étranger, mais de nous seulement.

Enfin, les doutes de Vivaldi cessèrent, lorsque le frère l'assura que cette avenue étroite n'aboutissait qu'aux dernières des roches dans lesquelles était pratiquée la grotte, et qu'il imagina lui-même qu'elle servait à porter à la chapelle souterraine les choses nécessaires pour entretenir l'admiration superstitieuse des dévots.

En continuant de marcher, ils entendi-

rent encore le son des cloches, arrivant à eux faible et sourd, au travers du roc. Voilà le premier coup des matines, dit Jéronimo paraissant alarmé; il faut que je vous quitte, madame, pressez-vous. Instance bien inutile à ce moment, où Ellena doublait déjà le pas, parce qu'elle avait apperçu à l'extrémité une porte qu'elle croyait devoir être l'issue tant desirée qui la tirerait du couvent. Mais en avançant, elle reconnut que la porte était encore éloignée, et sur son passage, elle apperçut une autre porte entr'ouverte, qui lui laissa voir une chambre pratiquée dans le roc, où elle vit une faible lumière.

Vivaldi alarmé demanda, après avoir passé, s'il y avait quelqu'un dans cette chambre : question à laquelle Jéronimo fit une réponse équivoque; mais bientôt ils virent une porte ceintrée au bout du passage. Ils se hâtèrent, l'espérance les ranimant; et arrivés à la porte, leurs craintes étaient dissipées. Jéronimo donna la lanterne à Vivaldi, et se disposa à ouvrir la porte, tandis que Vivaldi préparait le salaire dont il voulait récompenser le service important que lui rendait Jéronimo; mais

la porte ne pouvait s'ouvrir. Jéronimo se retournant dit froidement : Je crains que nous ne soyons trahis ; la seconde serrure est fermée, et je n'ai que la clef de la première.

Nous sommes trahis ! répliqua Vivaldi d'un ton ferme ; mais ne croyez pas, frère, que votre dissimulation vous sauve. Je vois par qui nous sommes trahis. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, et considérez encore s'il est de votre intérêt de nous perdre.

Monsieur, lui dit Jéronimo, je ne vous trompe pas, en vous jurant par tout ce que nous avons de plus sacré, que ce n'est pas moi qui ai fermé la serrure de cette porte dont je n'ai pas la clef, et que je l'ouvrirais si je le pouvais. Il n'y a pas une heure qu'elle était ouverte, et je suis d'autant plus surpris de la trouver fermée, que même nos religieux viennent très-rarement ici. Je crains qu'on n'y soit venu d'après quelque soupçon, et pour intercepter votre fuite.

Votre explication, mon frère, pourrait être admise dans une occasion de moindre importance que celle-ci. Ouvrez donc cette porte, ou attendez-vous à tout. Quelque peu

de prix que j'attache à ma vie, je n'abandonnerai point cette dame aux horreurs auxquelles elle doit s'attendre dans le couvent qu'elle quitte.

Ellena, rappelant ses esprits abattus, s'efforça de calmer l'indignation de Vivaldi, d'arrêter les violences auxquelles pouvaient le porter ses soupçons, et d'obtenir de Jéronimo qu'il ouvrît la porte. Ses efforts furent suivis d'une longue altercation; mais à la fin, l'innocence ou l'artifice du frère appaisèrent Vivaldi, qui entreprit alors de forcer la porte, malgré les représentations de Jéronimo sur l'inutilité de ses tentatives, et sur le danger auquel lui-même serait exposé, si l'on reconnaissait qu'il eût concouru à la forcer.

L'entreprise en effet était inexécutable; mais Vivaldi ne voyant aucun autre moyen de salut, ne pouvait s'en désister. Toute possibilité de retourner sur leurs pas était perdue, les pélerins et les dévots remplissant la grotte et l'église, en attendant l'office du matin.

Jéronimo pourtant semblait conserver l'espérance de les sauver; mais il croyait nécessaire pour cela qu'ils restassent cachés

dans le passage tout le reste de la nuit, et peut-être le jour suivant. A la fin, il fut convenu qu'il retournerait dans l'église pour examiner s'il y avait quelque possibilité de les faire sortir, sans être reconnus, par la grande porte ; et après les avoir ramenés dans la chambre dans laquelle ils avaient vu de la lumière en passant, il s'en alla.

Pendant quelque tems après son départ, ils conservèrent de l'espérance ; mais elle s'affaiblit à mesure que son retour se retardait, et leur crainte à la fin devint extrême. Ellena, instruite par Olivia de la destinée qui l'attendait, et ne voulant pas augmenter l'horreur de la situation de Vivaldi, en lui donnant cette connaissance, dissimulait ses terreurs. Les soupçons d'une trahison de la part de Jéronimo revenaient avec plus de force à son esprit. L'air froid et l'odeur terreuse de cette chambre lui donnaient l'apparence d'un caveau sépulcral ; elle lui paraissait répondre à la description faite par Olivia, de la prison où était morte la religieuse qu'elle y allait consoler. Elle était taillée dans le roc, n'ayant qu'une ouverture grillée dans le haut de la voûte pour admettre un peu d'air ; elle n'avait d'autres

meubles qu'une table, un banc et une lampe qui ne répandait qu'une lueur pâle. Il était étrange qu'on y trouvât une lampe allumée, fait que n'avait point expliqué Jéronimo, et qui était plus dificile encore à entendre, d'après ce qu'il avait dit, que même les religieux venaient rarement en cet endroit. Enfin, la réunion de toutes ces circonstances lui faisait croire qu'ils avaient été perfidement conduits dans la prison même à laquelle l'abbesse l'avait destinée ; et l'horreur dont cette idée remplissait son ame fut si grande, qu'elle n'eût pu s'empêcher de la communiquer à Vivaldi, si elle n'eût craint les effets du désespoir où il n'eût pas manqué de tomber.

En se livrant à ces tristes réflexions, et tourmentée d'une incertitude aussi pénible que le malheur qu'elle redoutait, elle parcourait des yeux la chambre, cherchant à y découvrir quelque objet qui pût confirmer ou détruire ses soupçons. Elle reconnut dans un coin reculé un signe de ce genre qui ne lui parut pas équivoque ; une paillasse qu'elle pensa avoir été le lit de mort de la malheureuse recluse, et sur lequel elle

crut voir encore l'impression laissée par son cadavre.

Tandis que Vivaldi la pressait de lui expliquer la cause de l'horreur dont elle était saisie, leur attention fut attirée par un soupir qu'ils entendirent près d'eux. Ellena saisit sans réflexion le bras de Vivaldi, et attendit toute effrayée le retour du même bruit.

Ce n'est pas une imagination, dit Vivaldi. Vous l'avez entendu aussi ?

Oui, dit Ellena.

N'est-ce pas un soupir ?

Oui, et quel soupir !

Quelqu'un est caché près de nous, dit Vivaldi ; mais ne craignez rien : j'ai mon épée.

Une épée ! Hélas ! vous ne savez pas..... Mais écoutons encore. Je l'entends.

Cette plainte vient de fort près..... La lampe jette une lumière si faible, et il l'éleva cherchant à éclairer mieux le fond de la chambre. Qui est là ? cria-t-il. Mais personne ne répondit, et ils se retrouvèrent dans le silence du tombeau.

Après avoir écouté encore quelque tems, Vivaldi reprit : Qui que vous soyez, si vous

souffrez, parlez. Nous sommes malheureux comme vous, et notre compassion vous est acquise. Si vous avez des projets ennemis, tremblez; car vous aurez à combattre avec mon désespoir.

On ne répondit point. Alors Vivaldi promenant la lampe autour de la chambre, reconnut une petite porte dans le roc. Au même instant, il entendit venant du dedans des accens ressemblans à ceux d'une personne en prière. Il poussa la porte, qui ne résista point, et vit à sa grande surprise un religieux agenouillé devant un crucifix, et si profondement enfoncé dans sa dévotion, qu'il ne s'apperçut de la présence d'un étranger, que lorsque Vivaldi parla. C'était un moine à cheveux blancs. La douceur et le caractère mélancolique de sa physionomie, où l'on voyait encore des restes de chaleur, intéressèrent Vivaldi, et rendirent quelque courage à Ellena, qui l'avait suivi.

A leur vue, le religieux montra une surprise qui n'avait rien de joué; mais malgré l'air de bonté répandu sur son visage, Vivaldi craignait les questions qu'on pouvait lui faire, lorsque le père lui fit entendre qu'il fallait pourtant qu'il lui apprît ce qu'il

venait faire en ce lieu. Encouragé par le ton et les manières du moine, et voyant que sa situation était désespérée s'il ne trouvait en lui quelque secours, Vivaldi lui donna quelque connaissance de sa situation et de son embarras.

Tandis qu'il parlait, le religieux écouta avec une grande attention, jetta des regards compatissans tantôt sur lui, et tantôt sur Ellena. La pitié qui le sollicitait de secourir ces étrangers semblait combattue dans son ame par quelque considération puissante qui l'en détournait. Il demanda depuis combien de tems Jéronimo était absent, et secoua tristement la tête en apprenant que la porte du passage s'était trouvée fermée à double serrure. Vous êtes trahis, mes enfans; votre jeunesse confiante a été le jouet de l'artifice d'un âge expérimenté.

Ces paroles firent couler les larmes d'Ellena, et Vivaldi ne pouvant commander à l'indignation qu'excitait en lui une si horrible trahison, ne pouvait lui offrir aucune consolation.

Ma fille, continua le moine, c'est vous, je pense, que j'ai vue dans l'église ce matin: c'est vous qui avez protesté contre les vœux

qu'on voulait vous faire prononcer? Vous ne connaissiez donc pas, mon enfant, les suites terribles d'un tel refus?

Hélas! dit Ellena, je n'avais que le choix de deux maux.

Saint homme, lui dit Vivaldi, je ne croirai jamais que vous soyez du nombre de ceux qui oppriment l'innocence, ou approuvent et assistent ceux qui se rendent coupables de cette oppression. Si vous connaissiez les malheurs de cette jeune personne, vous auriez pitié d'elle, et vous la sauveriez; mais le tems ne me permet pas de vous en instruire en détail. Je ne puis que vous conjurer par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré, de l'aider à sortir du couvent. Si je pouvais vous instruire des moyens criminels qu'on a pris pour la conduire dans ces murs, —, si vous saviez qu'orpheline et abandonnée, elle a été arrachée de sa maison au milieu de la nuit; que des scélérats masqués l'ont amenée ici malgré elle par l'ordre de personnes qui lui sont absolument étrangères; qu'il ne lui reste pas un seul parent qui puisse défendre sa liberté et la réclamer des mains de ses persécuteurs: eh! mon bon père, si vous saviez tout cela!

Le religieux regarda de nouveau Ellena avec une tendre compassion, mais en silence et rêveur. Tout cela peut être vrai, dit il, mais.... Et il s'arrêta.

Je vous entends, mon père. Vous voudriez des preuves; mais comment vous les fournir ici? Fiez-vous à ma parole d'honneur; et si vous sentez quelque desir de nous secourir, cédez-y sur-le-champ; si vous hésitez, nous sommes perdus. Hélas! au moment même, je crois entendre les pas de Jéronimo.

En finissant de parler, il alla jusqu'à la porte de la première chambre, mais il n'entendit rien. Le religieux écouta aussi en délibérant, pendant qu'Ellena, les mains jointes, et jettant sur lui des regards effrayés et supplians, attendait et sollicitait sa décision.

Personne ne vient, dit Vivaldi. Il en est encore tems, bon père; si vous voulez nous sauver, pressez-vous.

Pauvre créature! disait le père à part, mais assez haut pour être entendu, dans cette chambre, dans ce lieu funeste!

Dans ce lieu funeste! dit Ellena, qui entendait le sens horrible de cette excla-

mation. Oui, dans cette chambre où a péri une pauvre religieuse, et où j'ai été sans doute amenée pour subir le même sort.

Dans cette chambre! répéta Vivaldi avec tout l'accent du désespoir. Mon père, si vous êtes disposé à nous secourir, profitez donc du moment qui nous reste. Tout-à-l'heure peut-être il sera trop tard, et vos bonnes intentions nous seront inutiles.

Le religieux, qui avait regardé Ellena avec la plus grande surprise, lorsqu'elle avait fait mention de la religieuse enfermée et morte en ce même lieu, devint pensif; quelques larmes coulèrent de ses yeux qu'il se hâta d'essuyer, et il sembla combattu par un sentiment profondément caché dans son cœur.

Vivaldi voyant que ses pressantes sollicitations ne le décidaient point, et s'attendant à tous momens à voir venir Jeronimo, marchait dans la chambre dans une extrême agitation, puis écoutait à la porte, et puis revenait implorer l'humanité du religieux, tandis qu'Ellena, jettant les yeux autour d'elle avec horreur et frémissement, répétait doucement: Dans cette même chambre, dans ce funeste lieu! Oh! de quelles souf-

frances ces murs ont-ils été et seront-ils encore les témoins !

Vivaldi tâchait de calmer Ellena, et pressait encore le religieux de mettre à profit le seul moment qui restait pour la sauver. O ciel ! s'écria-t-il, si elle est découverte, elle n'évitera pas cette cruelle destinée !

Je n'ose dire, reprit le religieux, quel est le sort qui l'attend, ni quel sera le mien, si je consens à vous secourir ; mais la vieillesse ne m'a pas tout-à-fait endurci le cœur, et je suis encore sensible aux maux de mes semblables. Les restes de ma vie peuvent être malheureux, mais votre jeunesse vous promet encore des années de bonheur. Vous les trouverez, mes enfans, puisqu'il est en mon pouvoir de vous les rendre. Suivez-moi jusqu'à la porte. Nous verrons si ma clef ne peut pas l'ouvrir.

Vivaldi et Ellena suivirent les pas tremblans du vieillard, qui s'arrêtait fréquemment pour entendre si Jéronimo ou quelque autre frère complice de sa trahison approchait ; mais aucun bruit ne se fit entendre dans cette avenue solitaire, jusqu'à ce qu'ils

fussent arrivés à la porte, d'où ils entendirent des pas dans l'éloignement.

Ils approchent, mon père, dit à demi-voix Ellena. Oh! si la clef n'ouvre pas tout de suite, nous sommes perdus. Ecoutons. Oui, j'entends leurs voix. Ils m'appellent par mon nom. Sûrement ils ont déjà découvert que nous ne sommes plus dans la chambre où nous a laissés Jeronimo.

Tandis que le vieillard, les mains tremblantes, cherchait à mettre la clef dans la serrure, Vivaldi l'aidait, et encourageait Ellena.

Enfin le pène céda, et la porte s'ouvrit. Elle donnait sur un plateau de la montagne.

Ne me remerciez point, mes enfans, leur dit le religieux; vous n'en avez pas le tems. Je vais refermer la porte, et retarder autant que je le pourrai ceux qui voudraient vous poursuivre. Ma bénédiction soit avec vous.

Ellena et Vivaldi eurent à peine le tems de lui dire adieu; la porte se ferma, et Vivaldi donnant le bras à Ellena, se portait en hâte vers l'endroit où il avait ordonné à Paolo de se trouver, quand en tournant un des angles de la grande enceinte du cou-

vent, il apperçut une longue procession de pélerins sortie par la grande porte, et qui n'en était pas encore fort éloignée.

Vivaldi fit quelques pas en arrière; cependant craignant, s'il s'arrêtait aux environs du monastère, d'entendre la voix de Jéronimo et des frères sortis pour le poursuivre, il était tenté de s'éloigner à tout péril; mais le seul chemin praticable pour arriver au bas de la montagne était alors occupé par les pélerins, et en se mêlant au milieu d'eux, les fugitifs se perdaient sûrement. Un clair de lune brillant leur montrait distinctement toutes les figures de ces hommes qu'ils avaient un si grand intérêt d'éviter, tandis qu'eux-mêmes marchaient dans l'ombre des murs. Lorsqu'ils se trouvèrent à quelque distance des pélerins, ils se jettèrent vers un coteau de palmiers, et arrivèrent au pied d'une suite de rochers dans lesquels ils pouvaient trouver un asyle passager. Etant alors plus éloignés du monastère, ils se tinrent cachés jusqu'à ce que la procession des pélerins, traversant les bouquets de bois et suivant les détours de la montagne, fût un peu éloignée. Souvent ils jettaient les yeux du côté du couvent,

craignant d'en voir sortir des hommes pourvus de flambeaux pour les rechercher, et s'encourageant l'un l'autre à la poursuite ; mais tout demeura calme, aucune lumière ne se montra, et ils commencèrent à se rassurer.

Le chant des pélerins arrivait à eux au travers d'un air tranquille, et s'élevant vers un ciel sans nuages. Il ne se mêlait pas un son étranger à celui de l'hymne saint, et entre les versets ils entendaient seulement le murmure du vent dans les feuilles des arbres. Ces chants adoucis par l'éloignement et portés par un vent léger, paraïssaient être la musique des esprits célestes, parcourant la nuit les sommets des montagnes, et se répondant les uns aux autres, tandis qu'ils visitent chacun le domaine qui est confié à ses soins, et veillent sur le monde en repos.

Combien de fois, ô Ellena, dit Vivaldi, à cette même heure, n'ai-je pas erré autour de votre demeure, heureux de la seule pensée que j'étais près de vous! Elle repose, me disais-je, dans cette enceinte qui est pour moi le monde entier, tandis qu'à mes yeux tout le reste est un désert. Maintenant

je jouis de votre présence ; vous m'êtes rendue ; ne souffrez plus que les caprices de la destinée nous séparent ; laissez-moi vous conduire au premier autel où nous pourrons consacrer nos vœux.

Vivaldi, emporté par un plus grand intérêt, oubliait ainsi le silence délicat qu'il s'était imposé, jusqu'à ce qu'Ellena fût maîtresse d'elle-même et dans un lieu de sûreté.

Ce moment n'est pas propre, lui dit-elle, à une semblable conversation ; nous sommes encore sur les bords d'un abîme.

Vivaldi se leva avec précipitation. Ah ! vous avez raison, ma folie prolonge le danger de votre situation. Je vous arrête dans le voisinage de cette fatale maison, tandis que les pélerins sont déjà assez éloignés pour nous permettre de poursuivre notre chemin.

En parlant ainsi, ils descendaient avec précaution au travers des rochers, regardant souvent derrière eux du côté du couvent, où ils ne voyaient aucune lumière, et dont la lune leur faisait distinguer encore les clochers et les grands vitraux. Ellena crut voir un moment une lumière dans sa petite tour ; et imaginant que les religieuses, et peut-être l'abbesse elle-même, étaient là à sa

recherche, elle éprouva une terreur nouvelle, et hâta ses pas.

Les fugitifs arrivèrent enfin au bas de la montagne, sans accident, et y trouvèrent Paolo avec les chevaux. Ah! mon cher maître, s'écria-t-il, que je suis heureux de vous retrouver sain et sauf! Je commençais à craindre, en vous voyant retenu si longtems, que les moines ne vous eussent renfermé pour vous faire faire pénitence le reste de votre vie. Que je suis aise de vous revoir!

Je ne le suis pas moins de te retrouver, mon cher Paolo. Où est la capote de pélerin que je t'ai chargé de me procurer?

Paolo la lui donna, et Vivaldi en ayant enveloppé Ellena qu'il mit en croupe, ils prirent la route de Naples, Ellena se proposant de se rendre au couvent de la Pieta. Cependant, Vivaldi craignant qu'on ne le poursuivît plutôt dans cette route que dans toute autre, résolut de la quitter aussitôt qu'il pourrait, et de se rendre à Villa Altieri par des chemins détournés.

Ils se trouvèrent bientôt au terrible passage par lequel Ellena était arrivée au monastère, et dont l'aspect était bien plus effrayant dans la nuit. La lune n'éclairait

que faiblement, ou laissait dans l'obscurité le précipice, et la route elle-même passant sous des roches avancées et pendantes; mais la gaîté de Paolo ne se laissait pas dominer par l'aspect de ces lieux sauvages. Il se félicitait lui-même et son maître d'avoir échappé aux moines; et sa joie bruyante, rendue par les échos, pouvant trahir leur fuite, Vivaldi s'efforça de la calmer et de la contenir.

Monsieur, je vous obéirai; mais mon cœur est si plein de joie que je ne pourrais le soulager qu'en chantant. La situation où nous nous sommes trouvés dans la chambre souterraine de Paluzzi était terrible, assurément; mais ce n'était rien en comparaison de celle-ci, dans laquelle j'avais le malheur d'être séparé de vous. Vous pouviez être égorgé cent fois, pendant que j'étais tranquillement à prendre le frais dans ces montagnes, au clair de la lune, sans me douter de rien.

Mais, monsieur, qu'est-ce que je vois-là dans le ciel? Cela ressemble à un pont. Il est seulement perché si haut qu'il ne paraît pas possible que personne ait songé à le bâtir si loin de tout chemin praticable aux

hommes, à moins qu'on n'ait voulu s'en servir pour passer d'un nuage à l'autre; car on n'est pas tenté d'y grimper pour avoir le plaisir de s'y promener.

Ellena reconnut en effet le pont qu'elle avait passé avec tant d'inquiétude. Il était en l'air, portant par ses deux extrémités sur des roches avancées, et suspendu sur le torrent qui roulait ses eaux entre les rochers, dans un abîme profond. L'une des roches avancées et la partie du pont qui portait dessus, étaient dans une profonde obscurité; mais l'autre, couverte d'arbres et d'arbustes, et les eaux mugissantes au-dessous, étaient fortement éclairées. On distinguait dans les fonds des plantes couvertes d'écume, contrastant avec la noirceur de celles qui couvraient la rive opposée. Enfin, au-delà de l'arche du pont, une longue perspective s'entrevoyait à travers un brouillard humide.

Nous allons voir, s'écria Paolo, ce que peut faire faire la curiosité, et s'il y a eu quelqu'un d'assez fou pour passer déjà par ce pont.

Vivaldi vit alors des hommes sur le pont; et comme il ne pouvait pas bien les distinguer, il fut saisi de crainte en pensant que

des pélerins allant à Notre-Dame du Mont-Carmel, pourraient instruire les gens du couvent de la route qu'Ellena et lui-même avaient prise. Il n'y avait pourtant pas moyen de les éviter, le chemin étant pratiqué entre les rochers coupés à pic d'un côté, et le précipice de l'autre, et pouvant à peine donner passage à deux chevaux de front.

Les voilà qui ont passé le pont sans tomber dans le précipice, dit Paolo. Mais, où vont-ils? Et le chemin où nous sommes, nous conduit-il aussi au pont? Avons-nous à marcher aussi par les airs? Le bruit de ce torrent me fait tourner la tête. L'obscurité est profonde sous ces rochers qui semblent aller tomber sur nous. On ne peut les voir sans frémir. Ma foi, monsieur, il n'était pas besoin d'amortir ma joie : je n'en ai plus.

Ce n'est pas ta joie, c'est ton bavardage que j'ai voulu arrêter, mon cher Paolo. Tais-toi. Ces gens seront tout-à-l'heure à nous, quoique nous ne les voyions pas encore.

Quoi! monsieur, dit Paolo tristement, le chemin nous conduit donc au pont? Et en effet, voilà ces gens qui l'ont passé qui s'avancent vers nous.

Paix, dit Vivaldi, ce sont des pélerins. Tenons-nous cachés sous ce roc, jusqu'à ce qu'ils aient passé ; un mot peut nous perdre. S'ils nous parlent, je dois seul leur répondre.

Vous serez obéi, monsieur.

Les fugitifs se rangèrent du côté des rochers, et avancèrent sans bruit jusqu'à ce qu'ils furent assez près des pélerins pour entendre leurs voix.

C'est une consolation, dit Paolo, d'entendre des propos gais dans un lieu si triste. Dieu les bénisse ! Ils ont l'air de faire une partie de plaisir ; mais tout-à-l'heure ils ne seront pas si gais.

Paolo, vous oubliez bientôt, dit Vivaldi vivement.....

Les pélerins appercevant les voyageurs se turent soudainement, jusqu'à ce que celui qui paraissait le chef de la troupe leur dit : Dieu et Notre-Dame de Mont-Carmel vous conduisent : ce que tous les autres répétèrent en chœur.

Dieu vous conduise aussi, répondit Paolo, et Notre-Dame de Mont-Carmel ! Nous en venons ; la première messe est dite.

Ah ! vous en venez donc tout-à l'heure,

dit un des pélerins, et vous pouvez nous dire....

Ah! dit Paolo, pauvres pélerins comme vous, nous ne savons rien. Bonjour, camarades; voilà l'aube du jour qui paraît.

Il rejoignit son maître qui avait pris les devans avec Elle, et qui le gronda de son indiscrétion.

Dieu merci, dit Vivaldi, nous en voilà quittes.

Oui, dit Paolo, nous n'avons plus que le pont à passer, et j'espère que nous en viendrons à bout.

Ils se trouvaient alors à l'entrée du pont; et comme ils passaient sur ces planches tremblantes, et jetaient les yeux en frémissant sur l'abîme au-dessus duquel ils se trouvaient, ils entendirent une autre troupe dans le chemin qu'ils venaient de quitter, dont les voix se mêlaient au bruit du torrent!

Ellena allarmée pressa Vivaldi de doubler le pas.

Ce sont aussi des pélerins, dit Paolo. Des gens qui nous poursuivraient, ne s'annonceraient pas d'une manière si bruyante : ils craindraient d'être entendus.

Les voyageurs continuèrent d'avancer aussi

vîte que le mauvais état du chemin le leur permettait; mais Paolo se retournant, apperçut deux personnes enveloppées dans leurs manteaux, marchant sur le bord du chemin, et suivant son cheval de très-près. Avant qu'il pût en donner avis à son maître, ils étaient à ses côtés.

Vous venez de Notre-Dame de Mont-Carmel? dit l'un d'eux.

Vivaldi se retourne, et demande: Qui fait cette question?

Un pauvre pélerin, lui répond-on, qui est bien fatigué du chemin qu'il a fait dans ces rochers, et qui peut à peine se tenir sur ses jambes. Voudriez-vous avoir pitié de lui, et lui permettre de monter un peu de tems votre cheval?

Quelque compatissant que fût Vivaldi aux souffrances de ses semblables, il ne pouvait en ce moment écouter ce sentiment, sans compromettre la sûreté d'Ellena. Il crut même démêler quelque fausseté dans le ton de l'étranger qui lui faisait cette demande. Ses soupçons augmentèrent, lorsque le voyageur, sans être découragé par le refus, lui demanda où il allait, et lui proposa de faire route avec lui. Ces montagnes, dit-il, sont infestées de

brigands, et une compagnie nombreuse court moins de risques d'être attaquée.

Si vous êtes si fatigué, lui dit Vivaldi, comment pourriez-vous suivre le pas de nos chevaux, et comment aussi avez-vous pu nous atteindre ?

La crainte des bandits nous a donné des ailes.

Vous n'avez rien à craindre, si vous voulez modérer votre marche, car une grande troupe de pélerins est sur la route : et elle vous atteindra bientôt.

Vivaldi mit fin à la conversation en donnant des éperons à son cheval. La contradiction qui était entre les plaintes de ces gens, et la légéreté avec laquelle ils cheminaient, donna des craintes sérieuses à nos fugitifs ; mais elles se dissipèrent, lorsqu'ils eurent quitté la grande route de Naples pour prendre un chemin peu fréquenté, allant à l'ouest vers Aquila.

# CHAPITRE IV.

Du sommet d'une montagne, le jour naissant découvrit aux voyageurs, dans l'éloignement, le lac de Celano, dont les eaux argentées mouillent le pied des Apennins, du côté du sud. Vivaldi crut qu'il était prudent de diriger sa marche sur ce point, le lac étant si éloigné de la grande route de Naples, ainsi que du couvent de San Stephano, qu'il pouvait se flatter de trouver sur ses bords une retraite sûre. Il considérait aussi que dans les monastères voisins du lac, en assez grand nombre, il trouverait aisément un prêtre qui voulût bien le marier avec Ellena, si Ellena y consentait.

Les voyageurs traversèrent un terrein planté d'oliviers, et des paysans travaillant dans les champs leur indiquèrent une route conduisant d'Aquila à Celano. Ce chemin était du petit nombre de ceux qui traversent

les montagnes qui renferment le lac de deux côtés opposés. En descendant dans la plaine, ils respirèrent avec l'air du matin, l'odeur des orangers et des myrtes qui la couvrent. Ils voyaient des bosquets de ces arbres odorans répandus dans la vallée, et Vivaldi espéra qu'Ellena trouverait dans la chaumière de quelque paysan, des rafraîchissemens et du repos.

Mais les cabanes étaient abandonnées; les paysans étaient allés à leurs travaux. Ils traversèrent cette plaine, et se trouvèrent sur des montagnes couvertes de troupeaux, paissant les plantes aromatiques qui y croissent en abondance.

Monsieur, dit Paolo, j'entends, je crois, un berger jouant du hautbois. Si je ne me trompe pas, la signora pourra trouver là quelque rafraîchissement.

En écoutant, ils distinguèrent en effet un hautbois et un tambourin fort près d'eux. Ils allèrent au son, et arrivèrent à la vue d'une maisonnette ombragée par un groupe d'amandiers : c'était une laiterie appartenant à quelques bergers, d'où ils pouvaient veiller sur leurs troupeaux. Ils étaient assis à quelque distance et à l'ombre de quelques châtai-

gniers, et faisaient entendre leurs instrumens champêtres; scène digne des bergers d'Arcadie, et qui s'offre souvent dans les montagnes de l'Abruzze. La simplicité de leurs mœurs grossières et presque sauvages était tempérée par un caractère hospitalier.

Le principal d'entr'eux, homme respectable, vint au-devant des étrangers; et instruit de leurs besoins, les conduisit dans la laiterie, où la crême, le fromage de lait de chèvre, le miel odorant de ces montagnes et des figues sèches leur furent présentés avec un obligeant empressement.

Ellena plus accablée de ses inquiétudes que de la fatigue de la veille et de la nuit, après avoir déjeûné, se retira pour prendre quelque repos. Vivaldi s'assit sur un banc à la porte, et Paolo en sentinelle à l'ombre des amandiers, déjeûna en pensant aux divers événemens qui venaient de se passer.

Ellena ayant reparu, Vivaldi lui proposa de laisser passer la chaleur du jour, avant de se remettre en route; et comme il la croyait alors en un lieu de sûreté pour quelque tems, il renouvela ses instances sur le sujet qui lui tenait le plus au cœur, en lui représentant les risques auxquels ils pouvaient

être encore exposés, s'ils ne s'unissaient par la cérémonie du mariage.

Pensive et abattue, Ellena écouta en silence les argumens et les sollicitations de Vivaldi. Elle convint de la justesse de ses observations ; mais elle se retrancha sur le défaut de délicatesse qu'elle aurait à se reprocher, et la dégradation à laquelle elle se soumettrait en s'introduisant dans une famille qui non-seulement lui avait fait connaître sans équivoque son aversion pour elle, mais l'avait traitée avec tant d'injustice, et avait projeté d'exercer envers elle la plus horrible barbarie. Elle convenait que ces dernières circonstances la dispensaient de toute délicatesse et de toute générosité envers des ennemis si cruels, et qu'elle n'avait à consulter que le bonheur de Vivaldi et le sien ; mais elle ne pouvait prendre avec précipitation un parti d'où dépendait la destinée de toute sa vie ; et en rappelant à Vivaldi, avec les expressions de la tendresse et de la reconnaissance, l'attachement qu'elle lui avait voué, elle le pressa de considérer la force des motifs qui suspendaient sa décision.

Je m'en rapporte à vous-même, ajouta-t-elle. Dois-je vous donner ma main, lors-

que votre famille, votre mère ?. . . . Elle s'arrêta, rougit, et fondit en larmes.

Epargnez-moi, lui dit Vivaldi, ces larmes qui me désespèrent, et le souvenir des motifs qui les font couler. Oh ! ne me nommez pas ma mère, lorsque je vous vois pleurer ; ne me faites pas souvenir que son injustice et sa cruauté vous avaient préparé la plus horrible des destinées.

Le visage de Vivaldi s'altérait tandis qu'il parlait ainsi. Il se leva, marcha à grands pas d'abord dans la chambre, et ensuite sous les arbres du devant de la porte.

Il revint quelques momens après un peu plus calme. Il s'assit à côté d'Ellena ; et lui prenant la main, il lui dit d'un ton grave, et avec l'accent de la plus vive sensibilité : Ellena, vous savez jusqu'à quel point vous m'êtes chère ; vous ne pouvez douter de mon amour. Il y a déjà long-tems que vous m'avez promis, — solennellement promis en présence de celle qui n'est plus sur la terre, mais qui nous regarde d'en-haut ; — de celle qui vous a confiée à mes tendres soins, qui vous a léguée à moi pour jamais. — Par cette confiance qu'elle m'a montrée, et qui doit nous être sacrée, par

ces tristes et tendres souvenirs, je vous conjure de ne pas m'abandonner à mon désespoir, et dans votre juste ressentiment de ne pas sacrifier le fils à la cruelle et fausse politique de la mère ; ni vous ni moi ne pouvons prévoir tous les piéges qui seront tendus sous nos pas, lorsqu'on apprendra que vous n'êtes plus à San-Stephano. Si nous tardons à nous unir par des liens indissolubles, je sais, je sens que vous êtes perdue à jamais pour moi.

Ellena, vivement touchée, fut pendant quelque tems hors d'état de répondre. Enfin, essuyant ses larmes, elle dit à Vivaldi : Le ressentiment ne peut avoir aucune part à ma résolution ; je n'en ai aucun contre la marquise, lorsque je pense qu'elle est votre mère ; mais la fierté insultée a des droits qu'elle ne peut oublier, et peut-être suis-je dans des circonstances qui m'imposent l'obligation de renoncer à vous, si je veux me respecter moi-même.

Renoncer à moi ! interrompit Vivaldi. Renoncer à moi ! il vous serait possible de renoncer à moi ! Dites-moi, Ellena, répétait-il en la fixant avec des regards ardens et consternés, cela est-il possible ?

Hélas ! je crains en effet de ne le pouvoir.

Vous le craignez ! si vous craignez pour moi ce malheur, il est donc possible ? Oh ! dites-moi plutôt que vous espérez ne pouvoir jamais m'abandonner, et l'espérance renaîtra dans mon cœur.

L'émotion avec laquelle il prononça ces mots enhardit de nouveau la tendresse d'Ellena ; et, oubliant la réserve qu'elle s'était imposée, et ses résolutions à demi-formées, elle lui dit avec un sourire d'une inexprimable douceur : Je ne veux en cette occasion me livrer ni à la crainte ni à l'espérance ; je veux obéir à la voix de la reconnaissance et de l'attachement, et je crois que je ne pourrai jamais renoncer à vous tant que votre cœur ne sera pas changé pour moi.

Vous croyez, dites-vous ! vous ne faites que croire ! reprit Vivaldi. Et pourquoi parler de reconnaissance ? et pourquoi cette restriction inutile, TANT QUE MON COEUR NE SERA PAS CHANGÉ ? Quoi ! même cette assurance, faible soutien de mon espérance, vous est pour ainsi dire arrachée ! Vous voyez ma douleur, et c'est par pitié, par reconnaissance, et non par affection, que

vous voulez bien l'adoucir; vous repoussez la crainte et l'espérance ! Ah ! Ellena, l'amour peut-il subsister sans espérance et sans crainte ? Jamais, jamais. Ces sentimens me dominent tour-à-tour et se succèdent avec tant de rapidité, et un mot de votre bouche, un regard de vos yeux leur donnent une telle énergie, qu'ils me rendent alternativement le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Pourquoi enfin parlez-vous de reconnaissance, ce sentiment si froid qui ferme votre cœur à celui que je vous demande uniquement ? Non, Ellena, vous ne m'aimez point; votre indifférence punit sur moi les cruautés de ma mère.

Combien vous vous trompez, Vivaldi, dit Ellena ! Je vous ai déjà donné tant de preuves de mon attachement. Si vous en doutiez encore, je devrais me respecter assez moi-même pour ne pas vous presser davantage d'y croire.

Quel calme ! quelle indifférence ! quelle prudence ! quelle circonspection ! s'écria Vivaldi du ton du reproche: mais je ne veux pas vous déplaire. Pardonnez-moi d'avoir repris ce sujet en ce moment. Mon projet était de garder le silence jusqu'à ce que

vous fussiez en un lieu plus sûr; mais avec l'inquiétude qui pèse sur mon cœur, comment soutenir cette résolution ? Qu'ai-je gagné pourtant à m'en départir ? Un surcroît d'anxiété, de doute et de crainte.

Pourquoi vous obstinez-vous à vous tourmenter vous-même, dit Ellena ? Je ne puis souffrir que vous doutiez de mon attachement même pour un moment : et comment pouvez-vous croire que je puisse être insensible au vôtre ; que je puisse oublier les dangers que vous avez courus volontairement pour me tirer de ma prison, et cesser d'avoir pour vous la plus vive reconnaissance ?

Et voilà le mot cruel que je ne puis entendre, votre reconnaissance ! le souvenir d'une obligation ! Dites-moi plutôt que vous me haïssez, et ne trompez pas mes espérances en me montrant un sentiment aussi froid, aussi resserré que celui de la reconnaissance, un sentiment de devoir.

Ce mot a pour moi une signification très-différente de celle que vous lui donnez, reprit Ellena avec un sourire. Il comprend tout ce que l'affection peut avoir de tendre et de généreux ; et quant au sens de devoir,

que vous y attachez, l'obéissance à ce devoir est un des plus doux et des plus aimables sentimens dont le cœur humain soit susceptible.

Ah ! Ellena, je souhaite trop de me faire illusion pour examiner avec rigueur votre définition. J'en crois votre aimable sourire plutôt que votre explication, et je me persuade que la reconnaissance que vous sentez pour moi, comprend tout ce que vous me dites ; mais, je vous en conjure, n'employez plus ce terme avec moi. Il fait sur mon cœur une impression semblable à celle que cause l'attouchement de la torpille. Ma confiance s'affaiblit, lorsque je le prononce moi-même.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Paolo, qui, s'avançant avec un air de mystère, dit à voix basse :

Monsieur, comme j'observais de dessous ces amandiers, qui croiriez-vous que j'ai vu montant la côte qui est là-bas ? Les deux carmes déchaussés qui nous avaient atteints au passage de Chiari. Nous les avions laissés derrière dans les bois ; mais je suis sûr qu'ils viennent à nous. Ils me semblent avoir découvert notre laiterie ; ils se flattent sans

doit de trouver ici quelque chose de bon. Ces bonnes gens croient que leurs bêtes mourraient, s'ils ne leur donnaient....

Je les apperçois, dit Vivaldi, sortant du bois; ils quittent la route et viennent de ce côté. Où est notre hôte?

Là-bas, tout près d'ici. L'appellerai-je?

Oui, reprit Vivaldi; ou plutôt demeure, j'irai le chercher moi-même. Cependant s'ils m'apperçoivent....

Oui, monsieur; mais s'ils me voient, moi, c'est la même chose. L'embarras est grand; car si nous appelons notre homme, nous nous trahirons; et si nous ne le prévenons pas, il nous trahira; et dans tous les cas, ils nous découvriront.

Paix, paix, dit Vivaldi; laisse-moi penser un moment. Paolo, de son côté, cherchait un lieu où ils pussent se cacher s'il en était besoin.

Appelle notre hôte sur-le-champ, dit Vivaldi; je veux lui parler.

Le voilà, dit Ellena, qui passe devant la jalousie; et le berger entra en même tems.

Mon bon ami, lui dit Vivaldi, je vous prie instamment de ne pas laisser entrer chez vous ces deux moines que vous voyez venir

à nous, et de faire en sorte qu'ils ne sachent pas quels hôtes vous avez chez vous. Ils nous ont déjà inquiétés et incommodés sur la route. Je vous dédommagerai de ce que vous pourrez perdre en ne les recevant point.

Mon ami, dit Paolo au vieillard, avec la permission de monsieur, ce n'est pas en ne les recevant point que vous pourrez y perdre quelque chose, ce sera en les recevant; et pour vous dire tout, car mon maître est trop discret, nous avons été obligés de nous tenir bien sur nos gardes tant que nous avons eu leur compagnie, et sans cela nous aurions pu retrouver nos poches plus légères. Ce sont des gens adroits, croyez-moi, et je croirais assez que ce sont des bandits déguisés. Leur habit favorise leurs entreprises dans ce tems de pélérinages. Faites la sourde oreille, s'ils vous demandent d'entrer chez vous; et vous ferez sagement, lorsqu'ils auront passé, de les faire suivre jusqu'à ce que vous en soyez débarrassé, ou vous pourriez bien trouver quelqu'une de vos bêtes de moins.

Le vieux berger leva ses mains et ses yeux au ciel. Ce que c'est que le monde, dit-il!

Je vous remercie de vos avis, ils ne passeront pas le seuil de ma porte; car, malgré tout leur semblant de sainteté, j'ai toujours dit NON aux gens de leur robe dès ma jeunesse et toute ma vie, et vous pouvez voir à mon visage qu'il y a long-tems. Quel âge me donneriez-vous bien ? Je parierais bien que vous vous tromperez en moins ; car dans nos montagnes....

Eh bien ! dit Vivaldi, je vous dirai ce que j'en pense, quand vous aurez écarté ces moines, après leur avoir donné, si vous le voulez, quelques rafraîchissemens en dehors de la maison. Les voici tout près de nous; dépêchez-vous, mon ami.

S'ils s'avisaient de vouloir me maltraiter pour mon refus de les recevoir, vous viendriez à mon secours, n'est-ce pas ? car mes garçons sont loin d'ici.

N'en doutez pas, dit Vivaldi; et le berger sortit de la maison.

Paolo se hasarda à regarder au travers de la jalousie. Ils tournent autour de la maison, dit-il, mais je ne vois rien. Il y a peut-être une autre fenêtre. Quelles sottes gens de ne pas faire de fenêtres près de la porte! Ecoutons.

Ce sont certainement des espions envoyés du couvent à notre poursuite, dit Ellena, tant ils nous suivent de près. Si c'était de vrais pélerins, leur route ne les ménerait pas dans ce pays désert, d'autant plus qu'ils seraient alors en plus grande troupe. On les aura envoyés après nous, et ils auront été instruits de notre route par les pélerins que nous avons rencontrés.

Nous ferons sagement, dit Vivaldi, de nous conduire d'après cette supposition ; mais, quoiqu'ils puissent être des émissaires de San Stephano, il est très-possible aussi que ce ne soit que des religieux retournant à quelque couvent situé sur le lac Celano.

Je n'entends pas une parole, dit Paolo à Vivaldi ; je vous en prie, monsieur, écoutez vous-même. Cette porte n'a pas une fente qui puisse donner la consolation..... Si jamais je bâtis, il y aura une fenêtre près de la porte.

Paix, paix, ajouta-t-il, ils approchent ; et s'appuyant du dos contre la porte, vous pouvez frapper, mes amis, jusqu'à ce que vos poings s'en ressentent ; cognez tant qu'il vous plaira, ce sera peine perdue.

Silence, dit Vivaldi. Sachons pourtant qui c'est; et ils entendirent en dehors la voix du vieux berger qui leur dit : Ils sont partis, vous pouvez ouvrir.

Quel chemin ont-il pris, demanda Vivaldi en ouvrant.

Je ne puis vous le dire, monsieur, parce que je les ai perdus de vue.

Moi, dit Paolo, je les ai vus allant du côté de ce bois là-haut.

N'y a-t-il point, mon ami, dit Vivaldi au berger, d'abri entre votre maison et le bois où ils puissent se cacher ?

Peut-être ont-ils atteint le bois.

Paolo faisant à son maître un signe des yeux, dit au vieillard : Ce que vous dites est très-vraisemblable; vous pouvez être sûr qu'ils se tiennent-là cachés pour quelque mauvais dessein; vous feriez bien d'envoyer quelqu'un les observer; votre troupeau pourrait se ressentir de leur voisinage. A coup sûr leurs desseins ne sont pas bons.

Nous ne voyons guère de ces gens-là dans notre pays, répliqua le berger; mais s'ils ont de mauvais desseins, ils trouveront à qui parler. En finissant ces mots, il détacha du plancher un petit cor, et en tira

un son perçant que les échos des montagnes répétèrent, et qui fit accourir les jeunes bergers de toutes les chaumières voisines.

Mon ami, lui dit Vivaldi, n'ayez aucune crainte pour vous. Je vous réponds que ces gens-là n'en veulent qu'à nous ; mais, comme j'ai lieu de m'en défier, et que je ne voudrais pas les retrouver sur ma route, je donnerai quelque chose à un de vos garçons s'il veut aller du côté de Celano, et découvrir s'ils ne sont pas embusqués sur cette route.

Le vieillard y consentit, et Vivaldi donna ses instructions à un des jeunes gens.

Ne revenez pas, lui dit Paolo, que vous ne les ayez retrouvés.

Non, répond le jeune homme, et je vous promets de les ramener sains et saufs ici.

Ce n'est pas cela, mon ami. Garde-toi bien de les ramener ; il faut seulement que tu reconnaisses où ils sont, et que tu observes où ils vont.

Le jeune homme parti, on s'épuisa en conjectures sur les deux carmes. Vivaldi était encore porté à croire que c'était d'honnêtes pélerins retournant chez eux ; mais

Paolo était d'opinion absolument contraire. Ils sont à notre poursuite, n'en doutez pas; ils ont quelque grand projet : autrement, après avoir découvert cette chaumière, ils ne s'en seraient pas éloignés.

S'ils ont, dit Vivaldi, le grand projet dont tu parles, il faut donc qu'ils nous aient découverts aussi, et pris cette route écartée pour nous suivre ; mais alors en arrivant ici, ils eussent demandé à entrer dans la maison, ce qu'ils n'ont pas fait. Il paraît donc qu'ils n'ont pas de mauvais desseins contre nous, et je ne crois pas que les craintes d'Ellena soient fondées.

Quoi ! monsieur, pensez-vous qu'ils eussent osé nous attaquer dans la maison de ces bonnes gens qui nous auraient défendus ? Mais, assurés que nous sommes ici, ils sont retournés dans le bois pour nous attendre sur la seule route qui conduise à Celano.

Comment est-il possible qu'ils aient découvert que nous sommes ici, puisqu'ils ne se sont pas seulement approchés de la chaumière ?

Ils s'en sont approchés assez pour leur projet, dit Paolo ; et puisqu'il faut vous

dire tout, ils m'ont vu au travers de la jalousie.

Tu nous tourmentes à plaisir, lui dit Vivaldi. Comment peux-tu supposer que, ne t'ayant vu qu'au clair de la lune dans une vallée sombre, ils aient pu te reconnaître au travers d'une jalousie à cent pas de distance ? Tranquillisez-vous, ma chère Ellena, il n'y a point d'apparence à ce qu'il dit.

Je voudrais bien le croire, dit Ellena avec un soupir.

Madame, lui dit Paolo, il n'y a rien à craindre. S'ils s'avisaient de nous attaquer, ils auraient beaucoup à faire.

Ce n'est pas une attaque à force ouverte que je crains, dit Ellena ; mais ils peuvent nous entourer de pièges et nous mettre dans l'impuissance de faire aucune résistance.

Vivaldi sentait la justesse de cette remarque ; mais il ne voulut pas qu'Ellena s'en aperçût, et s'efforça de rire de ses craintes en même tems qu'il imposa silence à Paolo par un coup-d'œil.

Le jeune berger revint plutôt qu'on ne l'attendait. Il avait épargné sa peine et son tems.

tems, car il n'apporta aucune nouvelle des deux carmes. Je les ai apperçus, dit-il, dans ces bois, au bas du chemin, dans le fond. Alors j'ai monté la côte ; mais je les ai perdus tout-à-fait de vue, et n'ai rencontré pas une ame, excepté mes chèvres, et quelques-unes d'elles bien écartées du troupeau. Elles me font faire quelquefois de belles courses. Savez-vous, monsieur, qu'elles vont quelquefois jusqu'au haut de Monte Nuvola, sur la cime des rochers, et parmi les nuages ; en un mot, en des lieux où je ne pourrais grimper sans me casser le cou. Les coquines semblent savoir cela, car, quand elles me voient arriver grimpant, essoufflé, elles cessent de bondir et de sauter, et puis elles me regardent de dessus une pointe de rocher, si paisibles, si tranquilles, qu'elles semblent se moquer de moi, et me dire : Oui, attrape-nous, si tu peux.

Vivaldi qui, durant la dernière partie du discours du garçon, avait délibéré avec Ellena s'ils continueraient leur route tout de suite, fit encore quelques questions au berger concernant les deux voyageurs ; et convaincu qu'ils n'avaient pas pris la route

de Celano, ou que, s'ils l'avaient prise, ils étaient déjà fort loin, proposa de partir et de marcher sans se presser. Il ajouta : Nous n'avons rien à craindre de ces gens ; je crains bien davantage que la nuit n'arrive avant que nous puissions arriver à Celano, la route étant montueuse et difficile, et nous-mêmes ne la connaissant pas bien.

Ellena ayant approuvé cette résolution, ils prirent congé du bon berger, qu'on ne put déterminer qu'avec beaucoup de peine à accepter quelque récompense, et qui leur donna de nouvelles instructions sur leur route, qui fut égayée long-tems par le son du tambourin et du hautbois, se portant au loin dans ces lieux tranquilles et déserts.

Lorsqu'ils arrivèrent au fond où le jeune garçon avait dit qu'il avait vu les carmes, Ellena jeta par-tout des regards inquiets, tandis que Paolo, tantôt silencieux, tantôt sifflant et chantant pour étourdir sa peur, regardait chaque buisson qui se trouvait sur la route, pour voir si les carmes s'y tenaient cachés.

Après avoir traversé la vallée, la route conduisait à des montagnes couvertes de

troupeaux; car c'était la saison où ils quittent les campagnes de la Pouille, pour se nourrir des plantes aromatiques qui rendent cette contrée célèbre. Le soleil était près de se coucher, lorsque de la hauteur où nos voyageurs étaient parvenus, le grand lac de Celano avec le cercle de montagnes qui l'environnent, se découvrit tout entier à leurs yeux.

Ah! monsieur, s'écria Paolo, la belle vue! Elle me rappelle mon pays; elle est presqu'aussi agréable que celle de la baie de Naples. Cependant, elle serait cent fois plus belle que je ne l'aimerais pas autant.

Les voyageurs s'arrêtèrent pour admirer cette scène, et faire reposer leurs chevaux. Les rayons du soleil, réfléchis sur une étendue d'eau de dix-huit ou vingt lieues de circuit, éclairaient les villes et les nombreux villages, et les couvens et les églises qui enrichissent les bords du lac, et les cultures variées, et les teintes différentes qu'elles donnent à la terre, et les montagnes colorées d'un rouge pourpre qui formaient le fond de ce riche paysage. Vivaldi faisait remarquer à Ellena le sommet élevé du Velino, qui sert de limite entre

les territoires de Rome et de Naples. Son pic domine toutes les hauteurs voisines, et ses rochers nus contrastent avec les parties verdoyantes du mont Majella, dont le sommet est couronné de neiges, mais qui nourrit aussi de nombreux troupeaux au couchant; et des bords même du lac s'élève le mont Salviano, couvert de sauge comme l'indique son nom, dérivé du nom latin de cette plante, et autrefois tout rempli de forêts de châtaigniers. De-là se voit aussi le mont Corno, énorme, horrible et menaçant, et San Nicolo, stérile et formé de rochers nus; enfin, à l'est une partie de la chaîne des Apennins, fermant le cercle en s'approchant du Velino, vers l'est.

Ellena, au milieu de ses inquiétudes, était encore sensible à ces beautés. Voyez, disait-elle à Vivaldi, le repos du rivage et le mouvement onduleux de ces eaux contenues dans ce vaste bassin, et comme la grace contraste par-tout ici avec la grandeur; et ces délicieuses vallées qui se couvrent de riz, et de froment, et de vignes, et d'oliviers, tandis que le palmier se déploie avec noblesse et avec élégance sur les hauteurs!

Ah ! madame, dit Paolo, ayez la bonté d'observer combien ces bateaux de pêcheurs ressemblent à nos bateaux de la baie de Naples ; cela vaut tout le reste, si on en excepte cette belle nappe d'eau qui vaut presque notre baie, et cette montagne qui serait presqu'aussi belle que le Vésuve, si elle était aussi en feu.

Mon cher Paolo, il ne faut pas espérer que nous puissions trouver ici une montagne aussi belle que notre Vésuve en feu, quoiqu'elles aient été autrefois autant de volcans, dit Vivaldi, souriant à ce trait d'attachement de Paolo pour son pays natal.

Monsieur, si elles ont jeté du feu comme la nôtre, je les en honore davantage, et je les vois avec plus de plaisir ; mais notre montagne est unique dans le monde. Qu'elle est belle à voir dans une nuit bien noire ! quelles flammes elle vomit, et à quelle hauteur ! quelle lumière elle jette sur la mer ! Vous ne verrez cela chez aucune autre montagne. Il semble que toute la baie est en feu. J'ai vu la lueur se porter jusqu'à Caprée, tremblotant sur la surface de l'eau dans tout le golfe ; de sorte qu'on distinguait les vaisseaux et les barques, et

même les hommes sur le pont, comme en plein midi. Vous n'avez jamais vu cela, monsieur, comme moi !

Tu oublies, mon cher Paolo, que nous avons vu tout cela ensemble, comme tu oublies le mal que fait souvent le Vésuve, dit Vivaldi, qui revenant à Ellena, lui fit voir à un mille ou deux du lac, la ville de Celano où ils allaient.

La pureté de l'atmosphère dans ce beau climat permettant de distinguer au loin les détails du paysage, Vivaldi montrait à Ellena sur une hauteur à l'ouest, l'Albe moderne, dominée par les ruines de son ancien château, qui fut le tombeau de plusieurs princes dépouillés par Rome, et envoyés là pour y finir leurs tristes jours. Ils voyaient, disait-il, à travers des barreaux de leur prison, ces campagnes solitaires dont les beautés ne consolent point celui dont la vie s'est passée dans les intrigues des cours, et les regrets, et les querelles de l'ambition trompée, ni celui en qui la réflexion éveille le remords et le désespoir, et pour qui la fin de la vie n'est pas le soir d'un beau jour.

C'est dans ces beaux lieux aussi, conti-

nua-t-il, qu'un empereur romain s'est transporté seulement pour y jouir du spectacle le plus cruel et du plaisir le plus féroce. C'est ici que Claude donna une fête pour célébrer l'accomplissement du grand et difficile ouvrage qu'il avait entrepris, l'aqueduc qui portait les eaux du lac de Celano à Rome. Il donna sur le lac un combat naval, où un grand nombre d'esclaves périrent pour son amusement. Ces eaux si pures furent teintes du sang humain et souillées de cadavres, au milieu desquels flottaient les galères dorées de l'empereur; et les échos de ces charmans rivages répétaient les applaudissemens d'un peuple transformé en furies d'enfer.

J'ai peine à croire l'histoire fidelle, dit Ellena, dans quelques-uns des tableaux qu'elle nous fait de la nature humaine.

Monsieur, dit Paolo, je pense que, pendant que nous sommes ici, prenant l'air bien à notre aise, nos deux carmes nous épient peut-être, cachés dans quelques recoins, et prêts à tomber sur nous sans que nous nous y attendions. Ne serait-il pas mieux d'avancer?

Nos chevaux sont en effet assez reposés,

dit Vivaldi; et si j'eusse conservé quelque crainte de ces étrangers, je ne me serais pas arrêté volontiers, même pour un moment.

Je vous en prie, dit Ellena, poursuivons notre chemin.

Oui, madame, dit Paolo. Le parti le plus sûr est le meilleur. Nous voyons d'ici Celano; nous y arriverons avant qu'il soit tout-à-fait nuit. Nous n'avons pas ici une montagne qui éclaire notre chemin. Ah! si nous étions seulement à vingt milles de Naples, et que ce fût une nuit d'éruption, d'illumination! ....

En descendant la montagne, Ellena silencieuse et abattue s'abandonnait à ses réflexions; elle connaissait trop bien sa situation, et l'importance que pouvait avoir pour le bonheur de sa vie la détermination qu'elle avait à prendre pour être heureuse, quoiqu'échappée de la prison de San Stephano, et réunie à son amant, son protecteur, son libérateur. Vivaldi, de son côté, observant son air abattu et triste, et ne démêlant pas les scrupules délicats qui la tourmentaient, attribuait sa réserve à une indifférence pour lui; mais il s'abstint de laisser

voir ses craintes, et de renouveler ses dernières demandes, jusqu'à ce qu'il l'eût mise en un asyle sûr, où elle pût être parfaitement maîtresse d'accepter ou de rejeter ses propositions. En agissant avec cette délicatesse, il prenait sans réflexion les moyens les plus sûrs d'augmenter pour lui l'estime et la reconnaissance d'Ellena, dont elle se rendait digne en effet par une réserve et un délai qui pouvaient la lui faire perdre avant que le mariage les unît.

Ils arrivèrent à Celano avant la nuit fermée. Vivaldi, à la prière d'Ellena, alla s'informer dans la ville s'il trouverait un couvent où elle pût être admise ce soir même. Le premier couvent auquel il s'adressa, était une maison de carmélites. Les rapports qu'il pouvait y avoir entre ce couvent et San Stephano, le détournèrent de s'y faire connaître, mais il apprit qu'il n'y avait dans Celano que deux couvens de femmes, et qu'elles ne recevaient personne.

Vivaldi ayant rendu compte à Ellena de ses recherches, elle se résignait à rester où elle était ; mais Paolo, qui avait pris des informations de son côté, leur apprit que, dans une petite ville sur les bords

du lac, et à peu de distance, il y avait un couvent où on recevait fort bien les étrangers. Cet endroit moins fréquenté que Celano, paraissant par-là même plus convenable, Vivaldi proposa à Ellena de s'y rendre si elle n'était pas trop fatiguée, et elle y consentit.

Voilà une belle nuit, dit Paolo en sortant de Celano. Nous ne pouvons pas nous égarer, et d'ailleurs il n'y a qu'un chemin. La ville est à un mille et demi d'ici. Je crois voir un clocher ou deux sur la droite de ce bois, au pied duquel les eaux du lac brillent.

Non, Paolo, dit Vivaldi. Ce que tu prends pour la pointe des clochers, n'est autre chose que les têtes de quelques hauts cyprès.

Cet air balsamique et doux me ranime, dit Ellena. Cette ombre répandue sur le paysage, n'est pas assez épaisse pour ne pas laisser distinguer les objets voisins, et ces montagnes se dessinent dans toute leur beauté sur l'horison encore éclairé par ses bords.

Remarquez-vous, ajouta Vivaldi, comment leurs sommets aigus, frappés encore par les restes du jour qui a quitté la plaine,

ont l'air de tours et de châteaux qui semblent se défendre contre des ennemis venant à eux sur des nuages ?

Oui, répliquait Ellena, les montagnes ont un caractère de sublimité qui semble appartenir à un autre monde que le nôtre. Les combats qu'on y livre ne peuvent être ceux des habitans de la terre, ce sont ceux des esprits qui remplissent les régions de l'air.

Ah ! je le crois, madame, dit Paolo ; car les hommes ne peuvent arriver jusques-là.

Tout repose autour de nous, dit Vivaldi. Cependant qui peut voyager durant le jour dans un climat où les nuits sont aussi belles ?

Monsieur, pour le coup voilà la ville devant nous ; je distingue fort bien les pointes des clochers des couvens ; je vois de la lumière ; j'entends les cloches. Les religieuses vont à l'office. N'allons-nous pas souper ?

Je crois que tu as raison, dit Vivaldi ; nous n'avons pas loin à aller encore.

Les voyageurs descendirent un glacis conduisant au rivage, et Paolo dit : Voilà une lumière qui se réfléchit dans le lac

J'entends le murmure des flots et un bruit de rames, dit Ellena ; mais la lumière est

dans un bateau, et non pas dans la ville. Nous avons cru peut-être trop facilement ce que nous desirions; nous avons encore du chemin à faire.

Le rivage où ils se trouvèrent formait une baie spacieuse dans le lac. Le long de ses bords se répandaient des bois épais, ou des pentes cultivées qui s'étendaient vers les montagnes, excepté dans les endroits où des rochers pendans sur le lac se faisaient reconnaître par leur blancheur et par leur situation menaçante. Cependant, en suivant les contours de la baie, ils apperçurent enfin la ville par degrés. Ils voyaient paraître et disparaître comme les étoiles dans une nuit obscure, dans un ciel nuageux. A la fin, ils entendirent les chants mélancoliques des pêcheurs, et bientôt après des sons plus gais.

Oh! que ces airs sont gais, dit Paolo. Ils donnent envie de danser. Monsieur, voyez-vous là bas ce groupe de gens qui dansent sous ces arbres? Oh! les heureux mortels! Que ne suis-je là? J'entends pourtant, monsieur, que je ne voudrais pas y être sans vous et sans madame.

Bon correctif, Paolo, dit Vivaldi. C'est une

une fête, ce me semble. Ces paysans passent leur vie aussi gaiement au moins que les voluptueux habitans de nos villes.

Oh ! les jolis airs, répétait Paolo. Combien de fois les ai-je dansés aussi gaiement sur le rivage de la baie de Naples, après le soleil couché, par des nuits aussi belles que celle-ci, et avec un vent aussi frais ! Ah ! il n'y a que les pêcheurs de Naples pour danser au clair de la lune et sauter avec cette légèreté. Que ne suis-je là ! Mais, monsieur, avec vous et avec madame. Oh ! quel air charmant !

Allons, mon cher Paolo, nous y serons tout-à-l'heure ; et tu pourras te contenter.

Nos voyageurs entrèrent alors dans la ville ; elle consistait en une seule rue qui suivait les bords du lac. Ils se firent conduire au couvent des ursulines. La portière ayant paru, alla avertir l'abbesse, et rapporta sa réponse. Ellena descendit de cheval, et suivit la portière au parloir, Vivaldi attendant à la porte pour savoir si Ellena serait reçue dans le couvent. L'abbesse le fit inviter à venir lui parler. On lui offrit des rafraîchissemens qu'il refusa, disant qu'il avait à chercher un logement

pour lui-même. L'abbesse l'adressa à un couvent voisin de bénédictins, et l'autorisa à se servir de son nom auprès de l'abbé.

Vivaldi prit alors congé d'Ellena ; et quoiqu'il crût que cette séparation ne durerait pas long-tems, il la quitta fort abattu, et non sans inquiétude pour elle-même, quoique les circonstances ne fussent pas alarmantes. Elle partagea son abattement, lorsque, les portes étant refermées sur elle, elle se trouva de nouveau seule parmi des personnes à qui elle était étrangère. Les attentions de l'abbesse ne pouvaient la distraire de ses réflexions ; elle était inquiétée par les regards des sœurs qui semblaient l'examiner avec une curiosité plus grande que celle que sa qualité d'étrangère pouvait exciter. Enfin, elle se déroba à cet examen en se retirant dans l'appartement qui lui avait été préparé, pour y prendre quelque repos qu'elle n'avait pas eu depuis long-tems.

Vivaldi avait été bien reçu par les bénédictins, dont la situation isolée donnait pour eux plus de prix à la visite d'un étranger. Attachés par la conversation, et cédant au plaisir que l'esprit trouve à exercer des fa-

cultés qu'il a laissées long-tems oisives et à recevoir de nouvelles idées, l'abbé et quelques religieux poussèrent avec Vivaldi la veillée assez tard.

Lorsqu'enfin le voyageur se fut retiré dans sa chambre, d'autres pensées que celles qui avaient intéressé ses hôtes vinrent en foule à son esprit. Il porta toutes ses réflexions sur le malheur auquel il serait condamné, s'il perdait Ellena. Maintenant qu'elle avait trouvé un asyle, il n'avait plus aucune raison de garder avec elle le silence qu'elle semblait lui avoir imposé. Il se détermina donc à revenir le lendemain matin avec elle sur ce sujet, à lui exposer de nouveau les motifs qui devaient les déterminer à s'unir sur-le-champ par les liens du mariage, et il espéra trouver facilement un prêtre qui voulût leur donner la bénédiction nuptiale, par laquelle il se flattait d'assurer son bonheur et celui d'Ellena contre tous les efforts de ceux qui jusques-là s'y étaient opposés avec tant d'acharnement.

## CHAPITRE V.

TANDIS que Vivaldi et Ellena fuyaient de San Stephano, le marquis était dans une extrême inquiétude sur le sort de son fils, et la marquise fort troublée par la crainte que Vivaldi ne découvrît la retraite d'Ellena; mais cette crainte ne l'empêchait pas de se livrer aux amusemens dont Naples abonde. Ses assemblées étaient comme auparavant les plus brillantes de cette voluptueuse ville. Elle mettait le même zèle à protéger son compositeur favori; mais au milieu de cette dissipation, elle pensait souvent avec inquiétude au danger de voir un jour son orgueil blessé sans remède par le mariage de son fils.

Une circonstance lui eût rendu à ce moment même un tel événement plus fâcheux. Le marquis avait reçu des ouvertures pour un mariage très-avantageux de son fils avec une jeune personne de qualité fort riche; et l'exécution de ce plan touchait d'autant

plus la marquise, que cet établissement de son fils lui laisserait les moyens de continuer de faire les dépenses auxquelles sa vanité la portait, et qui excédait déjà ses revenus, quelque grands qu'ils fussent.

Elle était déjà très-agitée par la considération de la conduite de son fils dans cette affaire, lorsqu'un courier dépêché par l'abbesse de San Stephano lui apporta la nouvelle de la fuite de Vivaldi avec Ellena. Elle devint furieuse, et ses transports étouffèrent entièrement dans son cœur les sentimens d'une mère : elle ne vit plus dans son fils qu'un enfant dénaturé qui avait sacrifié sa famille et elle-même à une indigne passion ; elle crut qu'il était déjà marié, et que le mal était irréparable. Incapable de soutenir seule cette pensée, elle envoya chercher son conseiller Schedoni, avec lequel elle pourrait au moins soulager son cœur du poids qui l'oppressait, et peut-être trouver quelques moyens de rompre ce mariage si redouté ; mais dans la violence de sa passion, elle se garda bien d'instruire le marquis du contenu de la lettre de l'abbesse, avant de s'être consultée avec son confesseur. Elle connaissait trop bien les principes et la morale

de son mari pour croire qu'il approuvât les mesures qu'elle jugerait nécessaires; et persuadée que son fils était déjà marié, elle ne communiqua point cette opinion à son mari avant d'avoir imaginé quelque moyen qui pût la conduire à son but.

On ne trouva pas Schedoni. Les plus légers obstacles irritent un esprit dans la situation où était celui de la marquise. Elle avait un besoin pressant de soulager son cœur avec Schedoni; elle envoya au couvent message sur message.

Ma maîtresse, disait le laquais avec plus de vérité qu'il ne pensait, a commis quelque gros péché. Voilà deux fois en une demi-heure qu'elle m'envoie à ce couvent. Il faut que ce poids soit lourd, puisqu'elle ne peut le porter seulement une demi-heure. Les riches ont cet avantage que, quelque coupables qu'ils soient, ils peuvent purifier leur conscience tout de suite et à toute heure du jour, avec un ducat; au lieu qu'un pauvre est souvent obligé de rester un mois entier dans l'ordure de son péché, avant de recouvrer son innocence, et n'en vient à bout qu'en essuyant une grêle de coups de discipline.

Enfin, vers le soir, Schedoni arriva. Il confirma l'avis qu'avait reçu la marquise. Il avait appris aussi l'évasion d'Ellena, et qu'elle était allée du côté de Celano, et on lui avait dit qu'elle était mariée à Vivaldi. Il ne dit point comment il avait été instruit de ces détails; mais il les appuya de tant de circonstances, et paraissait si convaincu, que la marquise en fut persuadée elle-même, et que sa violence et son désespoir passèrent toutes les bornes.

Schedoni observa avec un plaisir secret et recueilli l'excès de son agitation. Il vit que le moment était arrivé où il pourrait la conduire à son gré; qu'il lui devenait désormais nécessaire, et qu'il trouverait en elle les moyens qu'il cherchait depuis long-tems de se venger de Vivaldi, sans courir le risque de se brouiller avec la marquise. Loin de la calmer, il continua d'exaspérer son orgueil, et d'irriter ses ressentimens, mais avec tant d'art, qu'il parut à la marquise occupé de pallier les fautes de Vivaldi et de consoler sa mère.

C'est certainement une démarche inconsidérée, dit-il; mais il est jeune, très-jeune, et ne prévoit pas les suites de son impru-

dence. Il ne sent pas combien sa conduite blesse la dignité de sa maison, tout ce qu'elle lui fera perdre de son importance à la cour et parmi les personnes de son rang, et même aux yeux des gens du commun, avec lesquels il n'a pas rougi de s'allier. Enivré des passions de la jeunesse ; il n'apprécie pas à leur juste valeur ces avantages dont la sagesse et l'expérience nous enseignent à sentir le prix. Il ne les dédaigne aujourd'hui que parce qu'il ne connaît pas toute leur influence dans la société, et qu'il ignore qu'en les négligeant, il se dégrade lui-même à tous les yeux. L'infortuné jeune homme est à plaindre plutôt qu'à blâmer.

La manière dont vous l'excusez, mon révérend père, dit la marquise toujours agitée, prouve la bonté de votre cœur ; mais elle met aussi dans son jour la dégénération de ses sentimens, et montre dans toute son étendue l'atteinte fâcheuse que sa conduite porte à l'honneur de sa famille. Ce n'est point une consolation pour moi de penser que cette dégénération vienne plutôt de l'erreur de son esprit que de la corruption de son cœur. C'est assez pour rendre sa faute

impardonnable, qu'elle soit commise et qu'elle soit sans remède.

Sans remède, madame, dit Schedoni; c'est trop dire.

Comment, mon père, dit la marquise ?

Il reste peut-être quelques moyens.....

Dites-les-moi, de grace, mon père, car je n'en imagine aucun.

Il est vrai, madame, reprit Schedoni, que je ne suis pas absolument sûr de la réussite. Mon zèle pour votre bonheur et pour l'honneur de votre maison est tel, que j'abandonne difficilement l'espérance de vous être utile, et que je me fais facilement illusion sur la possibilité de vous servir. Permettez-moi d'y réfléchir encore. — Hélas! sans doute le malheur est grand; mais il faut peut-être s'y soumettre. — Il paraît bien difficile d'y remédier.

Vous êtes cruel, mon père, dit la marquise, de me donner des espérances que vous ne pouvez pas soutenir.

Vous excuserez mon trouble, dit le confesseur; mais comment puis-je voir une famille si ancienne et si respectable réduite à une telle situation, et son honneur souillé par un jeune étourdi, sans éprouver des

sentimens profonds de douleur et d'indignation, et sans être tenté d'avoir recours à des moyens même violens d'éloigner d'elle une telle honte?

Une honte! mon père, s'écria la marquise. Le mot est dur, et de votre part sur-tout, mais il est juste. Cependant faut-il nous y soumettre? le puis-je?

S'il n'y a point de remède, dit froidement Schedoni.

Comment se fait-il, dit la marquise, qu'il n'y ait point de loi pour prévenir, ou au moins pour punir des mariages si criminels?

Cela est bien triste, dit Schedoni.

La femme qui s'introduit furtivement dans une famille pour la déshonorer, dit la marquise, mérite d'être punie d'une peine presqu'égale à celle qui est établie pour les crimes d'état; car c'est un crime d'état d'insulter et avilir la noblesse, qui est le plus puissant soutien de l'état.

D'une peine presque égale, reprend Schedoni! Ce n'est pas assez. Dites, madame, de la même peine.

Il s'arrêta un moment et ajouta: Véritablement il n'y a que la mort qui puisse effacer

la honte d'une famille illustre dont l'éclat est ainsi souillé.

La marquise se taisant toujours, il ajouta : Pour moi je me suis souvent étonné que nos législateurs n'aient pas senti la justice et la nécessité d'une telle loi pénale.

Il est étonnant en effet, dit la marquise pensive, que l'intérêt de leur propre honneur ne la leur ait pas suggérée.

Madame, dit Schedoni d'un ton grave, la justice n'en existe pas moins, quoique ses lois soient négligées. Nous en avons le sentiment dans nos cœurs ; et quand nous n'y obéissons pas, c'est faiblesse, et non pas vertu.

Certainement, dit la marquise, c'est-là une vérité qui n'a jamais été mise en doute.

Pardonnez-moi, madame, ce doute a lieu quelquefois. Lorsqu'il arrive que la justice est en opposition avec les préjugés, nous sommes portés à croire que c'est vertu de désobéir à sa voix. Par exemple, je suppose que la justice condamne cette fille, les lois écrites du royaume ne la condamnant pas; vous-même, ma fille, quoique douée d'un esprit mâle et juste, vous croirez commettre un crime, et cette opinion en vous sera

l'ouvrage de la crainte, et non celui de l'amour de la justice.

Ah! lui dit la marquise à demi-voix, quelle est votre pensée? Vous trouverez que j'ai en effet le courage d'un homme.

Je vous l'ai dit, reprit Schedoni; mes paroles n'ont pas besoin d'autre explication.

La marquise demeura pensive et en silence.

Enfin, madame, conclut Schedoni, je vous ai indiqué le seul moyen qui reste pour éloigner de vous le déshonneur qui vous menace. Si mon zèle déplaît, je n'ai plus rien à dire.

Non, mon cher père, non, dit la marquise. Vous vous méprenez sur la cause de mon émotion, vous me suggérez des vues nouvelles, j'ai besoin d'un peu de tems pour me familiariser avec elles, et pouvoir les envisager de sang-froid. Mon cœur retient quelque chose encore de la faiblesse de mon sexe.

Pardonnez, madame, mon zèle inconsidéré, c'est moi qui suis seul à blâmer. Si vous laissez voir encore quelque faiblesse, c'est une faiblesse aimable et qu'il faut peut-être encourager au lieu de la combattre.

Comment, mon père, si elle méritait

d'être encouragée, elle serait une vertu et non pas une faiblesse.

A la bonne heure, dit Schedoni froidement. Mon zèle pour vos intérêts peut égarer mon jugement, et me rendre injuste. Laissons cela, ou ne vous en souvenez que pour y voir la preuve de mon empressement à vous servir.

Que dites-vous, mon père ? je ne puis que vous remercier, et ce n'est pas assez de mes remercîmens ; je vous dois des témoignages de toute ma reconnaissance, et j'espère bien, mon cher père, pouvoir vous la prouver bientôt.

Le confesseur s'inclina.

J'espère, continua-t-elle, récompenser le zèle que vous m'avez montré. Je ne me flatte pas, il est vrai, que la récompense soit digne d'un service aussi important que celui d'avoir sauvé l'honneur de notre maison ; mais....

Madame, les expressions de ma reconnaissance ne peuvent être que trop faibles pour tant de bontés.

La marquise voulut alors que Schedoni revînt au point d'où elle-même s'était écartée, et le père, de son côté, semblait déterminé à attendre qu'elle-même l'y ramenât.

La marquise devint rêveuse et incertaine. Son ame n'était pas encore familiarisée avec le crime, et celui que Schedoni lui avait suggéré l'effrayait. Elle n'osait y arrêter sa pensée, et encore moins l'appeler par son nom. Cependant son orgueil était si irrité, son indignation si profonde, et son desir de vengeance si ardent, que ces passions élevaient dans son ame une véritable tempête, menaçant d'en emporter tout ce qui y restait d'humain. Schedoni observait ces mouvemens et tous leurs progrès; et comme un tigre affamé caché dans l'ombre, il attendait le moment de s'élancer sur sa proie.

C'est donc votre opinion, mon père, reprit la marquise après un long silence; c'est votre avis — qu'Ellena? — Elle hésita, desirant que sa phrase fût achevée par Schedoni; mais celui-ci ne voulut pas épargner la délicatesse de la marquise.

Vous pensez donc que cette artificieuse fille mérite? — Elle s'arrêta encore; mais le confesseur n'ouvrit pas la bouche, et sembla attendre avec soumission ce que la marquise avait à énoncer.

Vous pensez donc, mon père, que cette fille mérite une sévère punition?

Certainement, répliqua Schedoni ; et n'est-ce pas aussi votre opinion ?

Vous croyez, continua-t-elle, qu'aucune peine ne peut être trop sévère ; — que la justice et la nécessité des circonstances demandent — sa mort ? N'est-ce pas-là votre opinion ?

Ah ! madame, pardonnez-moi. Je puis m'être égaré en cela. Je n'ai prétendu énoncer qu'une opinion ; et en la formant, je me suis peut-être laissé emporter trop loin par le zèle de la justice. Quand le cœur est chaud, la tête peut n'être pas assez froide.

Vous ne pensez donc pas, mon père, dit la marquise avec humeur....

Madame, je ne dis pas cela, reprit le confesseur, je laisse à votre bon esprit à décider avec sa justesse ordinaire ; et en disant ces mots, il se leva pour s'en aller.

La marquise agitée voulut l'arrêter ; mais il s'excusa en alléguant un office auquel il ne pouvait manquer.

Eh bien donc ! mon cher père, je ne vous retiens plus pour ce moment ; mais vous savez le cas que je fais de vos avis, et j'espère que vous ne me les refuserez pas,

lorsque le moment sera venu de vous les demander.

Je ne puis que m'honorer de votre confiance, dit le confesseur; mais le sujet dont il s'agit est bien délicat.

Et c'est pour cela même, dit la marquise, que je ne veux rien faire sans vos conseils.

Je souhaite, madame, que vous preniez conseil de vous-même, vous ne pouvez en avoir un meilleur.

Vous me flattez, mon père.

Non, ma chère fille.

A demain au soir, dit la marquise gravement. J'irai aux vêpres à San Nicolo, trouvez-vous-y. Après l'office, je me rendrai dans le cloître, où nous nous verrons, et où nous pourrons nous entretenir sans témoins du sujet qui m'intéresse si vivement. Bon soir, mon père.

La paix soit avec vous, ma fille, et que la sagesse vous donne ses conseils. Je ne manquerai pas de me trouver à San Nicolo.

Il croisa ses mains sur sa poitrine, fit une profonde inclination de tête, et quitta la marquise, qui, demeurée seule aux prises avec ses passions et ses opinions flottantes,

en projettant de faire le malheur d'autrui, faisait elle-même le sien.

## CHAPITRE VI.

Le lendemain à l'heure convenue, la marquise se rendit à San Nicolo, et laissant ses domestiques et son carrosse à une porte latérale, entra dans l'église, suivie seulement d'une femme-de-chambre.

Les vêpres finies, elle attendit que tout le monde fût sorti, et alors elle se rendit dans le cloître. Son cœur était oppressé, et sa démarche lente et pesante ; la paix et les passions criminelles n'habitent pas ensemble. Elle apperçut bientôt Schedoni venant à elle.

Le confesseur observant son agitation, reconnut qu'elle n'avait pas pris encore sa détermination comme il l'avait espéré ; mais quoique cette observation lui donnât quelque inquiétude, sa contenance n'en fut pas altérée ; elle était grave et réfléchie. Il adoucissait la dureté de ses yeux noirs et perçans,

et ses paupières à demi-baissées annonçaient l'artifice et la fausseté.

La marquise ayant dit à sa femme-de-chambre de s'éloigner, demeura avec son confesseur.

Malheureux enfant, dit-elle, lorsque la femme-de-chambre se fut éloignée, que de chagrins sa folie prépare à sa famille ! Mon père, j'ai besoin de vos avis et de vos consolations. Je ne puis goûter un moment de repos; l'image de ce fils ingrat m'obsède la nuit et le jour. Je n'ai de soulagement qu'à converser avec vous, qui êtes mon conseil et le seul ami désintéressé que je puisse consulter.

Le confesseur s'inclina. M. le marquis, ajouta-t-il, est sûrement aussi affecté que vous de cet événement ; c'est cependant lui que vous pouvez plus convenablement consulter que moi sur un sujet si délicat.

Vous savez, mon père, que le marquis a beaucoup de préjugés; c'est un homme raisonnable, mais il se trompe quelquefois, et il n'en revient jamais. Il a une belle ame, mais il manque de discernement, et sur-tout de l'énergie, sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur. S'il devient nécessaire d'a-

dopter un plan qui s'écarte le moins du monde des règles communes de la morale, dont il a reçu les principes dans son enfance sans les examiner, il se cabre et refuse absolument d'aller en avant. Il n'est pas en état de distinguer les circonstances qui rendent la même action vertueuse ou criminelle. Nous ne pourrons donc pas lui faire approuver le projet hardi que nous avons conçu.

Vous avez parfaitement raison, madame, dit Schedoni, avec l'air de l'admiration.

Je ne crois donc pas devoir le consulter, continua la marquise, de crainte qu'il ne nous fasse des objections qui nous arrêteraient. Ce que nous disons, mon père, demeure entre nous ; je compte sur votre discrétion.

Ah ! madame, comme sur le secret de la confession.

Je ne sais pas, reprit la marquise, en hésitant, comment on peut se débarrasser de cette fille ? voilà ce qui me tourne la tête.

Je m'en étonne, dit Schedoni ; avec les idées justes et l'esprit droit et courageux que vous avez, pouvez-vous hésiter ? Sans

doute vous ne ressemblerez pas, ma fille, à ces déclamateurs stériles qui manquent de vigueur dès qu'il s'agit d'exécuter. Il ne vous reste qu'une route à prendre, celle que votre grande sagacité vous a déjà fait reconnaître, et dans laquelle vous-même m'avez persuadé qu'on pouvait et qu'on devait entrer. Est-il nécessaire que je m'emploie à vous convaincre d'une vérité dont vous m'avez déjà persuadé vous-même? Encore une fois, il n'y a qu'un parti à prendre.

Oui, répliqua la marquise, c'est ce parti-là même sur lequel j'ai beaucoup réfléchi, et je vous avoue ma faiblesse, sur lequel je n'ai pu encore me décider.

Schedoni, s'appercevant que son secours devenait nécessaire pour faire cesser les incertitudes de la marquise, commença à se relâcher de la réserve dans laquelle il s'était jusques-là contenu.

Ma fille, dit-il, est-il possible que le courage qui vous a fait élever par la réflexion et dans votre opinion au-dessus des préjugés, vous abandonne lorsqu'il est question d'agir? Si la loi condamnait cette personne, vous trouveriez juste cette condamnation,

et cependant vous n'osez faire cette justice vous-même.

La marquise, après quelque hésitation, lui dit : Mais en faisant cette justice, je serais en butte à la poursuite des lois, et la vertu la plus hardie peut s'arrêter à l'aspect d'un pareil danger.

Point du tout, madame, reprit le confesseur avec chaleur. La vertu doit braver le danger ; c'est-là sa gloire et son mérite. Tout principe des actions humaines pour être vertueux doit atteindre à cette élévation.

Un philosophe eût été bien étonné d'entendre deux personnes sérieusement occupées de tracer les justes limites de la vertu au moment même où elles méditaient un crime atroce. Un homme du monde n'y eût vu qu'une pure hypocrisie, explication qui montrerait bien en lui quelqu'expérience des mœurs actuelles, mais non pas une profonde connaissance du cœur humain.

La marquise ayant gardé un moment le silence, répéta : Enfin, je serais poursuivie par les lois.

Mais, répliqua Schedoni, vous auriez pro-

rection de la part de l'église et même absolution.

Absolution, dites-vous ! Est-ce qu'un acte de justice a besoin d'absolution ?

Quand je parle d'absolution, dit Schedoni, pour un acte dont vous voyez vous-même la justice et la nécessité, c'est pour m'accommoder aux préjugés vulgaires et à la faiblesse commune, et c'est pour que vous-même, ma fille, descendiez de la hauteur où votre ame s'est élevée pour regretter que la loi ne vous autorise pas, que je m'efforce de tranquilliser votre conscience ; mais c'est assez sur ce sujet. Cette fille sera mise hors d'état de faire plus de mal, de troubler la paix et de souiller l'honneur d'une respectable famille. — Où est le crime ? Au contraire, vous voyez clairement et vous m'avez convaincu que c'est justice et défense légitime de vous-même.

Parlez bas, mon père, dit la marquise. L'église paraît solitaire ; mais quelqu'un peut être caché derrière ces piliers. Apprenez-moi comment cette affaire peut être conduite ?

Il y a bien quelque danger à courir, dit Schedoni. Je ne sais pas bien encore à qui

vous pouvez vous confier. Les hommes qui font ce métier....

Paix, dit la marquise, j'entends des pas. C'est un Frère qui traverse là-bas pour entrer dans le chœur.

Après avoir suivi le Frère des yeux, le confesseur reprit : On ne peut se fier à des gens gagés.

Cependant à qui, si ce n'est à des mercenaires..... Et la marquise s'arrêta ; mais la question, quoique imparfaite, n'échappa pas au confesseur.

Pardonnez mon étonnement, dit-il, de l'incohérence, s'il m'est permis de hasarder ce mot, de vos opinions, après la justesse d'esprit que vous avez déployée dans cette discussion. Pouvez-vous douter que les mêmes principes ne puissent suggérer la résolution et déterminer à l'exécution ? Pourquoi hésiterait-on à faire ce qu'on a jugé juste de faire ? Ah ! mon père, dit la marquise avec émotion ! Mais où trouver un autre vous-même capable comme vous, non-seulement de penser avec justesse, mais d'agir avec énergie ?

Schedoni se tut. — Un tel ami n'a point de prix, et où le trouver ?

Ma fille, mon zèle pour l'honneur de

votre famille, dit le moine avec emphase ; est aussi au-dessus de toute expression.

Cher Père, répliqua la marquise qui l'entendait alors parfaitement, je ne sais comment vous remercier.

Le silence est quelquefois éloquent, lui répliqua Schedoni avec l'air de la reconnoissance.

La marquise demeura pensive. Sa conscience lui parlait ; elle s'efforça vainement d'en étouffer la voix. A diverses reprises une horrible impression frappait ses esprits et la fit tressaillir ; elle se trouvait dans la situation d'une personne qui mesure des yeux la profondeur d'un précipice sur les bords duquel elle marche en chancelant ; elle s'étonnait d'avoir pu arrêter un moment sa pensée sur un projet aussi horrible que celui de commettre un meurtre. Les sophismes du confesseur et les contradictions dans lesquelles il était tombé en exposant son horrible morale, n'avaient pas échappé à la marquise dans le cours de leurs conversations ; mais elle en était plus frappée à la réflexion, et elle se déterminait presque à laisser vivre la malheureuse Ellena. Mais bientôt sa passion revenant comme la vague

gue qui, après avoir quitté le rivage, s'y reporte avec plus de furie, renversait les faibles digues que la conscience et la raison avaient commencé d'élever.

Votre confiance m'honore sans doute, dit Schedoni. Cette affaire est si importante.....

Ah! oui, importante en effet, dit la marquise avec agitation. Mais quand se fera-t-elle? où? comment? Dès que j'ai pris mon parti, tout délai m'est insupportable.

Il faut cependant préparer les moyens, dit le moine..... Sur le rivage de l'Adriatique dans la Pouille, près de Manfredonia, il y a une maison propre à l'exécution de notre projet; elle est isolée sur le bord même de la mer, et hors du chemin des voyageurs, dans les bois qui s'étendent sur une longueur de plusieurs milles, en suivant la côte. Cette maison n'est habitée que par un pauvre pêcheur; je le connais; je sais les raisons qui l'ont conduit à mener cette vie misérable et solitaire; mais ces raisons sont inutiles à dire: il suffit que je le connoisse.

Eh quoi! mon Père, vous vous confieriez à lui?

Ah ! je lui confierai la vie de la fille, mais non pas la mienne.

Comment, mon Père, vous ne lui confieriez pas votre vie, et vous voulez ?..... Ah ! pensez-y. Tout-à-l'heure vous disiez qu'on ne pouvait se fier à un mercenaire ; celui-là l'est.

Ma fille, on peut s'y fier dans le cas où il se trouve. Il n'y a rien à craindre ; j'ai mes raisons d'en penser ainsi ; je le connais.

Mais quelles raisons, mon Père ?

Le confesseur gardait le silence ; mais sa physionomie prit tout à-coup un caractère fort singulier. Elle devint plus terrible que de coutume, et son visage prit une teinte sombre et cadavéreuse ; on y voyait le mêlange de la passion et du crime. La marquise en fut frappée en jettant les yeux sur lui, comme ils passaient au-dessous d'une fenêtre dont le jour éclaira ses traits : elle regretta pour la première fois de s'être confiée à lui ; mais le dé en était jeté, il était trop tard pour revenir sur ses pas. Elle lui demanda de nouveau les raisons de sa conscience pour l'homme dont il parlait.

Que vous importe, dit Schedoni d'une

voix étouffée, pourvu qu'on vous en débarrasse ?

Ils retombèrent dans le silence, et la marquise le rompit, en disant : mon Père, je me repose entièrement sur votre prudence et votre justice, et elle appuya sur ce mot de justice, mais, je vous en conjure, pressez-vous, car l'attente est pour moi un purgatoire anticipé, et ne confiez pas l'accomplissement de nos projets à un tiers. Je ne puis avoir une si grande obligation à personne qu'à vous-même.

Votre dernière demande, ma fille, n'est pas raisonnable, dit Schedoni avec humeur. Pouvez-vous supposer que moi-même ?.....

Vous m'avez dit vous-même, reprit la marquise, que les mêmes principes pouvaient suggérer la résolution et conduire à l'exécuter, et qu'on ne devait pas hésiter à faire ce qu'on avait une fois jugé juste de faire.

Le silence de Schedoni montra que l'emploi que la marquise faisait contre lui-même de ses propres paroles lui déplaisait.

Elle le comprit, et tâcha de l'adoucir en

lui disant : Considérez, mon cher Père, combien il me serait pénible d'avoir une obligation de cette nature à tout autre qu'à un homme dont l'amitié m'est aussi chère que la vôtre.

Schedoni, bien que démêlant sa flatterie, se laissa adoucir par ce compliment. Il s'inclina en signe de soumission à sa volonté.

Ne tardez pas, ajouta la marquise. Il faut que la peine suive de près le crime.

En disant ces mots, la marquise jeta les yeux sur un confessionnal, où l'on lisait une inscription en grosses lettres conçues en ces termes : *Dieu t'entend.* Ces mots terribles la frappèrent, sa physionomie s'altéra ; elle tomba dans une rêverie profonde. Schedoni était trop occupé de ses propres pensées pour l'observer, ou pour démêler la cause de son silence. La marquise revint à elle ; et considérant que c'était-là l'inscription commune de tous les confessionnaux, elle cessa de voir dans celle-là un avertissement particulier. Quelques momens s'écoulèrent pourtant avant qu'elle pût reprendre la conversation.

Vous parliez, mon Père, d'un endroit sur la côte de l'Adriatique ?

Oui, dit le confesseur. — Dans une chambre de cette maison, il y a.....

Quel bruit est cela ? interrompit la marquise. Ils écoutèrent, et distinguèrent quelques sons graves et plaintifs d'un orgue dans l'éloignement.

Quelle triste musique, dit la marquise d'une voix tremblante. Mais d'où vient-elle, les vêpres sont finies depuis long-tems ?

Ma fille, dit Schedoni en prenant un air assuré, vous dites que vous avez le courage d'un homme, et vous montrez ici la pusillanimité d'une femme.

Excusez-moi, mon Père, je ne sais à quoi attribuer l'agitation que j'éprouve ; je vais tâcher de m'en rendre maitresse. Vous me disiez que dans une chambre de cette maison....

Dans cette chambre, dit le confesseur, il y a une porte secrette pratiquée depuis long-tems. —

Et pour quelle fin ? demanda le marquise.

Il vous suffit, reprit le moine, de savoir qu'il y a une porte dont nous saurons faire

usage. — Par cette porte, — au milieu de la nuit, — lorsqu'elle sera ensevelie dans le sommeil. —

Je vous comprends, dit la marquise, je vous comprends. Mais quel besoin pouvez-vous avoir d'une porte secrette dans une maison que vous dites isolée, solitaire, habitée par une seule personne dont vous êtes sûr ?

Dans cette chambre, continue Schedoni, un passage court conduit à la mer. Là, du rivage dans les ténèbres, jetée aux flots qui l'emporteront, elle ne laissera aucune trace. —

Paix! dit la marquise tressaillant. Ecoutez ce son.

L'orgue alors se fit encore entendre et se tut, et fut remplacé par un chant lent et mélancolique.

C'est un chant de mort, dit la marquise.

Dieu fasse paix au défunt, dit Schedoni, en faisant le signe de la croix.

La marquise effrayée répéta : C'est un chant de mort, le premier *requiem*. Quelqu'un vient de passer.

Ils écoutèrent encore. La marquise était toute troublée ; elle changeait de couleur à

chaque instant ; sa respiration était courte et interrompue ; elle versait même quelques larmes, non de tristesse, mais de désespoir. Ce corps, se disait-elle à elle-même, tout-à-l'heure vivant et animé, est maintenant froid et insensible. Ces sens si actifs et si délicats sont désorganisés par la mort, et c'est à cet état que je veux réduire un être semblable à moi ! O malheureuse ! malheureuse mère, à quoi te réduit la folie de ton fils!

Elle s'éloigna au moment de Schedoni, et fit quelques pas seule dans le cloître. Son agitation croissait ; elle pleurait sans contrainte, cachée sous son voile et par l'obscurité, et ses soupirs étaient couverts par les chants qui se faisaient entendre dans l'église.

Schedoni n'était guère moins agité ; mais c'était de crainte et de mépris. Ce que c'est qu'une femme ! disait-il. Esclave de ses passions et dupe de ses sens, si l'orgueil et la vengeance parlent à son cœur, elle défie les obstacles, et sourit à la pensée du crime ; attaquez seulement ses sens, que la musique remue quelqu'une des fibres de son cœur et mette son imagination en mouvement,

toutes ses idées changent en un moment! Elle a horreur de la même action qu'un instant auparavant elle regardait comme vertueuse; elle cède à cette nouvelle émotion, et son ame est gouvernée, dominée, abattue par un son ! Être faible et méprisable !

La marquise au moins semblait justifier ces observations. Les passions violentes qui avaient résisté chez elle à toutes les remontrances de la raison et de l'humanité étaient alors subjuguées par d'autres passions; ses sens frappés de la sombre mélodie qu'elle venait d'entendre, et sa superstition réveillée par ce concours singulier d'un *requiem* pour un mort et du complot d'un assassinat, la remplit pour un moment de terreur et de pitié. Son agitation ne cessant point, elle se rapprocha du confesseur.

Nous reviendrons, lui dit-elle, sur cette affaire dans un autre moment; je suis à présent trop agitée. Bon soir, mon Père. Souvenez vous de moi dans vos prières.

La paix soit avec vous, madame, lui dit le confesseur en la saluant gravement. Je ne vous oublierai point; mais ayez de la

fermeté, et ne vous démentez pas vous-même.

La marquise appela sa femme-de-chambre, et baissant son voile avec le plus grand soin, sortit du cloître. Schedoni demeura quelque tems où il était, la suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût dans l'obscurité et dans l'éloignement, et alors il sortit du cloître par une autre porte, mécontent à quelques égards de ce qui venait de se passer, mais ne désespérant point de faire réussir ses projets.

## CHAPITRE VII.

Pendant que la marquise et le moine conspiraient ainsi contre la vie d'Ellena, elle était dans le couvent d'ursulines où elle avait trouvé un asyle sur le lac Celano. Une maladie, suite des fatigues et des inquiétudes auxquelles elle était depuis longtems en proie, la força de rester dans cette retraite plus long-tems qu'elle n'eût voulu;

elle fut prise d'une courbature et d'une fièvre qui augmentèrent par les efforts même qu'elle fit pour les surmonter et pouvoir se remettre en route. Chaque jour elle espérait être en état de poursuivre son chemin pour se rendre chez elle, et chaque jour sa faiblesse était la même que la veille. Enfin, il se passa plus de quinze jours avant que le bon air de Celano et la tranquillité de la maison l'eussent rétablie. Vivaldi, qui la voyait tous les jours à la grille, s'était abstenu pendant tout ce tems de renouveler des instances qui, en agitant Ellena, pouvaient affecter sa santé; mais, lorsqu'elle commença à reprendre des forces, il se hasarda par degrés à lui témoigner la crainte qu'il avait que le lieu de sa retraite ne fût découvert, et qu'elle ne lui fût enlevée de nouveau; danger dont leur mariage seul pouvait les garantir. A chaque visite, il revenait sur ce sujet, renouvelant ses argumens et ses sollicitations. Ellena aurait obéi aux mouvemens de son cœur, en cédant et en récompensant ainsi son attachement et ses services; mais les objections qu'elle se faisait l'arrêtaient encore, et elle ne pouvait les écarter ni les résoudre.

Vivaldi, après avoir de nouveau peint les dangers dont ils étaient l'un et l'autre environnés, et réclamé l'exécution de la promesse donnée par Ellena elle-même en présence de sa défunte tante, se hasarda à lui rappeler que, sans le triste événement qui avait différé leur union, Ellena aurait depuis long-tems rempli ses vœux. Enfin, il la conjura de faire cesser l'incertitude où il vivait et de lui donner le droit de la protéger avant de sortir de l'asyle passager où elle se trouvait.

Ellena reconnut combien était sacrée la promesse qu'elle avait faite dans les mains de sa tante, et assura Vivaldi qu'elle se regardait comme unie avec lui par des liens aussi indissolubles que ceux du mariage ; mais elle ne pouvait, dit-elle, se résoudre à l'exécuter avant que le marquis et la marquise se fussent montrés disposé à la reconnaître pour leur fille. C'était alors seulement qu'oubliant elle-même les persécutions auxquelles elle avait été en butte, elle pourrait se prêter à cette alliance ; et Vivaldi lui-même devait être assez jaloux de conserver toute sa dignité à la femme à la

quelle il voulait s'unir, pour ne pas demander davantage.

Vivaldi sentait toute la force de ces raisons. Il se rappelait avec douleur des circonstances ignorées d'Ellena elle-même, et qui justifiaient sa résolution. La manière injurieuse dont le marquis avait traité Ellena revenant à sa pensée, enflammait son indignation et irritait son orgueil jusqu'à lui faire surmonter la crainte du danger de sa situation, et de lui faire prendre la résolution d'assurer à tout risque la considération et le respect dus à Ellena, et de s'abstenir de l'épouser jusqu'à ce que sa famille reconnût son injustice, et la reçût avec les égards convenables. Mais cette résolution ne se soutint pas long-tems; d'autres considérations, et sur-tout la crainte, l'emportaient. Il n'était nullement vraisemblable que le marquis et la marquise voulussent jamais faire le sacrifice de leur orgueil à l'amour de leur fils pour Ellena, et faire céder des préjugés au sentiment de la vérité et de la justice; cependant de nouveaux complots pour le séparer d'Ellena pouvaient réussir, et la lui faire perdre pour toujours. Enfin il lui paraissait sur-tout que le meil-

leur

leur moyen de sauver l'honneur d'Ellena, était de prouver le respect qu'il avait pour elle, en la présentant dans le monde avec le caractère respectable de son épouse. Ces réflexions le déterminaient à suivre son projet ; mais il ne pouvait les communiquer à Ellena, dans la crainte non-seulement de blesser sa délicatesse et d'affliger son cœur, mais de lui fournir de nouvelles raisons de ne pas entrer dans une famille de qui elle éprouvait un si indigne traitement.

Tandis que ces considérations l'occupaient, l'émotion qu'elles lui causaient n'échappait pas à Ellena. Elle en fut touchée ; et sa tendresse et sa reconnaissance se réveillant plus vives, elle se reprocha de sacrifier au soin de conserver sa dignité le bonheur d'un homme qui s'était exposé à de si grands dangers pour la tirer de l'oppression, et qui lui avait donné de si fortes preuves de son attachement.

Elle vit de l'injustice et de la personnalité dans son refus de faire aucun sacrifice au bonheur de celui qui lui avait rendu la liberté au péril de sa vie. La conduite qu'elle avait tenue, et qui lui avait paru vertueuse, devenait à ses yeux presque criminelle ; le

sentiment de sa dignité un orgueil petit, sa délicatesse de la pusillanimité, sa réserve de l'ingratitude, et ses craintes circonspectes une prudence dégénérée en petitesse.

Vivaldi, dont le cœur s'ouvrait aussi facilement à l'espérance qu'à la crainte, apperçut qu'Ellena commençait à céder, et la pressa de nouveau; mais Ellena ne put se décider tout de suite sur un sujet si important. Elle le renvoya seulement en lui donnant une faible espérance, et lui défendit de revenir avant le lendemain, où elle l'instruirait de sa dernière résolution.

Jamais le tems ne lui avait paru si long et si pénible à passer. Seul sur les bords du lac, alternativement agité par l'espérance et par la crainte, il s'efforçait de prévoir la décision à laquelle était attaché tout son bonheur, ou d'en détourner brusquement sa pensée, lorsqu'elle se présentait à lui comme trompant ses desirs.

Il tenait les yeux attachés sur les murs qui renfermaient Ellena. Cette vue nourrissait ses espérances, et la figure d'Ellena semblait se dessiner à son imagination sur leur surface grisâtre. Quelquefois ne pou-

vant supporter les angoisses de l'incertitude, il s'éloignait des bords du lac ; mais un pouvoir caché l'y ramenait bien vîte, et la nuit le trouva errant encore à pas lents autour des murs de la retraite à laquelle il avait confié Ellena.

Ellena n'eut pas des momens plus tranquilles. Toutes les fois que la prudence et un juste orgueil la détournaient d'entrer dans cette famille qui la dédaignait, aussi souvent la reconnaissance et l'amour plaidaient la cause de Vivaldi. Des souvenirs parlaient en sa faveur ; la voix de Bianchi semblait se faire entendre de sa tombe, et lui enjoindre de remplir les engagemens qu'elle avait contractés sous les yeux de sa tante mourante, dont cet espoir avait adouci les derniers momens.

Le lendemain matin, Vivaldi fut à la porte du couvent long-tems avant l'heure assignée, et attendit avec une pénible impatience que la cloche avertît du moment auquel il pourrait entrer.

Ellena était déjà au parloir ; elle était seule, et se leva troublée. Vivaldi s'avança d'un pas chancelant, la voix éteinte, et ses regards inquiets et alarmés fixés sur les yeux

d'Ellena étaient presque le seul moyen qui lui restât de s'instruire de sa résolution. Elle observa la pâleur de son visage et son émotion avec un mêlange de peine et de satisfaction. Il la vit enfin sourire, et lui prit la main ; et la crainte, l'inquiétude, le doute disparurent. Il fut incapable de la remercier autrement que par des soupirs profonds, et en pressant tendrement sa main dans les siennes ; et ne pouvant soutenir sa joie, il s'appuya sur la grille qui les séparait.

Vous êtes donc enfin à moi, lui dit-il. Nous ne serons plus séparés ; vous êtes à moi pour toujours. Mais votre visage change. O ciel ! me serais-je trompé ! Parlez, je vous en conjure, Ellena ; dissipez cet horrible doute.

Je suis à vous, répliqua doucement Ellena ; nos ennemis ne nous sépareront plus.

Des larmes mouillèrent ses yeux, et elle abaissa son voile.

Pourquoi ces larmes ? lui dit-il d'une voix tendre. Comment peuvent-elles couler en un tel moment ! Elles retombent brûlantes sur mon cœur ; elles semblent me dire que

c'est avec répugnance que vous consentez ; — que votre amour ne répond pas au mien ; — que votre cœur n'est plus à moi.

Vous vous trompez, Vivaldi ; ces larmes vous disent bien plutôt que je suis à vous toute entière ; que mon attachement pour vous n'a jamais été plus vif, puisqu'il me conduit à surmonter tout l'éloignement que je puis justement avoir à entrer dans votre famille, et à faire une démarche qui doit me dégrader à leurs yeux et peut-être aux miens.

O ma chère ! abandonnez cette cruelle pensée : vous dégrader à vos yeux et aux leurs ! Là, il fut fort agité, il rougit ; et son visage prenant un air de dignité et de sérieux qui ne lui était pas ordinaire, il dit avec une sorte d'emphase.

Le tems s'approche, ma chère Ellena, où votre mérite et vos vertus se feront connaître ! Que n'ai-je une couronne à vous offrir pour manifester au monde entier combien je vous aime et vous honore !

Ellena lui redonna sa main ; et, levant son voile, laissa percer au travers de ses larmes un doux sourire, exprimant à-la-

fois sa reconnaissance et le retour de son courage.

Avant de quitter le couvent, Vivaldi obtint d'Ellena la permission de consulter un ancien religieux du couvent où il était logé, et qu'il avait mis dans ses intérêts, sur l'heure à laquelle on pourrait célébrer le mariage avec le moins de publicité. Le prêtre lui apprit qu'après l'office du soir, il serait libre pendant quelques heures, et qu'environ une heure après le soleil couché, les religieux étant au réfectoire, il se rendrait à une chapelle peu éloignée du couvent, sur les bords du lac, et qu'il les marierait.

Vivaldi retourna à Ellena lui faire part de cet arrangement. Il fut convenu qu'on se rendrait à la chapelle à l'heure indiquée. Ellena, qui avait communiqué son projet à l'abbesse, avait obtenu d'elle une Sœur converse pour l'accompagner, et Vivaldi devait l'attendre en dehors du couvent pour la conduire à l'autel. La cérémonie achevée, ils devaient s'embarquer sur le lac, et le traverser pour se rendre à Naples. Vivaldi quitta Ellena pour aller arrêter une

barque, et Ellena se retira pour se préparer à son voyage.

L'heure du rendez-vous approchant, elle tomba dans un grand abattement. Livrée à de tristes pressentimens, elle voyait d'un œil mélancolique le soleil se coucher derrière des nuages noirs, et ses rayons affaiblis éclairant encore les sommets des montagnes, céder peu-a-peu la place à l'obscurité. Elle prit congé de l'abbesse, qui l'avait reçue avec une si aimable hospitalité; et, accompagnée de la Sœur converse, elle sortit du couvent.

Au sortir de la porte, elle rencontra Vivaldi, qui, en lui donnant le bras, lui jeta un regard exprimant une sorte de reproche de l'abbattement qu'elle montrait.

Ils marchèrent en silence vers la chapelle de Saint-Sébastien. La scène était d'accord avec la situation d'esprit d'Ellena. Le tems était sombre; les flots se brisant contre le rivage dans l'obscurité, mêlaient un bruit sourd à celui du vent courbant les têtes des hauts sapins, et s'élevaient en nappes écumantes jusqu'aux rochers qui bordaient le lac. Le ciel était chargé de nuages orageux; le bruit lointain du tonnerre se faisait

déjà entendre par intervalles, répété par les échos des montagnes. Les oiseaux rasant la surface de l'eau revolaient vers leurs nids dans les rochers.

Ellena effrayée fit remarquer à Vivaldi qu'un orage se préparait, et qu'elle craignait de traverser le lac. Vivaldi donna ordre à Paolo de renvoyer le bateau, et d'aller louer et préparer une voiture.

Comme ils approchaient de la chapelle, Ellena arrêta ses regards sur de hauts cyprès qui l'environnaient. Voilà, dit-elle, des arbres qui ne rappellent que des idées funèbres, et qui sont bien déplacés près de l'autel qui va nous unir; Vivaldi, en vérité, je deviens superstitieuse. Ne croyez-vous-pas que ces cyprès nous annoncent un avenir funeste? Pardonnez-moi ces pensées tristes, mes esprits sont abattus.

Vivaldi s'empressa de la calmer, et lui reprocha tendrement la tristesse à laquelle elle s'abandonnait; ils entrèrent dans la chapelle. Le silence y régnait, elle n'était éclairée que d'une faible lumière. Le vénérable religieux, accompagné seulement d'un Frère, qui devait représenter le père, y

était déjà, l'un et l'autre à genoux et en prières.

Vivaldi s'approcha de l'autel, conduisant Ellena toute tremblante, et ils attendirent que ce religieux eût achevé ses prières. Pendant tout ce tems, l'émotion d'Ellena augmentait. Elle parcourait des yeux tout le tour de la chapelle, craignant d'y rencontrer quelque observateur; et quoiqu'il n'y eût aucune vraisemblance que personne à Celano eût aucun intérêt à interrompre la cérémonie religieuse qui se préparait, elle supposait encore, involontairement, qu'un tel événement pouvait arriver. En jetant les yeux sur une fenêtre, elle crut voir, en effet, un visage appliqué à la vitre, et quelqu'un qui examinait ce qui se passait en dedans; mais, en y reportant ses yeux, elle ne vit plus personne. Elle écoutait avec inquiétude tous les bruits confus qui pouvaient venir du dehors, et quelquefois elle prenait le battement des vagues du lac contre le rocher, sur lesquels était bâtie la chapelle, pour des voix et des pas d'hommes qui approchaient. Elle s'efforçait cependant de calmer ses alarmes, en considérant qu'une curiosité innocente pouvait

attirer en ce lieu quelques habitans du couvent ; et elle avait recouvré quelque tranquillité, lorsqu'elle remarqua une porte entr'ouverte, et à l'entrée un homme d'une physionomie sinistre ; au même moment, l'observateur se retira et la porte se ferma.

Vivaldi, qui voyait l'altération sur le visage d'Ellena, avait jetté les yeux sur la porte qui attirait ses regards ; mais comme il n'y voyait personne, il lui demanda le sujet de ses alarmes.

Nous sommes observés, lui dit-elle ; quelqu'un était tout-à-l'heure à cette porte.

Si nous sommes observés, ma chère, croyez-vous qu'il puisse y avoir ici personne dont nous ayons à redouter l'observation ? Mon révérend père, dit-il, en s'adressant au religieux, vous oubliez que nous vous attendons !

Le prêtre fit signe que sa prière allait finir ; mais le frère se leva, et Vivaldi, le priant de fermer les portes de la chapelle pour écarter les importuns, il lui répondit : Je n'oserais ; ceci est un lieu saint qui ne peut être interdit à personne.

Vous pouvez au moins, lui dit Vivaldi, réprimer une vaine curiosité, et voir en

dehors qui est-ce qui vient nous épier par cette porte. Vous calmerez par-là l'inquiétude de cette jeune dame.

Le frère y consentit, et Vivaldi le suivit à la porte ; mais ne voyant personne dans un passage sur lequel la porte donnait, il retourna plus tranquille à l'autel, du pied duquel l'officiant se levait.

Mes enfans, leur dit le religieux, je vous ai fait attendre, mais les prières d'un vieillard ont bien autant d'importance que les vœux que vous êtes si pressés de former, quoiqu'en ce moment il vous soit difficile d'en convenir.

Ah ! je ne vous conteste rien, mon cher père, si vous voulez recevoir ces vœux sans plus de délai. Le tems presse.

Le religieux prit alors sa place à l'autel ; et ouvrit le rituel. Vivaldi se plaça devant lui, sur sa droite, encourageant de ses regards inquiets et tendres Ellena qui, d'un air abattu et les yeux fixés en terre, s'appuyait sur la sœur converse. La figure et les traits grossiers de la sœur ; la haute structure et la physionomie dure du frère, revêtu de sa robe grise ; la tête chénue et l'air calme du prêtre officiant, éclairé par la lampe,

en opposition avec la jeunesse, la grace et la vivacité de Vivaldi, et avec la beauté et la douceur d'Ellena, formaient un groupe digne du pinceau.

Le prêtre avait commencé la cérémonie, lorsqu'un bruit du dehors renouvela les alarmes d'Ellena, qui observa la porte qui l'avait inquiétée, s'ouvrant de nouveau lentement et avec précaution, et un homme d'une taille gigantesque avançant la tête; il portait une torche, à la lueur de laquelle, la porte étant entièrement ouverte, on vit dans le passage d'autres personnes derrière lui. A la férocité de leurs regards, à la singularité de leurs vêtemens, Ellena demeura convaincue qu'ils n'étaient pas des gens du couvent, mais des messagers sinistres. Elle jeta un cri à demi étouffé, et tomba dans les bras de Vivaldi; mais, comme il n'avait pas vu ce qui se passait à la porte, il ne comprit pas la cause de sa terreur, jusqu'à ce que le bruit des pas l'ayant fait retourner, il vit une troupe d'hommes armés, et vêtus d'une manière singulière, s'avancer vers l'autel.

Qui donc, demanda-t-il avec fermeté, ose entrer de force dans ce sanctuaire?

Quels sont les sacriléges, ajouta le prêtre, qui violent ainsi le lieu saint ?

Ellena, que Vivaldi soutenait, était évanouie, et les hommes armés s'avançant, Vivaldi tira son épée pour la défendre.

Le prêtre et Vivaldi se parlaient, lorsqu'une voix terrible comme un tonnerre éclatant, entr'ouvrit le nuage qui cachait un affreux mystère.

Vous, Vincentio Vivaldi de Naples, et vous, Ellena de Rosalba de Villa Altieri, nous vous sommons, au nom de la très-sainte inquisition, de vous rendre nos prisonniers.

Au *nom de l'inquisition*, dit Vivaldi, qui croyait à peine ce qu'il entendait ! Il y a ici quelque méprise.

L'officier, sans daigner répliquer, répéta sa sommation.

Vivaldi, toujours plus étonné, ajouta : N'imaginez pas que vous en imposiez à ma crédulité, assez pour que je croye que j'aie pu donner à l'inquisition aucune prise sur moi.

Vous pouvez en croire ce qu'il vous plaira, répartit l'officier ; mais vous et cette dame êtes nos prisonniers.

Retire-toi, imposteur, s'écria Vivaldi; ou mon épée te fera repentir de ta témérité.

Vous osez insulter un officier de la sainte inquisition ! Ce religieux peut vous instruire des dangers que vous courez en résistant à mes ordres.

Le prêtre, empêchant Vivaldi de répliquer, dit : Si vous êtes réellement officiers de ce redoutable tribunal, donnez-en la preuve ? Rappelez-vous que cette enceinte est sacrée, et tremblez des suites d'une imposture. Vous vous trompez, si vous croyez que je vous livre des personnes qui ont pris un asyle ici, si vous n'êtes pas porteurs d'un pouvoir en forme de la sainte inquisition.

Produisez-le, dit Vivaldi avec impatience et avec hauteur.

Le voilà, répliqua l'officier, tirant de sa poche un rouleau qu'il donna au religieux. Lisez, contentez-vous.

Le bénédictin tressaillit en voyant le rouleau ; mais il l'examina avec attention. Le parchemin, le sceau, la forme, certaines marques connues seulement des initiés, tout annonçait un décret d'arrestation lancé par le Saint-Office. Le papier tomba de ses mains, et il porta ses yeux avec une surprise

et une compassion extrême sur Vivaldi qui allait lire le parchemin, lorsque l'officier le lui arracha des mains.

Malheureux jeune homme, lui dit le religieux, il est trop vrai. Vous êtes appelé à ce redoutable tribunal pour votre crime ; et peu s'en est fallu que je ne me sois rendu coupable moi-même d'un grand délit.

Vivaldi paraissait frappé comme d'un coup de foudre. Quel crime ai-je donc commis, mon révérend Père ? Il y a ici une imposture bien hardie et bien artificieuse, puisqu'elle peut vous tromper vous-même ; mais quel est mon crime ?

Je ne pensais pas, dit le prêtre, que vous fussiez ainsi endurci dans le mal. Prenez garde, n'ajoutez pas l'audace du mensonge aux passions abandonnées ; vous connaissez trop bien votre crime.

Insigne fausseté ! répliqua Vivaldi : rendez grace à votre âge et à votre état qui vous défendent ; mais ces scélérats qui osent impliquer dans leur accusation cette innocente victime, n'échapperont pas à ma vengeance.

Arrêtez, arrêtez, dit le prêtre lui saisissant le bras ; ayez pitié de vous-même et

d'elle. Ne savez-vous pas les suites terribles que peut avoir pour vous votre résistance ?

Non, dit Vivaldi, ni ne veux les savoir. Je défendrai Ellena jusqu'au dernier moment; qu'ils approchent, s'ils l'osent ?

C'est sur elle, sur cette malheureuse, étendue mourante à vos pieds, qu'ils vengeront leurs insultes, sur cette complice de votre crime.

La complice de mon crime ! s'écria Vivaldi avec étonnement et indignation. — De mon crime !

Imprudent jeune homme, le voile qu'elle porte ne témoigne-t-il pas contre vous ? Je m'étonne comment j'ai pu ne pas le remarquer.

Vous avez enlevé une religieuse de son couvent, dit l'officier principal, et vous demandez quel est votre crime ? Quand vous serez las d'étaler votre héroïsme, il faudra que vous nous suiviez ; notre patience est à bout.

Vivaldi alors observa pour la première fois qu'Ellena était enveloppée d'un voile de religieuse, celui qu'Olivia lui avait prêté la nuit de son départ de San Stephano, et

qu'elle avait oublié de lui rendre. L'agitation continuelle où elle avait vécu depuis, ne lui avait pas permis de remarquer que ce voile n'était pas un voile ordinaire ; ce qui n'avait pas échappé à quelques-unes des ursulines.

Vivaldi déjà embarrassé d'expliquer d'une manière plausible la circonstance du voile, commença à en démêler d'autres qui donnaient couleur à l'accusation qu'on lui intentait, et à appercevoir le piege dans lequel on l'avait fait tomber. Il reconnut l'esprit infernal et la vengeance de Schedoni. Comme il n'était pas instruit des vues ambitieuses de ce moine et des espérances que lui avait données la marquise, il crut que le confesseur pouvait avoir couru le risque de perdre les bonnes graces de sa mère en le faisant arrêter, et qu'après y avoir réussi, Schedoni avait peut-être des moyens de braver le ressentiment de sa famille et de la forcer au silence.

La conviction que Schedoni était l'auteur du complot, jeta Vivaldi dans un état terrible. En jetant les yeux sur Ellena, il éprouva une angoisse que les paroles ne peuvent exprimer. En revenant à elle, elle

lui tendit les bras, l'apelant à son secours. Ne me quittez pas, lui dit-elle du ton de la plus humble supplication ; vous seul pouvez me sauver.

A cette voix, il revint de son abattement ; et s'adressant à ces gens qui l'environnaient, il les menaça de nouveau. Tous au même instant mirent l'épée à la main, et les cris perçans d'Ellena et les représentations du prêtre ne s'entendirent plus dans le tumulte des combattans.

Vivaldi, ne voulant pas répandre le sang, se tint sur la défensive, jusqu'à ce que la violence de ses antagonistes l'obligea de déployer toute son adresse et toute sa force. Il mit un d'eux hors de combat ; mais il ne pouvait presque plus se défendre des autres, lorsque Paolo entra dans la chapelle. Voyant son maître assailli, il vint à son secours, combattit avec un grand courage, et blessa aussi un de leurs ennemis ; mais, au même instant, une nouvelle troupe arrivant au secours de ces misérables, Vivaldi et son fidèle serviteur, blessés l'un et l'autre, furent enfin désarmés.

Ellena qu'on avait empêchée avec beaucoup de peine de se jetter entre les combat-

tans, voyant Vivaldi blessé, renouvela des supplications si touchantes, qu'elle émut de pitié jusqu'aux cœurs des hommes féroces qui l'environnaient.

Vivaldi blessé et tenu par ses ennemis, voyait Ellena dans cette horrible situation sans pouvoir la secourir. D'une voix déchirante, il conjurait le vieux prêtre de la protéger.

Je ne saurais, dit le bénédictin, m'opposer aux ordres de l'inquisition, quand j'aurais les forces nécessaires pour résister à ces gens-ci. Ne savez-vous pas, malheureux jeune homme, que la résistance est punie de mort?

De mort! dit Ellena, de mort!

Oui, madame, de mort.

Monsieur, dit l'un des officiers à Vivaldi, vous n'avez pas voulu m'en croire. Il vous en coûtera cher pour ce que vous avez fait, et il montrait un de ces hommes blessé et étendu par terre.

Non, s'écria Paolo, ce n'est pas à mon maître qu'il en doit coûter pour cela; car c'est mon ouvrage; et si mes bras étaient libres, tout blessé que je suis, j'essaierais

encore d'en faire autant sur quelqu'un de vous.

Tais-toi, mon cher Paolo. C'est moi seul qui suis coupable, dit Vivaldi; et s'adressant à l'officier: Je n'ai rien à dire pour moi, j'ai fait mon devoir; mais elle, pouvez-vous la voir innocente, abandonnée, ne pas vous laisser attendrir! Pouvez-vous, barbares, dans l'état où elle est, la traîner à la mort sur une accusation aussi manifestement calomnieuse?

Notre pitié et quelque délai ne lui seraient d'aucune utilité, dit l'officier. Il faut que nous fassions notre devoir.. Que l'accusation soit fondée ou non, il faut qu'elle réponde devant le tribunal.

Quelle accusation, dit Ellena?

Celle d'avoir rompu vos vœux, dit le prêtre.

Ellena leva les yeux au ciel, et s'écria: J'ai rompu mes vœux!

Vous l'entendez, dit un des coquins. Elle avoue.

Non, dit Vivaldi. Elle s'étonne seulement de l'horrible méchanceté de ceux qui la persécutent. O Ellena! faut-il que je vous laisse

en leur pouvoir, que je vous laisse pour toujours !

Cette pensée lui rendant des forces, il s'arracha des mains de ceux qui le tenaient, et serra encore une fois Ellena entre ses bras. Incapable de proférer une parole, sa tête appuyée sur le sein de Vivaldi, elle ne put exprimer que par des larmes les angoisses d'un cœur brisé. Ces hommes cruels respectèrent un moment sa douleur.

Vivaldi déjà abattu par sa douleur et la perte de son sang après ces derniers efforts, ne pouvait plus se soutenir. Il fut forcé d'abandonner de nouveau Ellena.

Quoi ! dit Ellena, vous le laissez périr sans secours !

Le prêtre proposa de le transporter au couvent des bénédictins, où ses blessures pourraient être pansées. On y porta aussi les autres blessés; mais Vivaldi refusa d'y aller, à moins qu'Ellena ne l'y accompagnât. Cela était contraire aux règles de la maison, où les femmes ne peuvent entrer, et le Frère ne manqua pas d'en faire la remarque.

Toutes les craintes d'Ellena étant pour Vivaldi, elle le pressa de se laisser conduire

au couvent des bénédictins ; mais elle ne put le déterminer à la quitter. Les officiers leur déclarèrent cependant qu'ils allaient les séparer. En vain Vivaldi représenta-t-il que, s'ils devaient être tous les deux conduits dans les prisons de l'inquisition, il n'était pas nécessaire, et que c'était une cruauté inutile de les séparer dans la route.

On aura soin d'elle, dit l'officier principal. Cela doit vous suffire. Que vous suiviez ou non la même route, vous ne la ferez pas ensemble.

Où avez-vous vu, dit un autre, qu'on laisse des gens qu'on arrête dans la compagnie les uns des autres ? Vraiment ils comploteraient à leur aise, et s'entendraient si bien d'avance que, dans leur interrogatoire, ils ne seraient jamais en contradiction les uns avec les autres.

Vous ne me séparerez pas de mon maître, criait Paolo de toutes ses forces. Je demande à être envoyé à l'inquisition avec lui, ou au diable, c'est tout un.

Doucement, reprit l'officier, vous serez d'abord envoyé à l'inquisition, et au diable après. Vous devez être jugé avant d'être condamné.

Mais c'est assez de tems perdu, dit-il à ses gens. Emmenez-la, dit-il en montrant Ellena.

A ces mots, ils emportèrent Ellena dans leurs bras. Paolo fit de vains efforts pour se débarrasser de ses liens et aller à sa défense. Vivaldi épuisé essaya de se lever ; mais il perdit bientôt connaissance en nommant Ellena.

Ellena de son côté demandait à voir encore une fois Vivaldi et lui dire un dernier adieu. Ses ravisseurs furent inexorables, et elle n'entendit plus sa voix ; et lui-même n'était plus en état de répondre à la sienne.

Oh ! disait-elle, Vivaldi, que j'entende encore votre voix. Un mot encore, Vivaldi. Il ne l'entendait plus.

En sortant de la chapelle, elle s'écria encore avec l'accent du désespoir : Adieu, Vivaldi, adieu pour jamais.

Le ton dont elle dit ce dernier adieu était si touchant, que le cœur glacé du vieux prêtre en fut ému. Il essuya avec quelqu'impatience le peu de larmes qui coulaient malgré lui, honteux de les laisser voir. Mais Vivaldi entendit cet adieu, qui sembla le rappeler des portes de la mort.

Il entendit ces douloureux accens ; et tournant ses yeux vers la porte, il vit encore son voile flottant. Son état, ses prières, sa résistance, tout fut inutile. Ces misérables le chargèrent de liens tout blessé qu'il était, et le portèrent au couvent avec Paolo, qui continuait de crier de toutes ses forces : Je demande à être mené à l'inquisition.

## CHAPITRE VIII.

Le moine-chirurgien du couvent qui avait examiné et pansé les blessures de Vivaldi et de son domestique, prononça qu'elles n'étaient pas dangereuses ; mais il ne put en dire autant de celles d'un des hommes de la troupe. Quelques religieux montraient beaucoup de compassion pour les prisonniers ; mais la plus grande partie étaient retenus par la crainte de témoigner de l'intérêt pour des hommes accusés auprès du Saint-Office, et n'osaient s'approcher de la chambre où on les gardait ; mais ils ne furent pas long-tems dans cet embarras. Aussitôt que Vivaldi et Paolo furent

furent un peu rétablis, on les força de se remettre en route. Ils furent mis dans la même voiture; mais la présence des deux officiers les empêcha de se communiquer leurs conjectures sur ce qu'était devenue Ellena et sur les causes de leur dernier malheur. Paolo cependant insinua à son maître de tems en tems ses soupçons que l'abbesse de San Stephano était leur principale ennemie; que les carmes qui les avaient atteints en route étaient ses émissaires; et qu'instruits du chemin que Vivaldi et Ellena avaient pris, ils avaient donné des renseignemens à l'aide desquels on les avait suivis jusqu'à Celano.

J'ai toujours craint, continuait-il, que vous ne pussiez vous tirer des mains de cette abbesse, quoique je ne vous l'aie pas dit, pour ne pas inquiéter la signora Ellena. Ces abbesses sont plus artificieuses que des inquisiteurs, et elles sont si jalouses d'exercer leur autorité, qu'elles donneraient à un homme l'ordre d'aller au diable plutôt que ne lui rien ordonner du tout.

Vivaldi jetait de tems à autre à Paolo des regards qui l'avertissaient de contenir son imprudente loquacité, et retombait

bientôt lui-même dans le silence et les réflexions où le retenait sa douleur. Leurs gardiens n'ouvraient pas la bouche, recueillant tout ce que Paolo disait ;. et celui-ci qui s'appercevait bien de leur malveillante vigilance, les méprisant comme espions, les dédaignait trop comme ennemis. Il était si loin de leur cacher des opinions dont on pourrait ensuite se prévaloir contre lui-même, qu'il mettait quelque vanité à les exagérer et à irriter ces gens, et à les forcer d'entendre tout ce qu'il pouvait dire de plus injurieux à l'institution à laquelle ils appartenaient. Toutes les fois que Vivaldi, tiré de sa rêverie par quelque déclamation violente de Paolo, s'efforçait de réprimer son imprudence, au lieu de s'excuser, Paolo triomphait d'avoir soulagé sa conscience. C'est leur faute, disait-il ; ils veulent m'avoir en leur compagnie. Je me flatte qu'ils en auront bientôt assez ; et s'ils me mettent en présence de leurs révérences messieurs les inquisiteurs, je leur dirai aussi leur fait. Je compte leur parler d'un ton tout nouveau pour eux ; je leur dirai honnêtement quelques petites vérités, quand il devrait m'en cuire pour cela.

Vivaldi, alarmé des conséquences que pouvait avoir l'imprudence de Paolo pour ce fidèle domestique, le gronda de nouveau, lui imposa silence et fut enfin obéi.

Les voyageurs marchèrent toute la nuit, ne s'arrêtant que pour changer de chevaux. A chaque poste, Vivaldi regardait derrière lui si quelque voiture ne suivait pas conduisant Ellena; mais rien ne paraissait, et il n'entendait aucune voiture après lui.

Au point du jour, ils apperçurent le dôme de Saint-Pierre, et il comprit qu'on le menait dans les prisons de l'inquisition de cette ville. On les arrêta pendant quelques heures dans une petite ville de la campagne de Rome.

Lorsqu'on repartit, Vivaldi apperçut que ses gardiens n'étaient plus les mêmes. A l'exception de l'officier qui était demeuré avec lui dans la chambre de l'auberge, il ne vit que de nouveaux visages. L'habillement de ceux-ci était fort différent de celui des premiers; leurs manières étaient moins brutales, mais leur physionomie annonçait une cruauté cachée sous une froideur sournoise et un sentiment de leur importance, comme employés du sacré tribunal de l'in-

quisition. Ils ne parlaient presque point, et seulement en peu de mots. Aux questions répétées du valet et aux prières que le maître leur adressa pour savoir ce qu'était devenue Ellena, ils ne firent aucune réponse, et entendirent toutes les déclamations de Paolo contre le saint-Office avec une gravité qui ne se démentit point.

Vivaldi fut frappé de cette circonstance du changement de ses gardiens, et sur-tout de la différence qu'il observait dans les manières des uns et des autres : il n'avait vu dans les premiers que la férocité des brigands ; il crut découvrir dans ceux-ci l'artifice et la cruauté qui caractérisent les inquisiteurs. Il fut porté à croire que sa première arrestation avait été exécutée par des coquins qui s'étaient donnés faussement pour membres de l'inquisition, et qu'alors, pour la premiere fois, il était entre les mains des agens du saint-Office.

Il était près de minuit quand les prisonniers entrèrent dans Rome. On était dans le carnaval. Le Corso, dans lequel ils étaient obligés de passer, était plein de carrosses et de masques, de musiciens, de moines et de charlatans, éclairé d'une infinité de

flambeaux, et retentissant des bruits discordans des voitures, de la musique, des donneurs de sérénades, des plaisanteries et des rires de ce peuple gai, se disputant les dragées qu'on lui jettait. La chaleur obligeant de tenir le carrosse ouvert, les prisonniers voyaient tout ce qui se passait. Tant de joie contrastait cruellement avec la situation de Vivaldi, arraché à ce qu'il aimait, incertain du sort d'Ellena, et livré lui-même à un tribunal dont les formes mystérieuses et terribles peuvent effrayer et abattre les plus fermes courages : c'était encore là un des plus frappans exemples des variétés que peut offrir la vie, cet ouvrage de pièces de rapport, et de la diversité des sentimens qui peuvent affecter le cœur humain.

Vivaldi détournait ses yeux de ce brillant spectacle, au travers duquel le carrosse avançait lentement ; mais Paolo se rappelant le Corso de Naples, et comparant cette fête à celle de son pays, trouvait à redire à tout. Les parures étaient sans goût, les voitures communes, les chevaux mauvais, le peuple triste. Cependant sa gaîté naturelle l'emportant, il oublia un moment qu'il était pri-

sonnier de l'inquisition, et même qu'il était napolitain ; et après s'être récrié sur la maussaderie du carnaval de Rome, il aurait sauté par la portière pour prendre sa part du plaisir, si ses liens et ses blessures ne l'en eussent empêché. Enfin, un soupir de Vivaldi ayant arrêté les écarts de son imagination, il revint à penser aux malheurs de son maître, et toute sa gaîté s'évanouit. Ah ! mon maître, mon cher maître, dit-il, et il ne put achever sa phrase.

En ce moment, ils passèrent près du théâtre de San Carlo ; les environs en étaient remplis d'équipages brillans. Les dames romaines dans toute leur parure, les gentilshommes dans leur habit de gala, les masques de toute espèce se hâtaient d'entrer à l'opéra. La voiture qui menait les prisonniers, ayant été obligée de s'arrêter, les officiers de l'inquisition contemplerent en silence ce mouvement tumultueux d'une foule avide de plaisir. Aucun des traits de leur visage ne se relâcha pour céder à la douce sympathie qui fait partager à l'homme le plaisir dont il est témoin. Leur physionomie continua de montrer le sentiment de leur propre innocence ; et tandis qu'ils

regardaient avec un secret mépris les amusemens frivoles du peuple, le peuple à son tour, peut-être en cela plus sage qu'eux, voyait avec un mépris égal l'orgueil morose qui refusait de partager d'innocens plaisirs, et détournait ses yeux de ces figures, dans les rides desquelles se peignait une cruelle sévérité. Enfin le peuple ayant reconnu des officiers de l'inquisition, la foule s'écarta, et la voiture put suivre son chemin. Après avoir quitté le Corso, elle suivit long-tems des rues détournées et désertes, éclairées seulement par quelques lampes brûlant devant l'image de quelque saint. De tems en tems la lune perçant au travers des nuages, montrait quelques-uns de ces grands monumens de la ville éternelle; ruines sacrées, restes gigantesques du cadavre autrefois renfermant une ame dont l'énergie maîtrisa le monde. Vivaldi ne vit pas ce grand spectacle sans émotion; et il éprouva, en traversant ces scènes de l'ancienne histoire, une mélancolie respectueuse, un enthousiasme religieux, qui l'arracha un moment à ses peines. Mais l'illusion fut courte; le poids de ses douleurs, soulevé pour un tems, retombait plus lourd sur son cœur.

La voiture traversa ensuite un grand espace nu, où des ruines éparses indiquaient qu'avaient été anciennement des habitations, mais où ne se montrait aucun être vivant; seulement ils entendirent le son d'une cloche dans l'éloignement; et autant que l'obscurité le leur permettait, ils apperçurent confusément de hautes murailles et des tours. Ils jugèrent que c'étaient les prisons de l'inquisition. Paolo les montrant à son maître, lui dit d'un ton qui exprimait son abattement : Ah! monsieur, voilà le lieu! Qui peut avoir le courage? Si monsieur le marquis voyait seulement l'endroit où l'on vous conduit. Ah!....

Il s'arrêta en poussant un profond soupir, et retomba dans les inquiétudes et les craintes qui l'avaient occupé et rendu muet depuis le moment où il avait quitté le Corso.

La voiture ayant atteint les murs, suivit leurs contours long-tems. Ils étaient très-hauts, et garnis de tours d'espace en espace, qui interrompaient seules la monotonie de leur fatigante blancheur.

Les prisonniers arrivèrent à une entrée qui leur sembla la principale, d'après la grandeur de la porte et la hauteur des tours

qui l'accompagnaient. La voiture s'arrêta à l'entrée d'une voûte fermée par une grille de fer. Un de leurs gardiens descendit de cheval, et ayant frappé la grille, un homme se montra une torche à la main, dont le visage rappelait ce vers du poëte anglais :

*Grim visaged comfortless despaire.*

Il ne parla point, mais après avoir reconnu les arrivans, il ouvrit la grille; et les prisonniers étant descendus avec les deux officiers principaux, entrèrent sous la voûte, celui qui les avait reçus, les précédant avec une torche. Ils descendirent un large escalier de quelque marche, au pied duquel ils trouvèrent une autre grille de fer, par laquelle ils entrèrent dans une salle basse, faiblement éclairée par une lampe suspendue à la voûte. Personne de l'intérieur ne se montra. Un silence absolu régnait; les officiers et le garde ne proféraient pas une seule parole. L'idée que ce souterrain était une des sépultures des victimes de l'inquisition, se présenta à l'esprit de Vivaldi; et rien ne la contrariant, il tressaillit d'horreur. Cette pièce paraissait conduire à d'autres par diverses avenues qui se prolongeaient dans cette immense fabri-

que; mais ni le bruit sourd de la marche d'aucun homme, ni aucune voix retentissant sous ces longues voûtes, ne donnaient lieu de croire qu'elles fussent habitées par des êtres vivans.

Les prisonniers étant entrés dans l'une des avenues aboutissantes à cette première salle, Vivaldi apperçut un homme vêtu de noir, portant une bougie, et traversant dans le lointain, et il jugea, par son vêtement, que c'était un des membres du tribunal.

Le bruit des pas des arrivans parut s'être fait entendre à lui, car il s'arrêta jusqu'à ce que les officiers fussent parvenus jusqu'à lui. Ils se dirent entr'eux quelques mots que Vivaldi ni son domestique ne comprirent; après quoi l'homme noir, montrant de la main une autre avenue, continua sa marche. Vivaldi le suivant des yeux, le vit entrer à l'extrémité du passage, dans une porte qui, en s'ouvrant, laissa entrevoir une pièce très-éclairée, où il fut reçu par plusieurs autres personnes vêtues comme lui; après quoi la porte se referma; et soit illusion de son imagination, soit réalité, Vivaldi crut entendre sortir de cette chambre des cris étouffés, comme ceux du râle de la mort.

L'avenue que suivaient les prisonniers, les conduisit enfin à une pièce aussi sombre que la première où ils avaient été reçus, mais beaucoup plus vaste ; la voûte en était soutenue par des piliers.

Ils s'arrêtèrent là, et un homme s'avança, qui paraissait être le geolier, dans les mains de qui Vivaldi et Paolo furent remis. Les gardiens et le geolier se dirent quelques mots mystérieux ; et l'un des officiers traversant la salle, monta par un grand escalier, tandis que l'autre avec le geolier demeurèrent en bas, attendant son retour.

Un long tems s'écoula, pendant lequel le silence du lieu ne fut interrompu que par le bruit de quelque porte qui se fermait, ou par des sons confus qui paraissaient à Vivaldi être des gémissemens et des cris arrachés par la douleur. Des inquisiteurs, revêtus de leur robe noire, traversaient de tems à autre la salle, sans presque faire entendre leurs pas. Ils regardaient les nouveaux prisonniers avec quelque curiosité, mais sans témoigner aucune compassion ; leurs visages, pour la plupart, semblaient marqués des caractères qu'on donne aux démons. Vivaldi ne put voir la cruauté réfléchie ou l'impatiente férocité

peinte sur leur physionomie, sans y lire la destinée de quelques-uns de ses semblables; destinée dont à l'heure même ces hommes cruels semblaient aller disposant. Il fut tellement frappé de cette idée, qu'en en voyant d'autres passer, il évita de renouveler son observation, comme si leur regard, doué de quelque force magique et surnaturelle, eût pu le frapper de mort; mais il les suivait des yeux dans leur passage rapide, lorsqu'ils se hâtaient d'aller exercer leurs horribles fonctions.

En réfléchissant sur ces horreurs, Vivaldi s'oubliait lui-même, frappé d'étonnement et d'indignation des maux que la méchanceté de l'homme, portée jusqu'à la frénésie, peut préparer à l'homme, et de l'insolence du bourreau qui, en égorgeant sa victime, ose prétexter la justice et la nécessité. Cela est-il possible? se demandait-il à lui-même. Une telle perversité est-elle dans la nature humaine? Les hommes ont-ils pu la souffrir? L'homme qui se croit doué de raison, et infiniment supérieur à tout autre être créé, a-t-il pu se laisser aller à une si horrible folie et à une si détestable cruauté, dont la férocité des animaux

maux les plus sauvages n'approcha jamais ? Les tigres et les lions ne déchirent pas les animaux de leur espèce ; il était donc réservé à l'homme, si vain de sa raison et du sentiment qu'il prétend avoir de la justice, d'unir l'excès de la folie à l'excès de la méchanceté.

Vivaldi n'avait pas ignoré l'existence du tribunal de l'inquisition ; il en avait souvent entendu parler ; il avait quelque connaissance de ses usages et de ses lois : mais ce qu'il en avait cru jusques-là, n'avait pas été accompagné de la conviction qui frappait alors son esprit. La nature humaine se présenta à lui sous un aspect tout nouveau ; et il n'eût pas éprouvé un plus grand étonnement, s'il eût entendu parler pour la première fois de cet étrange établissement. Mais quand il vint à penser qu'Ellena était en même tems que lui au pouvoir de ce tribunal, et qu'il était probable qu'au même moment elle était prisonnière dans ces terribles murs, sa douleur, son indignation, son désespoir se portaient jusqu'à la frénésie ; il se croyait animé d'une force surnaturelle, et prêt à tenter jusqu'à l'impossible pour la délivrer. Ce ne fut que par un effort

d'empire sur lui-même, qu'il ne tenta pas de rompre ses liens, et de faire une tentative désespérée pour la chercher dans la vaste étendue de sa prison. Il lui restait assez de raison pour reconnaître son impuissance et sa perte certaine, s'il faisait une telle tentative. Ses passions ainsi contenues devinrent des vertus, et se tournèrent en force et en courage ; son ame prit de la fermeté, et son maintien et sa physionomie une dignité calme qui sembla en imposer à ses gardes. Il ne sentit plus les douleurs de ses blessures. Chez lui, la partie supérieure sembla avoir subjugué la partie animale, et peut-être en ce moment eût-il supporté la torture sans montrer de faiblesse.

Paolo, de son côté, muet et grave, observait tout ; il démêlait les mouvemens qui se passaient dans l'esprit de son maître, avec douleur d'abord, et ensuite avec surprise ; mais il ne pouvait imiter le noble courage qu'il donnait à l'ame de Vivaldi tant de fermeté et d'aplomb. En considérant en quelles mains il était tombé, en jetant les yeux sur le visage des inquisiteurs qui passaient, il commença à se repentir d'avoir

parlé si librement de ce redoutable tribunal en présence de ses agens ; et à croire que, s'il s'avisait de leur parler sur le ton dont il les avait menacés, se serait vraisemblablement pour la dernière fois qu'il parlerait ainsi.

A la fin, le principal officier redescendit, et ordonna à Vivaldi de le suivre. Paolo voulait accompagner son maître. Il en fut empêché par les gardes, et on lui dit qu'on allait disposer de lui d'une autre manière. Ce fut-là pour lui le moment d'une rude épreuve. Il déclara qu'il ne voulait pas se séparer de son maître.

Pourquoi, disait-il, aurais-je demandé moi-même à venir ici, si ce n'était pas pour partager les peines de mon maître et les adoucir? Ce n'est pas, certes, pour mon plaisir, et je vous assure, messieurs, que je serais à mille lieues de vous, si mon attachement pour lui ne m'avait porté à le suivre.

Les gardes l'interrompirent brutalement, et l'emmenaient, lorsque la voix de Vivaldi les arrêta. Il dit quelques mots de consolation, et lui fit ses adieux.

Paolo embrassa ses genoux; et en pleu-

rant et sanglotant, il déclara qu'aucune force ne l'arracherait de-là, et interpellant ses gardes, leur répéta : Pourquoi aurais-je demandé à venir ici ? Est-ce pour mon plaisir ? De quel droit voulez-vous m'empêcher de partager les peines de mon maître ?

Nous ne prétendons pas non plus vous ôter ce plaisir, lui dit un des gardes.

Vraiment ? Dieu vous bénisse, s'écria Paolo en se levant, et prenant l'homme par la main. Il la secoua avec une violence capable de disloquer le poignet d'une personne moins robuste.

Allons, allons, venez avec nous, reprit le garde. Paolo ainsi trompé, s'emporta tout-à-fait ; et se débattant dans les mains de ses gardes, il s'en arracha pour se jeter de nouveau aux pieds de son maître. Vivaldi le releva et l'embrassa, le pressa de se soumettre tranquillement à la nécessité, et de ne pas se désespérer.

Notre séparation sera courte, lui dit-il, et je me flatte que nous nous retrouverons dans de plus heureuses circonstances. Mon innocence sera bientôt reconnue.

Ah ! monsieur, lui dit Paolo, ce n'est pas dans ce monde que nous nous retrou-

verons. Cette vieille abbesse savait bien ce qu'elle faisait en vous laissant échapper ; elle savait bien les moyens de vous rattraper. Votre innocence ! et que vous servira votre innocence ? Ah ! si M. le marquis pouvait seulement savoir où vous êtes.

Vivaldi l'interrompant, dit aux gardes : Je recommande à votre humanité ce serviteur fidèle. Il est innocent. Peut-être sera-t-il un jour en mon pouvoir de récompenser l'indulgence dont vous aurez usé envers lui, et dont je serai plus reconnaissant que de celle que vous auriez pour moi. Adieu, mon cher Paolo, adieu. Officier, je suis prêt à vous suivre.

Ah ! monsieur, encore un moment.

Nous ne pouvons attendre plus longtems, dirent les gardes emmenant Paolo, qui, regardant douloureusement Vivaldi, répétait alternativement : Mon maître, mon cher maître ; et aux gardes : Pourquoi ai-je demandé moi-même à venir ici ? pourquoi ? si ce n'est pour partager le sort de mon maître..... jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de voir Vivaldi et de s'en faire entendre.

Vivaldi ayant suivi l'officier dans l'esca-

lier, passa par une galerie, et arriva à une anti-chambre, où il fut remis à d'autres personnes qui l'attendaient. Son conducteur entra par une double porte dans un appartement. Sur cette porte, était une inscription en caractères hébreux, de couleur de sang. L'inscription de l'enfer du Dante eût convenu à ce lieu, où tout semblait dire : L'espérance qui suit l'homme partout, n'entre pas ici.

Vivaldi conjectura que dans cet appartement se préparaient les instrumens de la torture qui devait lui arracher l'aveu du crime dont on le chargeait. Quoiqu'il ne fût pas fort instruit des formes de la procédure de ce tribunal, on lui avait toujours dit que l'accusé était mis à la question pour obtenir sa propre confession. D'après une telle manière de procéder, l'innocent devait être plus cruellement tourmenté que le coupable, parce que, n'ayant rien à avouer, l'inquisiteur prenant son innocence pour de l'obstination, devait redoubler de barbarie. Il devait arriver aussi que l'innocent avouerait le crime qu'il n'aurait pas commis, et se calomnierait lui-même, ne pouvant soutenir les tourmens. Toutes

ces pensées se présentaient à Vivaldi sans ébranler son courage ; tous les ressorts de son ame étaient tendus. Il croyait connaître l'accusation portée contre lui, accusation fausse, mais qui, colorée de quelques apparences, pouvait devenir une arme terrible pour Ellena et contre lui-même. On allait employer tous les artifices pour lui faire avouer qu'il avait enlevé une religieuse. Il n'ignorait pas que, comme l'accusateur et les témoins ne sont jamais confrontés avec le prisonnier dans les cas graves, et qu'on lui cache jusqu'à leurs noms, il lui devient presque impossible de prouver son innocence ; mais il n'hésita pas un moment à se sacrifier lui-même pour sauver Ellena, et se détermina à mourir plutôt dans les tourmens, que de se dire coupable d'un crime dont l'aveu entraînerait la perte d'Ellena.

L'officier reparut enfin, et ayant fait signe à Vivaldi d'avancer, et lui ayant ôté son chapeau et ses gants, il le fit entrer par la double porte dans la chambre, et se retira en le laissant dans cet horrible lieu fermé à l'espérance.

Vivaldi se trouva dans une salle spacieuse,

où il ne vit que deux personnes assises à un grand bureau, placé au milieu de la chambre; ils étaient vêtus de noir. L'un d'eux, qu'à son œil perçant et sa physionomie extraordinaire Vivaldi reconnut être un inquisiteur, avait la tête couverte d'une espèce de coiffure noire, qui relevait encore la férocité de ses traits; l'autre avait la tête découverte, et les bras nus jusqu'aux coudes. Un livre et quelques instrumens d'une forme singulière étaient sur la table. Autour de la table plusieurs sièges inoccupés, sur le dos desquels on voyait diverses figures; au fond de la chambre, un crucifix de taille gigantesque atteignant presque la voûte; enfin à l'autre bout était un grand rideau fermant une arcade rentrante dans le mur, et cachant, soit une fenêtre, soit quelque autre objet, ou quelques personnes nécessaires pour les opérations des inquisiteurs, sur quoi on ne pouvait que former des conjectures.

L'inquisiteur dit à Vivaldi de s'avancer, et lorsqu'il fut près de la table, il lui présenta le livre, et lui enjoignit de dire vérité, et de garder sous un secret inviolable tout ce qu'il verrait et entendrait.

Vivaldi hésita d'obéir à cet ordre arbitraire ; l'inquisiteur lui fit entendre par un regard auquel on ne pouvait se méprendre, la nécessité de se soumettre ; consentirai-je, disait en lui-même Vivaldi, à ma propre condamnation ? La méchanceté de ces démons peut trouver matière à accusation contre moi, dans ces circonstances les plus innocentes que je leur ferai connaître, si je m'impose la loi de répondre à toutes leurs questions. Dois-je jurer aussi, que je ne révélerai rien de ce que j'aurai vu ou entendu dans ce lieu, où je ne puis douter qu'il ne se commette d'horribles cruautés.

L'inquisiteur, d'une voix terrible qui eût fait trembler un homme moins ferme que Vivaldi, lui ordonna de nouveau de jurer, et fit en même tems un signe à un officier inférieur qui était à un bout de la table.

Vivaldi gardait encore le silence ; mais il commença à considérer, qu'innocent comme il l'était, il serait bien difficile qu'on fît de ses réponses des sujets d'accusation ; et, quant au serment qu'on demandait de lui, en refusant de s'y engager, il ne pourrait empêcher aucun mal, puisque

toute dénonciation était sans force contre la puissance de ce terrible tribunal. Comme il ne voyait donc aucun avantage à ce refus, qui ne pouvait avoir pour lui de fâcheuses suites, il se détermina à prêter le serment. Cependant, lorsqu'il dut baiser le livre et prononcer les paroles qu'on lui dictait, il hésita et résista de nouveau, et le cœur pensa lui manquer. Son trouble fut si grand, que les circonstances, en apparence très-indifférentes, frappèrent alors très-fortement son imagination, en jetant les yeux sur le rideau qu'il avait vu jusques-là sans émotion, il crut le voir remuer, et tressaillit, en pensant qu'il pouvait cacher quelqu'autre inquisiteur aussi redoutable que celui auquel il répondait, ou quelqu'accusateur aussi méchant que Schedoni.

L'inquisiteur ayant reçu le serment, et l'officier présent l'ayant inscrit sur son registre, l'interrogatoire commença. Après avoir demandé à l'accusé son nom, ses qualités, sa demeure, l'inquisiteur lui demanda s'il avait connaissance de l'accusation en vertu de laquelle il avait été arrêté.

Je n'en sais, répondit Vivaldi, que ce

que l'ordre de mon arrestation m'en a appris.

Prenez garde à ce que vous dites, reprit l'inquisiteur, et n'oubliez pas votre serment. Sur quoi porte votre accusation ?

Selon l'ordre de mon arrestation, je suis accusé d'avoir enlevé une religieuse de son couvent.

L'inquisiteur affecta quelque surprise ; vous avouez donc, ajouta-t-il après quelques pauses, et en faisant signe au greffier qu'il recueillit, sur-le-champ, la réponse de Vivaldi.

Je le nie au contraire formellement et solennellement. L'accusation est méchamment et faussement controuvée.

Rappelez-vous votre serment, dit encore l'inquisiteur, et apprenez aussi qu'on traite avec indulgence celui qui avoue sa faute, et qu'on obtient par la torture la vérité de la bouche de celui qui s'obstine à la cacher.

Si vous me soumettez aux tortures, dit Vivaldi, jusqu'à ce que je reconnaisse la vérité de cette accusation, j'expirerai dans les tourmens, car ils ne me feront jamais trahir la vérité. Ce n'est pas la vérité que

accusé, et vos officiers ont confirmé devant moi ce qu'il disait.

Point d'équivoque, dit l'inquisiteur; répondez simplement à la question.

Je ne puis pas, dit Vivaldi, laisser interpréter faussement mes réponses, et pervertir le sens de mes paroles, pour en abuser contre moi-même; j'ai juré de ne dire que la vérité. Si vous voulez croire que je viole mon serment, et expliquer à votre manière mes réponses les plus simples et les plus directes, je ne dirai plus rien.

L'inquisiteur se leva à moitié de son fauteuil, pâle de colère. Audacieux hérétique, dit-il, vous disputez avec vos juges, vous les insultez, vous désobéissez au saint tribunal. Votre impiété va recevoir sa récompense. Qu'on l'applique à la question!

Un sourire fier et dédaigneux, un regard calme fixé sur l'inquisiteur, et un maintien digne et ferme, furent la seule réponse de Vivaldi. Ce courage, ce froid mépris exprimé dans ses regards, semblèrent frapper son juge, qui reconnut qu'il n'avait pas affaire à une ame commune; il abandonna donc, pour ce moment, les moyens de terreur, et poursuivit l'interrogatoire.

Où avez-vous été arrêté ?

Dans la chapelle de Saint-Sébastien, sur le lac Celano.

Vous êtes certain de cela, demanda l'inquisiteur ; vous êtes sûr que ce n'est pas au village de Legano, sur la route de Celano à Rome ?

Vivaldi en confirmant sa première assertion, se rappela avec quelque surprise, que c'était à Legano que ses gardes avaient été changés, et il en fit la remarque à l'inquisiteur. Celui-ci parut n'y pas faire attention, et poursuivit ses questions. Quelqu'autre personne a-t-elle été arrêtée avec vous ?

Vous ne pouvez pas ignorer, répondit Vivaldi, que la signora Rosolba a été arrêtée en même tems, sur le faux prétexte qu'elle était religieuse ; qu'elle avait rompu ses vœux et s'était échappée du couvent, et que mon domestique Paolo Mandrico a été fait aussi prisonnier, sans que je puisse imaginer sur quelle imputation.

L'inquisiteur garda quelque tems un silence rêveur. Il s'enquit ensuite de la famille d'Ellena et du lieu de sa résidence. Vivaldi craignant de compromettre Ellena par quelqu'une de ses réponses, dit que c'était à elle,

même à donner ces informations ; mais les questions furent répétées.

Elle est dans cette enceinte, répliqua Vivaldi, espérant éclaircir ses doutes sur ce point, en observant le visage de l'inquisiteur, et elle peut répondre à vos questions mieux que moi-même.

L'inquisiteur se contenta d'ordonner au greffier d'écrire le nom d'Ellena ; il dit ensuite à Vivaldi : Savez-vous en quel lieu vous êtes ?

Vivaldi, souriant à cette question, répondit : Je crois être dans les prisons de l'inquisition, à Rome.

Savez-vous quels sont les crimes pour lesquels les accusés sont justiciables du Saint-Office ?

Vivaldi se tut.

Votre conscience vous avertit, et votre silence le confirme. Encore une fois, confessez votre faute ; ce tribunal est miséricordieux et indulgent pour ceux qui avouent leurs fautes.

Vivaldi sourit, et l'inquisiteur poursuivit.

Non, la sainte inquisition ne ressemble pas à certains tribunaux sévères, et cependant justes, où l'exécution du coupable suit

immédiatement l'aveu de sa faute. Elle est miséricordieuse, et n'emploie jamais la torture hors des cas de nécessité, et lorsque le silence obstiné du criminel exige cette sévérité. Vous voyez ce que vous avez à attendre, et à éviter.

Mais, si le prisonnier n'a rien à confesser, dit Vivaldi, vos tortures peuvent-elles le rendre coupable? Elles peuvent porter une ame faible à une fausseté pour échapper à la douleur, et un homme imprudent, à se condamner lui-même à la mort. Je n'aurai pas cette faiblesse.

Jeune homme, répliqua l'inquisiteur, vous comprendrez bientôt que nous n'agissons jamais que d'après des preuves acquises, et vous regretterez de n'avoir pas fait la confession sincère qu'on vous demande. Votre silence ne peut nous dérober la connaissance de votre délit. Nous sommes instruits des faits, et vos dénégations ne peuvent ni nous ôter des mains la vérité que nous tenons, ni la dénaturer à nos yeux. Vos délits les plus cachés sont déjà consignés dans les registres du Saint-Office, aussi fidèlement qu'ils vous sont reprochés par votre conscience. Tremblez donc, et soumettez-vous; et n'ou-

bliez pas que, quoique votre crime soit suffisamment prouvé à nos yeux, nous en exigeons de vous l'aveu, et que la punition de votre obstination à le refuser est aussi certaine que celle du crime lui-même.

Vivaldi ne répliqua point; et l'inquisiteur, après un moment de silence, ajouta : N'avez-vous jamais été à Naples dans l'église du Spirito Sancto ?

Avant de répondre à cette question, dit Vivaldi, je demande le nom de mon accusateur ?

Je vous observe, dit l'inquisiteur, qu'ici vous n'avez pas le droit de faire aucune question, et qu'à ce tribunal le nom de l'accusateur demeure toujours caché à l'accusé. Eh ! qui voudrait remplir son devoir en dénonçant, s'il demeurait exposé à la vengeance du criminel ? Ce n'est qu'en des cas particuliers et rares que le tribunal s'écarte de cette règle.

Au moins doit-on me faire connaître les témoins qui déposent contre moi, dit Vivaldi ? Pas davantage, répondit l'inquisiteur, et pour les mêmes raisons.

Il n'y a donc point de justice pour l'accusé, puisqu'il est condamné sans être con-

fronté, ni avec son accusateur, ni avec aucun témoin ?

Vous faites trop de questions, et vous ne répondez pas à celles qu'on vous fait. Le dénonciateur n'est pas l'accusateur. C'est le Saint-Office, à qui la dénonciation est présentée, qui remplit cette fonction. Son accusateur public met sous ses yeux les circonstances connues par la dénonciation, ainsi que les dépositions des témoins, et le tribunal juge. Mais c'en est trop sur ce sujet.

Quoi ! s'écria Vivaldi, le tribunal est donc à-la-fois accusateur, témoin et juge ? Que peut souhaiter de plus la haine privée la plus violente, que de faire juger son ennemi par un semblable tribunal ? Le stylet n'est pas si sûr ni si fatal à l'innocent. Je vois, par ce que vous m'apprenez, qu'il ne me sert de rien de n'avoir rien à me reprocher, puisqu'un ennemi, un seul ennemi, peut me perdre.

Vous avez donc un ennemi, dit l'inquisiteur ?

Vivaldi ne pouvait douter en effet qu'il n'en eut un ; mais il n'avait pas de preuves suffisantes pour assurer que cet ennemi

était Schedoni. L'arrestation d'Ellena l'aurait conduit aussi en accusant le confesseur d'accuser une autre personne, s'il n'eût pas tressailli d'horreur à la seule supposition que sa mère eût consenti à le faire jeter dans les prisons de l'inquisition.

Vous avez donc un ennemi ? répéta l'inquisiteur.

Mon séjour ici le prouve assez, dit Vivaldi ; mais je suis si peu son ennemi moi-même, que j'ignore le nom du mien.

Vous ignorez son nom, dites-vous ? Mais par-là même, il est évident que vous n'avez point d'ennemi particulier, et que l'accusation intentée contre vous est l'ouvrage d'un homme qui aime la vérité, et à qui les intérêts de la religion sont chers.

Vivaldi fut indigné de l'art perfide avec lequel on l'avait conduit à une déclaration dont on se servait si cruellement contre lui. Un silence dédaigneux fut tout ce qu'il opposa à la trahison de son examinateur qui souriait malignement, se félicitant de son petit triomphe, et ne comptant pour rien la vie d'un homme pour satisfaire son amour-propre et le sentiment de son importance, et qui s'applaudissait d'avoir fait tomber

l'accusé dans le piège qu'il lui avait tendu, talent dont il était fort vain, et qui était en effet celui de sa place et de son état.

Vous persistez donc, ajouta-t-il, à refuser de dire la vérité ? Et Vivaldi ne répondant point, il reprit :

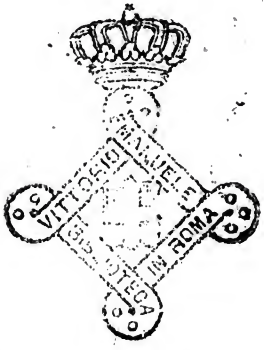
Puisqu'il est évident par votre déclaration que vous n'avez point d'ennemi qu'un ressentiment particulier ait pu porter à vous accuser, et par d'autres circonstances que vous ne dites pas toute la vérité, j'en conclus que l'accusation qui vous est intentée n'est pas une calomnie malicieuse. Je vous exhorte donc, et vous conjure encore, au nom de la religion, de confesser ingénûment vos fautes, et de vous épargner les tourmens par lesquels nous serions forcés d'exiger de vous l'aveu de votre crime. Considérez aussi que votre confession peut seule adoucir pour vous la rigueur du tribunal !

Vivaldi, voyant alors qu'il était nécessaire de répliquer, protesta de nouveau de son innocence, et déclara solemnellement qu'il ne se connaissait coupable d'aucun acte qui pût légitimement le faire traduire par devant le Saint-Office.

L'inquisiteur ayant de nouveau demandé

quel était le crime mentionné dans l'ordre d'arrestation, et Vivaldi ayant répété sa réponse, l'inquisiteur en fit prendre note par le greffier, en laissant voir à ce moment une satisfaction maligne que Vivaldi ne put expliquer. Quand le greffier eut fini, l'inquisiteur ordonna à Vivaldi de signer l'interrogatoire, en l'avertissant de nouveau de se préparer pour le lendemain à confesser son crime ou à subir la question. Il fit ensuite un signe, et l'officier qui avait amené Vivaldi dans cette chambre ayant reparu, l'inquisiteur lui dit : Vous connaissez vos ordres, qu'ils soient exécutés. L'officier s'inclina et emmena Vivaldi.

FIN DU TOME SECOND.




MNC 2023103

LEGATORIA DI LUSSO
R. CICCORICCO
Borgo [illegible]o, 26
ROMA